

EUGÈNE JUNG

ASE

4005

VN

La
Vie Européenne
au Tonkin

ROMAN



Bibliothèque Lettres Arts & Sciences Humaines



D

0922210015

PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

La Vie Européenne au Tonkin

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Mademoiselle Moustique. 1 vol.

*Les Revendications des Colons de l'Annam
et du Tonkin* (Requête et rapport présentés
au Sénat et à la Chambre des députés). . . 1 br. in-4.

EN PRÉPARATION

Vingt-cinq jours en Paquebot, roman.

Intellectuel, roman.

L'Arriviste, comédie.

RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN

BIBLIOTHÈQUE

EUGÈNE JUNG

— ASE 4005

La

Vie Européenne au Tonkin

ROMAN



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

RUE RACINE, 26, PRÈS L'ODÉON

—
*Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous les pays
y compris la Suède et la Norvège*

Je Dédie ce Livre

à tous les Vieux Tonkinois.

*merci
beaucoup*

E. JUNG.

VOCABULAIRE DES MOTS ANNAMITES

Cités dans ce Volume

- Nha què* — Habitant de la campagne.
Tinh — Chef lieu de province.
Lay — Genuflexions.
Linh thuan — Suivant attaché à la personne
des mandarins.
Cai quan — Pantalon large.
Vai — Robe.
Cai ao — Veste.
Têt — Jour de l'an annamite ; appella-
tion donnée aussi à toutes les
fêtes.
Kinh luoc — Vice-roi.
Song Coi — Fleuve rouge.
Cai nha — Maison.
Phu — Préfet — Préfecture.
Huyen — Sous-préfet — Sous-préfecture.
Linh — Soldat.
Linh-co — Soldat des mandarins.
Quan — Officier des troupes annamites.
Lanh binh — Colonel des troupes annamites.
Quan cong — Grande dignité annamite (Duc).
Quan an — Mandarin de la justice d'une
province.
Quan bo — Mandarin des finances d'une pro-
vince.
Tong Doc — Gouverneur d'une province.

PRÉFACE

Tout auteur nouveau, qui respecte son public, demande généralement à un académicien du palais Mazarin ou de Goncourt de bien vouloir présenter son œuvre au lecteur.

N'osant abuser des instants précieux de ces Grands de la littérature, je me vois dans la pénible obligation de rompre avec ces habitudes.

Je ne suis cependant pas partisan des

préfaces. Celle-ci, étant nécessaire, sera courte.

La Vie Européenne au Tonkin, il est indispensable de le dire et même de l'affirmer, n'est pas un roman à clef ; il ne vise aucune personnalité. Les personnages sont des amalgames fantaisistes.

Enfin, écrit il y a quelques années, à peine retouché, ce livre ne donne peut-être plus la note exacte de la vie actuelle du Tonkin. Ne se plaît-on pas, en effet, à répéter partout en France, que l'âge d'or règne en Indo-Chine ?

Les fiscalités outrancières, les fâcheux errements administratifs auraient disparu ; il n'y aurait plus place pour aucune critique.

D'autre part, la fraternité la plus franche et l'union règneraient entre les mondes fonctionnaire, militaire et colon.

Hélas ! les thuriféraires du régime actuel,

tant en France qu'en Indo-Chine, ne pourront empêcher la vérité de se faire jour. .

Tout est pour le mieux dans le meilleur des Tonkin..... à condition d'y tout changer.

Paris, le 1^{er} septembre 1901.

Eugène JUNG.

LA VIE EUROPÉENNE AU TONKIN

I

Un Bal au Gouvernement général

Un double cordon de lumières éclaire la façade du Gouvernement général. Dans le jardin, des girandoles de lanternes vénitiennes illuminent les allées et les vertes pelouses. Des petites lampes à incandescence, négligemment posées dans les massifs, répandent une lumière tranchante et donnent aux feuilles des teintes étranges.

I.

La rampe électrique de la grille d'entrée projette une vive lueur sur l'allée de la Concession.

Les deux miliciens de faction, en costume bleu, se détachent dans cette clarté et restent immobiles, l'arme au pied.

Dans le petit bureau attenant au salon, très simple comme cette demeure datant de la conquête (1), quelques personnes bavardent en fumant et en attendant l'heure de la réception.

— Je suis heureux, Monsieur de Nersan, dit le gouverneur général, Monsieur de Lostremont, de l'occasion qui m'est offerte de vous faire connaître toute la société tonkinoise. Vous arrivez à Hanoï un jour de fête.

— Vous êtes trop aimable, en vérité. Intéressante, cette société ?

1. On construit en ce moment un palais à Hanoï près du Jardin Botanique.

— Vous verrez, vous verrez, réplique avec une rondeur charmante le gouverneur.

— Vous semblez enchanté, Monsieur le gouverneur, mais Madame de Lostremont ne pense peut-être pas comme vous.

— Ma femme ! au contraire ; elle m'accompagne dans tous mes déplacements et organise des pique-niques sur les routes, aux stations terminus du chemin de fer, car nous avons un chemin de fer !

— Ah, oui ! le joujou Decauville entre Phu-Lang-Thuong et Lang-Son !

— Déjà de la critique, Monsieur, interrompt en souriant Monsieur Poncin, le chef de cabinet.

— J'en ai entendu dire tant de mal et il a coûté si cher !

— Pour un nouvel arrivant vous êtes renseigné, déclare Monsieur de Laverture, l'officier d'ordonnance.

— Eh bien ! Eh bien ! réplique le gouverneur, voulez-vous vous taire. Que ne dirait-on pas si on vous entendait prononcer ces vérités ? D'ailleurs nous allons avoir la voie d'un mètre et plusieurs lignes nouvelles. On construit le pont de Hanoï et la gare de la capitale. De tous côtés on travaille. Mais, pour en revenir à Madame de Lostremont, j'estime que la femme du gouverneur doit être partout, voir tout le monde, se montrer accueillante et aimable et aider son mari dans la conquête des sympathies. S'il reste des mécontents, je le regrette pour eux.

— Je vois avec plaisir, Monsieur le Gouverneur, que les soucis du pouvoir ne vous ont pas fait perdre votre gaieté si connue.

— Les soucis, cher Monsieur, je les écarte, et j'estime qu'il vaut mieux regarder toute chose du bon côté. D'ailleurs, tout marche à souhait,

— Vous êtes heureux et je me permets de vous en féliciter. Je vous demanderai en même temps, puisque le pays est calme, si, sans aucun danger, je pourrai circuler partout.

— Tenez, dit le gouverneur, en désignant un ravissant griffon en quête de caresses, voici Rebelle : de tous ceux du Tonkin c'est le dernier qui nous reste.

— Tant mieux, car il doit être fidèle !

— Ces résultats, je dois le dire, sont dûs à l'accord complet qui existe entre mes collaborateurs, le général Testevent, l'amiral Ryval et moi.

— Et j'ajouterai, dit l'amiral en se levant du rocking chair où il se prélassait, qu'il ne saurait en être autrement avec un si aimable et si habile chef d'orchestre !

Un silence suit, heureusement interrompu par le bruit cadencé d'une troupe en marche.

— Ah ! justement voici les musiciens, s'écrie le général.

— Rentrons dans le salon, Messieurs, propose le gouverneur, un peu énervé.

Le salon — une réunion de deux pièces dont la cloison a été abattue — peut à peine contenir une cinquantaine de personnes. Pour remédier à cet état de choses, à la suite de l'ancienne vérandah transformée en salle à manger, une salle de bal provisoire a été construite, ornée de feuillages, de drapeaux et surtout de plusieurs panneaux représentant des scènes tonkinoises, dûs au pinceau habile d'un artiste. Au premier, au-dessus de la salle à manger, sont installées les tables de jeu et par les baies on peut voir le bal.

Madame de Lostremont fait son entrée avec Madame Poncin, son inséparable et vieille amie. Les officiers d'ordonnance jet-

tent un dernier coup d'œil sur les préparatifs et sur les accessoires du cotillon.

Des groupes d'officiers, artilleurs, mousousins, arrivent et saluent.

Un monsieur, en habit, jeune, vif, au regard droit et franc, à l'air un peu moqueur, se présente.

— Ah ! par exemple, Bartol ! s'écrie de Nersan.

— René ! que fais-tu ici ? répond Lucien Bartol.

Les deux amis échangent un vigoureux slake-hand.

— Comment ! vous vous connaissez ? intervient le gouverneur. J'en suis très heureux. Je ne savais, Monsieur de Nersan, qui vous donner comme compagnon et guide sûr pendant vos excursions et vos recherches. Monsieur le résident Bartol, un de nos plus vieux tonkinois, sera votre meilleur cicérone. Voici justement Monsieur

Hersin, le résident supérieur, et nous allons nous entendre avec lui à ce sujet.....

.....Monsieur Bartol laissera sa province à son second pendant un mois. Cette solution vous plaît-elle ?

— Enchanté, Monsieur le gouverneur général, répond Lucien Bartol.

— Et mille fois merci, ajoute de Nersan.

Les deux amis se réfugient dans un coin du salon.

— Si je m'attendais à cette rencontre ! dit de Nersan.

— Le plus surpris est moi. Que viens-tu faire au Tonkin ?

— Et toi, d'abord ?

— Moi ! arrivé au Tonkin au moment de la conquête et entré dans les résidences, je suis actuellement chef de province. J'ai à te faire mes mille excuses de n'avoir jamais donné de mes nouvelles depuis notre séparation à l'école de droit.

— Quant à moi, dit de Nersan, j'ai quitté le boulevard, les redoutes, les premières et j'ai voulu voir du pays. Tu sais ce que nous recommandaient nos jeunes et intelligents professeurs d'histoire et de philosophie pratique : ce sont les riches qui doivent mettre en valeur nos colonies. Au lieu de placer leur argent dans des emprunts internationaux ou de le perdre au jeu, il est plus utile de le faire fructifier ailleurs et d'apporter son concours à l'œuvre entreprise en dehors de France. Nous sommes quelques-uns de la jeune école qui voulons suivre ces leçons. Le Tonkin, si vanté par les uns, si décrié par les autres m'attirait. Me voici. Ce que je ferai ? je n'en sais trop rien, peut-être de la grande culture, mais je veux voir auparavant.

— Tu étais fortement recommandé auprès du gouverneur ?

— Du tout. Aussi, son accueil m'a-t-il

surpris. Il doit me croire chargé d'une mission secrète ou correspondant de grands journaux.

— Laisse-lui cette croyance, cela est préférable. Avec lui, en effet, il convient de pratiquer le *bluff* avec la plus grande désinvolture.

— Voici du monde.

La foule de colons, de fonctionnaires et de militaires arrive, empressée. Ce sont tout d'abord les célibataires. Ceux-ci, désireux de s'acquitter au plus vite de la corvée presque obligatoire, se font voir un instant puis s'éclipsent; ceux-là songent au gain que va leur procurer l'écarté ou le chemin de fer; les autres pensent à la danse, au flirt ou à la conversation d'une seconde, mais décisive, qu'ils espèrent avoir avec un haut fonctionnaire. Dans ce milieu où s'agiteront tout à l'heure de nombreuses individualités, les ambitions, les convoitises,

les vilenies se montreront dans leur plus triste réalité, augmentées encore par la fièvre d'arriver à tout prix soit à la fortune, soit aux honneurs. Cette fièvre, d'un caractère spécial et dont les philosophes n'ont pas encore trouvé le traitement, se développe avec une intensité remarquable aux colonies. Elle y engendre la calomnie, la médisance, et sévit particulièrement sur les fonctionnaires.

Bartol nomme chacun à son ami et lui présente ainsi la société tonkinoise.

— Monsieur Astruc, ce gros homme, est un des grands entrepreneurs du pays. Il est dans toutes les affaires et en même temps du dernier bien avec les autorités. Il est un de ceux que le gouverneur se plaît à citer dans ses discours et dans ses rapports comme ayant réussi au Tonkin. Tu auras un jour ou l'autre sa visite et ses offres. Sois prudent.

Monsieur Donet, un magistrat, célèbre par ses aventures coloniales et ses cols pluvio-mètres. De méchantes langues ajoutent qu'il est très galant pour son âge. A le mauvais œil, paraît-il, mais pour les européens. Il sont nombreux, dans notre aimable magistrature coloniale, les protecteurs *quand même* des indigènes.

Monsieur et Madame Linger, des commerçants. Amusants à entendre. Tout à l'heure j'étais dans leur magasin pour un achat quelconque.

— Dépêche-toi, disait le mari, va t'habiller, c'est agaçant d'être obligé de t'emmener ce soir chez le gouverneur.

— Ah! fis-je, vous allez au bal.

— Oui, et c'est une corvée!

Remarque qu'ils auraient soulevé une tempête s'ils avaient été oubliés.

Messieurs Van Siémen et Dindler, directeurs de deux des journaux de Hanoï.

— Journaux d'opposition?

— Je ne puis te donner de réponse précise. Presque tous ils ont pris la devise : « *Fluctuat nec mergitur* ».

— Tout comme en France cela dépend du gouvernement?

— Oui, tout comme en France, c'est le mot d'ordre, même pour les impôts, en amplifiant.

— Voici l'inspecteur des industries tonkinoises — emploi nouveau créé pour un protégé ministériel — et sa femme.

— Un peu rococo, la toilette.

— Comme le parler, Madame Crestan a appris le français sur les confins des Pyrénées. Une bonne histoire à son sujet. Lors de l'arrivée de Madame de Lostremont toutes les femmes des hauts fonctionnaires étaient venues au-devant d'elle. Par simple oubli Madame Crestan, restée en arrière, ne fut pas présentée.

Se frayant un passage à travers la foule, elle aborda Madame de Lostremont et, après une révérence :

— Madame la Gouverneur..... Madame l'Inspectrice des industries !

— Enchantée, Madame.

Tu vois le tableau. Oh ! regarde donc !

Le spectacle vaut la peine d'être admiré. Bras dessus, bras dessous, un couple fait son entrée, le monsieur d'une correction parfaite, la dame en toilette de soirée d'une élégance toute parisienne ; lui, tenant son chapeau et sa canne à la main, elle avec son chapeau sur sa tête et mettant ses gants. Ils font le tour des salons d'une allure assez rapide, s'arrêtent devant Monsieur et Madame Lostremont, saluent et repartent. Ils passent au vestiaire, déposent leurs impedimenta et reviennent tandis que des rires étouffés se laissent entendre.

— Faisons le tour de la comédie, puis

entrons, semblent-ils dire, observe de Nersan. Qui est-ce ?

— Monsieur de Beslan, un fonctionnaire, très parisien et très en cour au ministère.

Voici les Dutrec.

— Le costume de la femme ressemble à une volée de canaris.

— Elle porte les couleurs de son mari. Madame Dutrec a déclaré *urbi et orbi* qu'elle ferait tout pour l'avancement de son époux.

— Qu'entendez-vous par tout ? lui a-t-on demandé.

— Quand je dis tout, c'est tout, a-t-elle répondu. Elle tient parole.

— Les jolies jeunes filles !

— Mesdemoiselles Alice et Louise Ismar et leurs parents. Le père est un de mes collègues ; la mère, femme intelligente et fine, a le salon le plus agréable de Hanoï.

Je te présenterai, mais méfie-toi. Tu devras d'abord ouvrir ton portefeuille pour toutes les sociétés et œuvres de bienfaisance, puis on cherche des maris. Dans cette famille on remarque beaucoup de calcul et peu de cœur. Madame veut être la première, adulée et obéie. Dans les postes où elle a résidé elle a déchaîné la guerre civile. Entre femmes la chose est terrible.

— Sais-tu que tu es mauvaise langue !

— Les yeux de Mademoiselle Alice ont déjà produit leur effet ?

— Animal ! Qui vient encore ?

— Les Randol. Le mari est un des plus anciens et respectables colons. Sa femme est nouvelle tonkinoise.

Voici les Rizier, famille de fonctionnaires. Leur luxe extérieur est très remarqué. Ils ont des dettes et pas de fortune. Le mari doit, dit-on, son avancement

rapide à des absences constantes de sa maison.

Des colons encore, les Foucade, très honorables et très riches. Tu visiteras leur domaine.

La belle Madame de Keller et son mari, un haut personnage. Elle a une existence très mouvementée.....

La salle est très animée. Dans un coin les habits noirs sont groupés ; parmi eux peu de danseurs. Auprès sont les mandarins en costume de cérémonie avec leurs décorations, fiers d'arborer les croix de la Légion d'honneur qui leur ont été distribuées avec une fâcheuse prodigalité. S'ennuyant ferme dans ce milieu étranger ils disparaîtront tout à l'heure pour rentrer dans leurs pénates.

Les officiers sont les plus ardents valseurs, et les civils arrivés un peu tard ne peuvent s'inscrire que pour les dernières danses

Bartol explique à son ami que, même en se présentant de très bonne heure, il est difficile de trouver des danseuses. Ce sont toujours les mêmes qui obtiennent cette faveur. C'est, d'ailleurs, aussi le même monde féminin qui fréquente ces bals. Les femmes des colons et des fonctionnaires sages s'abstiennent ou restent, généralement, peu de temps; celles des officiers forment un groupe à part, très fermé. Les autres, soit par ignorance des usages, soit par un dédain absolu des convenances, s'affichent au bras du même cavalier. Elles ne le quittent pas pendant les repos, se font suivre par lui au buffet, le laissent s'asseoir à leurs côtés et n'accordent de danse à personne d'autre. Si l'on insiste, elles vous laissent prendre rang et, votre tour arrivé :

— Pardon, Monsieur, répliquent-elles, mais vous êtes inscrit pour la cinquième valse et ce n'est que la quatrième.

Vous vous inclinez, confus. A la valse suivante, elles se promènent avec leur cavalier habituel, oublient l'inscription du carnet ou bien, avec une ingénuité parfaite :

— Mais, monsieur, nous sommes à la sixième valse et voyez, M. X... vient me chercher. Je regrette.

Parmi les plus brillants valseurs se remarque l'irrésistible capitaine Frévol, pommadé, frisé. La belle Madame de Keller s'appuie, langoureuse, sur son bras, laissant détailler avec émotion les secrets d'un corsage largement échancré. Elle triomphe de sa facile conquête.

Dans le groupe des habits noirs les potins vont leur train.

— Vous connaissez la dernière aventure du capitaine ?

— Dites.

— Il traite, vous le savez, le Tonkin en pays conquis. Ayant remarqué dans la rue

Madame de Sanmaisons, parente d'un amiral et femme d'un jeune fonctionnaire débutant dans la carrière, il s'était fait présenter à elle. Il crut la victoire facile et arriva, un jour de visite, de bonne heure. Sa conversation prit une allure vive, risquée, tandis que ses regards hardis fixaient la jeune femme. Celle-ci le laissa parler puis, se levant et ouvrant la porte :

— Monsieur, dit-elle, vous vous êtes trompé, c'est à côté.

La maison d'à côté est celle de Madame de Keller !

— Il a toutes les audaces, [ce Frévol. L'autre jour, il aborda une jeune femme dans un magasin et lui demanda, sans la connaître, son jour de réception. Vertement remis à sa place sur-le-champ et, après, rappelé aux convenances par une lettre du mari, il répondit qu'il avait usé de son droit strict !

— Tu as entendu, mon cher René? chuchote Bartol à l'oreille de son ami.

— Oui, et je commence à trouver amusante mon entrée dans le monde Hanoïen.

Un *pas de quatre* est annoncé. Il est conduit par le vieux général Testévent charmé de décorations, de larges cordons d'ordres divers lui bridant la poitrine et l'épée lui battant les talons.

Le résident supérieur, aussi peu ingambe, gêné par un embonpoint prononcé, s'est mis de la partie et fait des grâces.

Se reportant à plusieurs années en arrière Bartol se remémore le jour où, avec un de ses amis, il donna à Monsieur Hersin une leçon de maintien. Il s'agissait d'une affaire grave, de se présenter à la femme d'un gouverneur et jamais le résident supérieur n'avait su tenir des gants et un chapeau à la main, ni porter une jaquette. L'ajustement terminé et la cravate bien placée, il

avait fallu procéder aux répétitions d'entrée au salon, de parler et de sortie. Le « recommencez telle scène » avait dû être prononcé à plusieurs reprises, tant l'élève était peu dégrossi. Aujourd'hui, Monsieur Hersin dansait, mais il avait voué une haine farouche à ses éducateurs.

Sa danseuse, le *pas de quatre* fini, vient s'asseoir près des deux amis.

— Ouf! fait-elle. Il y a des gens bien lourds à faire danser, et le dernier était d'un poids!

— Il était suspendu à vos regards, Madame, déclare Bartol.

— Impertinent! Il est vrai qu'à vous on pardonne volontiers. Vous vous croyez tout permis.

— Tout! non, j'observe seulement. Permettez-moi de vous présenter un nouvel arrivant, un vieil ami, Monsieur de Nersan. Mon cher, Madame Santis.

— Vous êtes le bienvenu au Tonkin, Monsieur, et mon mari sera enchanté de faire votre connaissance.

— Madame, vous me comblez. Puis-je vous demander une valse ?

— Impossible, mon carnet est rempli.

— Mille regrets, Madame.

Bartol et de Nersan continuent l'inspection de la salle.

Les toilettes sont jolies et fraîches. La coquetterie, même au Tonkin, ne perd jamais ses droits, dût-elle entraîner des déficits budgétaires. Chaque courrier amène de nouvelles familles et la population féminine s'augmente dans d'appréciables proportions. Aussi, chacune rivalise d'élégance pour être proclamée la plus belle et les jeunes filles ne sont pas les dernières à entrer en lutte. Le coup d'œil est joli, gai, clair.

Les deux amis arrivent au buffet, déjà encombré. Les coupes de champagne —

la boisson favorite — disparaissent avec rapidité.

— Il n'est guère fameux leur vin. J'en ai chez moi de bien meilleur. C'est comme leurs cigares, ils ne valent rien. Venez dans ma province, je vous en ferai goûter, s'exclame un grand et fort personnage, au visage enluminé, en s'adressant à plusieurs personnes groupées autour de lui.

— Monsieur Garaud, un de mes collègues, avec d'autres résidents, murmure Bartol ; viens auprès d'eux.

La présentation faite :

— Vous me ferez plaisir de venir me voir, j'ai une bonne table, reprend Monsieur Garaud. Vous verrez une province bien administrée, la mieux de toutes. Nous autres, vieux résidents, sommes seuls au courant. Quant à coloniser sur mon territoire, rien à faire, les indigènes occupent tout.

— Chez moi, dit un autre, la place ne

manque pas dans les montagnes. Il y a de belles vallées et de verdoyants mame-lons. Des colons sont déjà venus. Quelle plaie ! Ils me créent toutes sortes de difficultés. Sans eux et sans les employés européens je serais heureux et tranquille avec mes seuls annamites, mandarins, interprètes et nha què.

— Je partage entièrement votre avis, dit un troisième. Les colons amènent avec eux de gros ennuis. Je ne les manque pas, par exemple, et à la moindre contravention, la loi en mains...

— Vous avouerez cependant, mon cher, dit Bartol, que les colonies ne sont pas faites pour les seuls fonctionnaires. Il y faut des colons, et avec un peu de bonne volonté et d'aménité tout se règle sans à-coups.

— Vous, déclare Monsieur Garaud, vous n'êtes jamais de l'avis des autres. Lorsque

vous étiez dans les grades inférieurs, vous ne couvriez jamais vos chefs.

— Dans les pays chauds, ce serait un crime, ils étoufferaient.

— Toujours des plaisanteries, on ne peut causer sérieusement avec vous.

— Moi, déclare un autre chef de province, je vous conseillerai de venir voir chez moi, mais..... ce ne serait peut-être pas très prudent et très pratique. La main-d'œuvre fait défaut et il y a encore trop d'anciens pirates soumissionnaires.

— Cependant le gouverneur m'a affirmé que le dernier des rebelles...

— Etait son griffon. Je sais, il le répète à qui veut l'entendre et il a ses raisons pour parler ainsi. J'estime, quant à moi, qu'il vaut mieux laisser les esprits se calmer et donner le temps aux anciens coureurs de brousse de prendre goût à la vie tranquille.

— Je vais jouer, interrompt Monsieur Garaud.

Il monte au premier avec tous.

Les jeux sont déjà très suivis. La voix perçante d'un joueur enragé, Monsieur Versans, retentit :

— J'en donne !

Colon à ses heures, commerçant en temps ordinaire, il perd ce qu'il veut dans les soirées et est la providence des chercheurs d'argent.

Les petits employés coudoient les grands chefs, les officiers font la partie avec les colons et la galerie ponte à outrance sans s'inquiéter des différences que peut faire une personne ni de ses ressources. Un peu plus de clairvoyance empêcherait bien des désastres et de tristes fins.

Accoudé à la balustrade et tout en regardant les couples tourbillonner en bas Bartol explique à de Nersan l'état d'âme

de la généralité des habitants français.

De politique on ne veut pas entendre parler. On n'appartient à aucun parti. Ceux que les nouvelles intéressent — en petit nombre, — ne trouvent pas, auprès des autres personnes, l'écho qu'ils recherchent pour la discussion nécessaire au développement de leurs idées. Gagnés par l'indifférence générale, ils arrivent à parcourir rapidement leur courrier. Rien ne les émeut plus. Ont-ils le temps, d'ailleurs ? Levés tard, contents du sommeil réparateur du matin, ils vont à leurs affaires, à leur bureau.

Après déjeuner, le sommeil les gagne, légère torpeur qui, malgré la volonté, oblige au repos. Ils sentent la fatigue envahir leurs membres, gagner leur cerveau, alourdir leurs paupières et, le journal aidant, ils dorment bientôt. Réveillés, ils s'habillent pour se rendre de nouveau à leur travail.

A cinq heures a lieu la promenade, la sortie en voiture. A six heures, c'est le café, les dominos ou les cartes. Le dîner pris, le temps est occupé de diverses façons : une partie de poker ou de baccarat, une réception, un bal, une réunion chantante, la promenade, mille choses enfin qui, d'un désœuvré, font un monsieur très affairé.

A quel moment lire ? Pour feuilleter un livre il faut être chez soi. Quelques-uns, esprits intelligents, désireux de se ressaisir, intellectuels ardents ne voulant pas s'abaisser, rompent les relations, restent dans leurs demeures et s'occupent de travaux personnels.

Par suite des départs, des déplacements, ils ne peuvent former, comme à Paris, un groupement d'hommes littéraires ou politiques. Dans la capitale ces intellectuels ignorent la vie des commerçants, des employés,

des bureaucrates, ils ne vivent pas de la même existence. Ici, les personnes de ce milieu sont rares ou disséminées. On a donc l'aperçu exact de la vie ordinaire, d'un niveau beaucoup plus élevé, chez les hommes surtout — il est juste de le reconnaître — que dans la plupart des villes de province de France. Cette supériorité intellectuelle est due aux voyages lointains, au coudoisement d'étrangers, au contact avec des personnes de tous les mondes. Il ne manque certes pas de commerçants intelligents, de colons avisés, de fonctionnaires capables. Leur effort, toutefois, s'arrête à leur métier et à leur service. Ils n'ont pas d'idées au-delà ; ils n'en sentent pas la nécessité. Ils suivent leur carrière, gagnent de l'argent, acquièrent des droits au repos ou à la retraite et s'estiment heureux. Il ne faut pas leur demander plus. Ils n'ont pas été élevés dans d'au-

tres vues et ne comprennent pas le contraire.

Tout esprit chercheur qui, à côté de sa situation de colon ou de fonctionnaire, de commerçant ou d'industriel, a un but quelconque, littéraire, scientifique ou politique, leur paraît un phénomène, un personnage aux idées baroques, presque un fou. Il est pour eux un monsieur peu pondéré, peu agréable à fréquenter. Ils l'écartèreront, l'empêcheront de parvenir, lui créeront mille ennuis, car il pourrait réussir, devenir gênant, passer au-dessus des autres.

Ils se moquent agréablement de lui et paraissent surpris s'il arrive à un résultat et acquiert un certain renom ou de l'autorité. Ils font ressortir ses petits défauts, les amplifient, les publient. Ils ne veulent saisir ni sa valeur industrielle, ni ses aptitudes intellectuelles, ni sa science littéraire, ni ses vues politiques.

— Je dois te fatiguer avec mon bavardage, termine Bartol. Ce n'est guère le moment ou le lieu d'exposer mes idées sur tout ce monde. Pourquoi ne m'as-tu pas arrêté ?

— Cela m'intéresse, mon cher, et cette soirée compte pour moi. J'y ai appris beaucoup. Ce que j'ai vu et entendu m'a fixé sur ce milieu. Revenons-nous dans la salle de bal ?

Présenté par Bartol, de Nersan danse avec Mademoiselle Alice Ismar, une blonde ravissante dont les cheveux retombent en boucles sur les épaules. L'allure vive et la conversation enjouée de cette jeune fille l'amuse et le captivent. Il est rare dans les salons parisiens de rencontrer des personnes de cet âge ayant cette liberté de langage et cette sûreté d'elle-même qu'il remarque en elle. Les colonies forment vite et donnent à l'esprit une plus grande matu-

rité. Jolie et coquette, habituée aux hommages depuis son arrivée au Tonkin, c'est-à-dire depuis son jeune âge, et toujours obéie, elle autorise le flirt sans aucun embarras.

— Je reçois le mercredi, Monsieur, et je serai enchantée de vous voir, minauda Madame Ismar lorsqu'il reconduit la jeune fille à sa place.

— Viens faire la connaissance des Dargelès lui dit Bartol en l'entraînant.

Braves gens, bons et serviables, négociants sérieux et vieux tonkinois, les Dargelès accueillent de Nersan comme un ami. N'est-il pas l'intime de Bartol ? Cette recommandation suffit.

De Nersan fait valser Jeanne Dargelès que les officiers et les godelureaux laissent un peu à l'écart. Timide, elle n'a pas l'habitude des salons où ses parents la conduisent rarement. Très surveillée chez

elle, élevée par une famille aux habitudes correctes, sans pose, elle n'a pas l'aplomb des filles des hauts fonctionnaires. Son costume est celui d'une petite pensionnaire. Elle rougit à chaque parole de de Nersan et ses beaux yeux noirs se lèvent craintivement, semblant demander s'il se moque d'elle. Ce beau cavalier l'effraie et la charme.

Après la valse, les deux inséparables assistent, en causant, à de nouvelles contredanses. Les complaisances de certaines danseuses pour leurs favoris s'affirment un peu plus; les flirts s'accroissent sous l'œil assoupi des maris enfoncés dans les fauteuils ou accoudés, mornes, aux chambranles des portes.

Le jeune Hurtet, attaché au cabinet du gouverneur, ne quitte plus Madame de Keller dont on ne comprend pas cet amour des petits; les yeux de ce bellâtre arrivent à hauteur du plantureux corsage.

Plus loin, les officiers papillonnent autour des femmes et des jeunes filles. Un cotillon monstre s'organise, dans une atmosphère surchauffée, poussiéreuse.

La musique émet des sons aigus ou rauques, conduite maintenant par le sous-chef.

Le vide se fait dans les salons. Les personnages importants et les gens sérieux se sont retirés.

Seule, dans la salle des jeux, la bataille se poursuit, ardente, enfiévrée. Les coups deviennent plus hardis, les enchères s'élèvent, les différences s'accroissent. La lutte durera jusqu'au jour.

— Si nous partions ? propose de Nersan.

Ils sortent.

Au dehors, une longue ligne de pousse-pousse et de voitures attend ; les coolies et les cochers indigènes sont endormis dans des poses lasses.

Un fin crachin tombe, donnant une impression de tristesse et de froid.

La ville repose, embrumée.

II

La genèse d'une ville

Hanoï s'étalait en ses dédales multiples, large et grande cité à la population nombreuse et remuante, avec ses commerçants, ses industriels, ses artistes. Elle était la capitale, le *tin*h désiré où les jeux et les plaisirs se donnaient rendez-vous.

Dans tout le Tonkin et le nord de l'Annam, du Nghé-An à Cao-Bang, de Quang-

Yen aux Chaû, sa réputation allait de par les monts. Sa rivale, Nam-Dinh, la ville des lettrés et du haut commerce, cédaît le pas devant cette agglomération importante.

De là, les chefs, clos en leur citadelle imposante, dictaient leurs ordres. Rarement le mandarin, à l'aspect sévère, avec ses suivants et ses larges parapluies, bercé dans son palanquin et précédé de ses éléphants monstrueux, sortait pour voir son peuple. Personnage sacré, représentant des actes et des ordres du roi, il se laissait apercevoir les seuls jours de grande cérémonie.

Alors, en sa pompe, sa puissance éclatait. Revêtu d'habits sur lesquels couraient les dragons d'or et de soie brodés, sa plaque d'ivoire en mains, ceint de fausses pierrieres, son chapeau aux grandes ailes reposant sur sa tête, il allait lentement et les gens prosternés, avec les manches larges et longues qui cachaient leurs mains, faisaient

de profonds *lays*. Derrière lui venaient les pachydermes qui avec leurs trompes semblaient bénir cette foule.

Dans sa demeure, les cadeaux s'amoncelaient : barres d'or et d'argent, objets d'ivoire sculpté, boîtes incrustées, bibelots niellés, soies de toutes nuances. Les bons *nha-quê* y voyaient apporter le fruit de leurs labeurs. Respectueux de l'autorité, mais craintifs et fins tout à la fois, ils cachaient dans des jarres enfouies en terre l'argent ramassé aux jours de belle moisson. Vêtus en malheureux, ils pleuraient misère et, obséquieux, demandaient grâce.

Avec ses portes en briques surmontées de pagodons aux ailes recourbées, avec sa ligne de digues hautes qui formaient rempart, Hanoï ressemblait à une ville fermée. D'abord, des paillottes sordides où grouillait un monde remplissaient la première en-

ceinte. Sur des lits de camp bas recouverts de nattes, tour à tour table, magasin, lieu de repos, ces annamites vivaient. Le petit lac, bijou au milieu de ces immondices, disparaissait dans l'amoncellement des maisons sales, et les indigènes laissaient dans ses eaux verser leurs détritrus.

D'autres portes fermaient les rues où commençaient les maisons en briques. Celles-ci, dès la clôture des magasins, présentaient à l'œil des devantures bien closes avec des bois épais, et leurs toitures en pente défiaient toute escalade. Empiétant sur les rues, les paillottes devançaient les constructions réelles ; elles formaient les chambres où, à l'abri des pluies, dormaient les domestiques et les veilleurs de nuit. Elles laissaient à peine place aux simples piétons. Les cavaliers pouvaient y passer un de front, et les rencontres faisaient

accrocher les étrières et renverser les éta-lages.

Au loin, la citadelle, avec son mirador, de ses murs à la Vauban protégeait Hanoï. Elle était une ville elle-même, et les sui-vants des mandarins, leurs familles, les domestiques vivaient dans cette place, ga-vés, mais non repus, par les sueurs des paysans.

C'était le beau temps où chaque *linh thuan* payait sa charge en beaux deniers comptants. Sa joie devenait grande lorsque, porteur d'un ordre, il franchissait les portes. Il revenait toujours les poches bien garnies, grâce aux largesses forcées de son hôte obligé.

Près du fleuve, dédaigneusement placée, enfouie dans ses grands arbres et ses bananiers superbes, cachée par l'enceinte en dures palanques d'où partaient des mous-tiques, la concession française gisait esseu-

lée. Là, timidement, éclosait le germe des conquêtes futures, et la main vengeresse du protecteur s'exerçait à son autorité.

Les canonnières, du haut de leurs vergues, menaçaient la citadelle, réceptacle des trahisons et des traités parjures.

Bientôt, plus près de cette dernière, dans le camp des lettrés, l'infanterie de marine, audacieuse et altière, vint s'installer, narguant le colosse.

Puis, ce furent des batailles, des jours de détresse et d'angoisse terrible. La citadelle tomba; nous en prîmes possession. Le drapeau tricolore, fier et hardi, surmonta le mirador d'où, fidèles messagers, les appareils optiques transmirent au loin l'ordre des généraux.

Dans les rues qui menaient au fleuve s'installèrent des cafés et quelques magasins. Sous des paillottes que la pluie sou-

vent traversait, où les serpents, les cancrelats, les mille-pieds avaient leurs repaires, des français survinrent pour donner aux troupiers le nécessaire tant désiré.

On ne sortait pas le soir, et des patrouilles devaient parcourir la ville. Les portes intérieures se fermaient à la nuit, et les chinois fourbes gagnaient leurs lieux de rendez-vous par les longs couloirs et les cours successives qui faisaient de leurs demeures des refuges inviolables.

Quelques-unes de ces portes furent détruites.

L'armée devint nombreuse. Les uniformes se mélangeaient en une bigarrure curieuse et amusante où toutes les fantaisies se donnaient libre cours.

C'était l'époque des ambitions grandioses, des espoirs fous, des pensées sublimes qui souvent virent leur fin dans les anciens greniers à riz transformés en hôpital. En

cet endroit relégué, privé d'air, plus d'un, malgré les soins des médecins, malgré les prières des sœurs veillant à son chevet, maudit les conquêtes en pensant à la patrie lointaine, à la famille absente.

Hélas ! pourquoi faut-il qu'en son agrandissement nécessaire, pour ses besoins et son essor, la France doive perdre quelques-uns des siens ?

Deux fois par semaine, la fanfare éclatante des chasseurs à pied groupait tout le monde près de l'ancienne porte de France. La badine en main, les officiers, confondus avec les soldats, devisaient en fumant.

On ne sortait pas des rues de la ville. Tout au plus quelques-uns, hasardeux, téméraires, faisaient en dehors le tour des remparts. On parlait encore, avec une certaine crainte, de la pagode Balny, du pont de Papier, de la porte de Hué.

. De l'autre côté du large fleuve, la nuit, s'allumaient de grands feux. Des villages flambaient, des coups de fusil retentissaient, le bruit du gong augmentait le vacarme. Les bandes rebelles, exacerbées et cruelles, continuaient leurs exploits. Lâches et stupides, elles frappaient les faibles, n'osant s'attaquer aux forts.

On se rencontrait, pour l'apéritif, chez la mère De Beire ou chez Jeanne et Clémence; pour dîner, chez Alexandre. Le soir, les réunions devenaient plus fréquentes. Le champagne et la bière se versaient à flots. Insouciantes et heureux, remplis d'espérance, les jeunes, auprès des aimables maîtresses des cafés, se rappelaient leur Quartier Latin et leur belle adolescence.

Enfin débarrassée de ses bois inutiles, dégagée de ce lien qui la séparait de la ville, la concession prit corps avec cette dernière.

La tranquillité renaissait.

Dans les deux grandes artères des incrusteurs et des brodeurs des maisons en briques, modestes, commencèrent à s'élever, mais le gros commerce demeurait rue Dupuis.

S'élargissant, les rues devinrent plus vivantes; les pousse-pousse circulèrent. Les constructions augmentèrent, plus confortables.

Remplaçant la mèche fumeuse et la lampe en étain placée sur un bambou dans des culs de bouteille et remplie d'huile rance, le pétrole, avec des lampes et des réverbères, éclaira la cité.

La ville était éclosée après un court enfantement. Grandissant rapidement, grâce à ses colons dont l'activité fébrile et le constant effort sont à admirer, elle vit disparaître ses portes intérieures. Les paillottes hideuses, proie facile du feu, devinrent plus rares, et

les ruelles malpropres se changèrent en avenues.

Devenue terre française, elle se développa avec plus de force. Le vieux Tonkinois se rappelle vaguement les anciens marchés où les amateurs trouvaient de rares bibelots, et les boutiques de la rue du Cuivre où déjà les annamites s'étudiaient patiemment à la fabrique du vieux. Il se souvient à peine des maisons malsaines, des bâtisses chinoises aux murs suintant où, tout à la genèse de cette belle capitale, il était content de pouvoir se loger.

.

Aujourd'hui Hanoï est une grande ville. En sa splendeur première, en son épanouissement rapide et merveilleux, elle se présente aux yeux éblouis et charmés.

Par de larges boulevards plantés d'arbres déjà hauts qui ombrent la chaussée l'air circule, répandant partout la santé. La

lumière du jour, sans obstacles, illumine chaque chose et, la nuit, les lampes à arc éclairent les rues. Les maisons d'aspect coquet se succèdent, repoussant peu à peu vers les limites lointaines les *cai-nha* indigènes trop simples et les groupements nombreux des habitants. Des jardins où la flore tropicale se marie aux plantes et aux fleurs de France, entourent ces habitations. Chacun s'est ingénié à faire beau, à faire bien, et les dissemblances dans les formes extérieures charment l'œil et l'égayent.

La citadelle n'est plus. De grandes artères remplacent ses murailles démolies et donnent de l'espace à la ville.

Dans l'air, en dehors des fils électriques, s'élèvent quelques hautes cheminées qui témoignent de la présence d'usines dont l'outillage est complet. Sur le bord du fleuve l'hôpital, tout neuf, permet aux malades de se rétablir. Partout, le grand confort rem-

place les gênes premières. Le bien-être est à la portée de tous. La vie large et luxueuse donne la santé et bannit les soucis.

Un français du temps de la conquête, revenant aujourd'hui, ne reconnaîtrait plus ses anciens quartiers. Il se demanderait quelle fée, de sa baguette magique d'une puissance divine, a pu opérer ces merveilles. Il admirerait la vitalité, l'esprit de suite, les courageux efforts des colons établis au Tonkin. Il viendrait enfin saluer, en sa statue de bronze, le premier gouverneur, Paul Bert, mort au poste d'honneur, qui sut dire à tous : « Haut les cœurs ! » et leur donna l'énergie et l'espérance.

— Mon cher, dit de Nersan à qui Bartol vient d'exposer cette genèse de Hanoï, ta description est fort remarquable. Avant de l'avoir vue, je connais la ville. Tu as vécu ici en vrai dilettante. La photogra-

phie de ces lieux et la psychologie de ces faits se sont traduits chez toi en sensations parfaites. Dis-moi, les indigènes ont-ils suivi le mouvement ?

— Eux !

Suivant le progrès, les interprètes d'abord, puis les mandarins, les chinois et les gros commerçants tonkinois ont modifié leurs demeures ; les étages remplacent l'affreuse toiture en pente.

Changeant leurs coutumes, les mandarins ne sortent plus dans les rues avec leurs domestiques. Les drapeaux et les parapluies, relégués dans les coins de leurs maisons, voient l'air seulement pour les promenades dans la campagne ou pour l'arrivée de hauts fonctionnaires. Dans leurs calèches, ils vont rendre des visites et, accompagnement étrange de ces équipages, les porteurs de la pipe et de la boîte aux papiers restent accroupis sur le marchepied.

Le dernier éléphant (1), vestige unique de leur antique splendeur, va se promenant au milieu des voitures. Arrêté à chaque porte, il quête pour son cornac les sous nécessaires à sa nourriture. Galant comme un jeune homme et connaissant son monde, il s'agenouille et s'incline devant les françaises.

Les annamites, rassurés par moins d'oppression et par notre présence, sortent maintenant avec de beaux effets. Les vieux ont conservé les anciennes coutumes ; mais les jeunes, élevés dans les écoles, se payent des petits chapeaux, des bas, des molières, arborent le stick et le fume-cigarettes et montent en voiture ou même à bicyclette.

1. Cet aimable pachyderme est mort. Son remplaçant, jeune encore, installé au Jardin Botanique, n'a pas recommencé les fructueuses tournées de son prédécesseur.

Les *Mademoiselle Moustique* (1) portent des robes en soie changeante à fleurs, des bas de soie blanche ou de couleur, des souliers vernis de bal. Leurs dessous sont soignés : les *quan* en soie noire recouvrent des pantalons à fausses dentelles. Les cheveux, relevés en chignons, sont piqués de peignes en écaille. Une longue chaîne en or retient une petite montre ; un collier d'or et de minuscules boucles d'oreilles complètent la parure. Le soir, elles endossent des chemises de batiste et leur raffinement s'étend aux accessoires de toilette jusqu'alors inconnus d'elles.

Cependant, remarque importante, cette pénétration de nos usages, de nos mœurs, n'est que superficielle. Seuls, les indigènes

1. *Mademoiselle Moustique*, mœurs tonkinoises, du même auteur, 1 volume, chez Flammarion, éditeur. Paris, 1895.

qui nous approchent s'y prêtent, dans leurs rapports avec nous. Ils le font d'autant plus volontiers qu'ils ont un orgueil incommensurable, un désir de paraître inouï.

En dehors des besoins, des passions et des vices qu'ils flattent et dont ils profitent, ils vivent indépendants de nous. La vie annamite nous est fermée; nous ne percevons d'elle que les bruits extérieurs. Ces gens nous observent, se moquent, mais se servent de nous. Ils gardent leur existence propre que ne modifient pas certaines recherches de luxe et de tenue.

Quant aux chinois, hardis commerçants, ils conservent leur costume, leurs mœurs sans jamais rien y changer. Ils envahissent petit à petit le monde et restent eux-mêmes.

— Elles sont édifiantes tes constatations! Passons à un autre sujet, veux-tu? Tout à l'heure tu parlais des colons, que sont-ils?

— Les colons? tu en as aperçu au bal

du gouverneur. Tu as pu voir leurs légers travers, du moins chez quelques-uns. Ceci importe peu. Tout le monde ne possède pas trente-six quartiers. Ces hommes qui, aujourd'hui, arrivés à l'aisance, sont ici pour toute leur vie, je les ai vus à l'œuvre dès les commencements. Ils ont lutté avec énergie malgré les déboires, les heures sombres, sans secours, sans appuis. Ils n'ont même pas eu, ce qu'on trouve dans les colonies étrangères, une banque secourable qui leur tende la main. Venus ici pendant la conquête, ils ont cherché leur voie suivant leurs aptitudes.

■ Les uns, très jeunes et grands dépensiers, ont sombré dans cette tâche ou sont morts, fatigués et désabusés. D'autres sont rentrés en France, sans résultat acquis.

Ceux qui sont demeurés ont mérité vraiment le titre de colons. Pour eux la fortune commence à distribuer ses faveurs.

Ils ont connu les jours de tristesse quand la Métropole, sans idées arrêtées, voulait évacuer le Tonkin, quand la sécurité était précaire. Maintenant, ils ont ces usines, ces vapeurs, ces ateliers; ils possèdent ces maisons de commerce; ils ont ces concessions pour exploitations agricoles ou minières. Ils méritent enfin qu'en France on s'intéresse plus à notre belle colonie.

Certes, parmi eux, surtout aux débuts, des hommes se sont trouvés qui ont cru pouvoir vivre ici comme les pionniers d'Amérique. Ils sont morts, paix à leurs cendres. Les annamites, lassés de trop d'endurance, ont mis fin à leurs jours et ont même une fois avec le loup et la louve tué le louveteau.

Aux francs et braves colons j'aime, quand je les rencontre, tendre ouverte ma main; j'aime les entendre me conter leurs joies car je les connais tous et tous me sont chers.

— Bien dit ! et les fonctionnaires ?

— Plus tard, lorsque tu auras eu des relations obligées avec eux. Les colons, au contraire, il importe que tu aies de suite sur leur manière d'être une idée générale. Tu les verras tous ici, car c'est le *Têt*, le nouvel an annamite ; tous les travaux sont suspendus pendant un mois environ. En attendant, nous assisterons aux fêtes.

Comme si une fée l'avait commandé, tout concourt à donner à de Nersan, à peine débarqué, un aperçu complet de la vie de Hanoï.

Profitant de l'hiver, des journées froides, chacun veut dépenser son activité au dehors. Les femmes désirent montrer leurs belles toilettes, les hommes sortir l'habit noir relégué pendant six mois dans les commodes.

La saison théâtrale bat son plein. La

Paillotte à l'Oncle (1), la *Philharmonique*, les *Prévoyants de l'Avenir*, les *Célibataires* promettent des bals. Le Carnaval s'annonce splendide; des *rallye-paper* se préparent.

De Nersan est enchanté. Il espère rencontrer de nouveau ces deux jeunes filles avec lesquelles il a dansé chez Monsieur de Lostremont. Elles l'ont intéressé par le contraste même de leur nature. Le peu qu'il a pu saisir lui a suffi. Il se crée ainsi une distraction personnelle en dehors de ses futures préoccupations d'affaires. De nature froide, extérieurement du moins, très observateur, il n'a jamais voulu se laisser prendre à Paris par une grande passion. Ici il en

1. La *Paillotte à l'Oncle*, le *Chat d'Or*, les *Sans-Soucis* dont il sera question n'existent malheureusement plus. La vieille gaité a disparu, faisant place aux préoccupations de l'heure présente. L'auteur n'a pas voulu pourtant laisser dans l'oubli ces vieux souvenirs de la bonne gaité gauloise.

sera de même. Cependant, comme il faut des fleurs pour orner un jardin, des jeunes femmes sont nécessaires pour égayer les relations et des jeunes filles pour y mettre des notes gaies.

Par Bartol, universellement connu, il reçoit de partout des invitations. Sa bonne mine, son allure dégagée, sa fortune, son nom, sa conversation agréable et fine en font vite le favori des salons.

La première fête à laquelle il prend part est un rallye-paper. Une cinquantaine de cavaliers sont groupés au coin des rues Paul-Bert et Francis-Garnier, près du Petit-Lac. Les voitures, breacks, victorias, charrettes anglaises, auxquelles se mêlent des bicyclistes, sont en arrière avec des amazones et les commissaires de la fête. Ils suivront une autre route pour se rendre à la pagode de Lang, aux environs.

La *bête* ayant pris une avance suffi-

sante, la meute se lance à sa poursuite.

De Nersan monte un splendide cheval noir, *Binh-Thuan*, appartenant à Bartol qui, lui-même, fait bonne figure sur un alezan, *Tunis*, un gagnant de courses comme son camarade d'écurie. Tous deux, prenant vite la tête sur la route de Hué, traversent l'ancien pont couvert, coupent les rizières et traquent la bête avant d'arriver à la pagode.

De Nersan est le premier, le vainqueur. Madame de Lostremont veut attacher elle-même à son habit le flot de rubans destiné au gagnant. Mademoiselle Alice Ismar, prise d'un enthousiasme subit, veut s'asseoir à ses côtés pour le lunch.

Une sauterie a lieu, aux sons de la musique militaire, puis le retour s'effectue. En tête viennent les trompettes de l'artillerie sonnant leurs joyeuses fanfares, les cavaliers, six de front, le vainqueur avec une

belle amazone, Mademoiselle Ismar, à ses côtés, enfin le gouverneur en daumont et toute la suite.

Après avoir traversé la ville ils arrivent au gouvernement général. Monsieur de Lostremont invite tout le monde à vider une coupe de champagne. Mademoiselle Ismar, heureuse d'avoir été remarquée, choque son verre contre celui de de Nersan.

— Elle te compromet, mon cher, murmure Bartol.

— Vous dites, Monsieur ? interrompt la jeune fille en se retournant.

— Je dis, aimable hérisson, que vous êtes la Circé de cette ville.

— Hérisson, Circé, vous faites des compliments, vous !

— Est-ce vrai, cependant ?

— La Vérité, reléguez-la dans son puits et soyez galant.

— A une condition, laissez-moi mon ami ; vous l'accaparez.

— Le croyez-vous rivé ?

— Pas encore, mais il est sous brides.

— Merci, mon vieux Bartol, tu es gentil. Mademoiselle, je serai très heureux d'être votre compagnon de promenade. Vous êtes une écuyère émérite et c'est un plaisir de lier conversation avec vous. Quant aux brides dont parle Bartol...

— Dites vite.

— Nous ne les avons pas encore achetées, je crois, termine de Nersan en riant.

Saluant la jeune fille un peu déconcertée, il se retire.

— Viens-tu au café ? propose Bartol.

La température, très douce, permet de s'installer sur la terrasse du café du Petit Lac. Les joueurs de domino et de piquet sont déjà à leur partie, attentifs. Dans la salle, des amateurs enragés font une quille au billard.

Des marchands annamites se faufilent

entre les tables, présentent de petites horreurs incrustées : ils ont coulé du plomb dans les bois pour faire croire au bois dur ! D'autres montrent des soucoupes en mauvaise écaïlle, des brûle-parfums en cuivre et demandent de chaque objet des prix invraisemblables. Ils offrent des petites souris blanches renfermées dans des cages minuscules et des canetons de huit jours que les consommateurs s'amusent à baigner dans un verre d'eau.

De l'autre côté de la rue Jules Ferry, contre le square, sont accroupis les coolies des pousse-pousse de maître. Ils se racontent les histoires et la vie de leurs patrons. Le soir, chez eux ou dans le restaurant annamite où ils couchent, ils répéteront ces nouvelles colportées ensuite par mille voix. La ville indigène devient une potinière, sœur cadette en cette circonstance de la ville européenne.

Les voitures reviennent de la promenade et soulèvent des tourbillons de poussière. Elles passent, majestueuses, conduites par des saïs de toutes couleurs et de tenue diverse. On voit des cochers et des valets de pied, annamites ou malais, en grande livrée à pans avec le casque, les culottes collantes, les bottes molles, ceux-ci avec le turban indien, la veste courte des grooms, ceux-là en casquette à petite visière et le pantalon droit, les uns en tenue de boys, veston et *quan* blancs, chaussettes de couleur et souliers jaunes — des enfants gâtés — les autres en *caï ao* ordinaire, pieds nus.

L'impeccable gommeux Hurtet conduit lui-même, les coudes au corps, les mains hautes, le monocle à l'œil, engoncé dans un col castor. Hautain, il toise les femmes mollement étendues dans les victorias. Le simple commerçant ou employé, sa femme

à son côté, dirige sans pose sa charrette construite chez le chinois du coin. Les guides basses, il va tranquille et heureux.

Chacun a sa voiture. On prend, en effet, en Indo-Chine des habitudes de luxe dont on ne peut se débarrasser. On n'a plus la sensation de ce que vaut l'argent, avec la piastre dont la valeur atteint la moitié de la pièce de cent sous, mais qui représente cependant cinq francs en monnaie du pays. Là est l'écueil pour le fonctionnaire. Rentré en congé ou retraité il vivra miséreux et triste, s'il n'a pas un patrimoine quelconque.

Il y a trop de luxe à Hanoï, trop de faux luxe du moins. Pour beaucoup le bien être est factice, la vie n'est large qu'à l'extérieur. Tous veulent paraître, satisfaire aux exigences de la vie mondaine, aller au théâtre, aux courses, être de tous les bals,

avoir les plus jolis costumes, recevoir dans un salon coquet. La table s'en ressent; la maîtresse de maison ne s'en occupe pas. Le mari va au café ou au cercle. Les notes restent en souffrance chez les fournisseurs, chose facile dans ce pays où l'on ne paye pas comptant. Le système des bons incite à de plus grosses dépenses. On ne songe pas au quart d'heure de Rabelais de la fin du mois.

Le beau rêve a une fin. Aux abois, pour faire face aux besoins qu'elles se sont créés, souvent par la faute d'un mari inconscient ou vicieux, beaucoup de femmes écoutent les flirts, les provoquent et y succombent.

Pendant le défilé des voitures, les consommateurs émettent des appréciations sur chacun.

— Quelle est cette dame ?

— Madame Tarien.

— Pourquoi est-elle toujours accompagnée d'un officier et de son mari ?

— Ménage à trois ou parenté ?

— Ni l'un ni l'autre, amour des chevaux.

— Voici le gouverneur.

— Bien laids, ces grands australiens. Pourquoi les a-t-on préférés aux petits chevaux annamites ?

— Le char de l'État est si lourd !

— Blagueur !

— Une irrégulière, la belle Ida.

— Plus soignée et plus élégante que toutes, elle se tient bien.

— Elle va se marier avec son dernier adorateur.

— Ces femmes trouvent, en général, des situations en Indo-Chine.

— Il a toutes les vertus, ce pays. Les virginités s'y font et s'y défont à tout instant.

— Les enfants de Madame Hersin et la gouvernante.

— Comment! le saïs et le valet de pied ont la cocarde?

— Madame Hersin pense qu'elle en a le droit. A un intime qui lui en faisait la remarque....

— Mais, à Paris, on ne disait rien pour le Prince Impérial, répondit-elle.

— Rien à dire, en effet.

— Trois jolies *Moustiques*.

— Elles font landau, aujourd'hui.

La nuit est venue. On ne voit plus les passants. Les eaux sombres du Petit Lac sont striées de raies lumineuses projetées par les lampes électriques. Les arbres, les verdure, les plantes aux larges feuilles forment une masse compacte. Les maisons en bordure prennent des teintes blafardes.

Les joueurs continuent leurs parties jusqu'à l'heure du dîner.

Quelques jours après, de Nersan est présenté au cercle par Bartol. Très bien situé en haut du square Paul-Bert, construit spécialement pour cette affectation, le local est spacieux. Avec sa table suffisamment bonne, sa bibliothèque garnie, ses nombreux journaux et revues, il offre au voyageur de grandes ressources. Sous la vérandah couverte, d'une largeur inusitée et d'une aération parfaite, de longues chaises invitent au repos, après dîner. De rares joueurs de whist y viennent le soir. Peu de monde le fréquente, sauf les jours de musique.

— Pour quelle raison? demande de Nersan. A Haïphong, le cercle est toujours comble.

— A Haïphong, tu as vu le véritable cercle, bien tenu, correct, libre. Les titres, les fonctions, les situations y sont inconnus. Cela tient au petit nombre de fonctionnaires et d'employés qui se trouvent

dans cette ville maritime habitée presque exclusivement par de gros négociants, commerçants et industriels. A Hanoï, au contraire, c'est un cercle de fonctionnaires. Les colons pour la plupart ont cessé d'en faire partie, et les autres n'y viennent jamais. Il a été longtemps le sixième bureau de la résidence supérieure. Des coteries fâcheuses s'y sont constituées pendant plusieurs années. On s'inclinait devant le favori du jour, on s'éventait quand il trouvait le temps lourd, on éternuait après lui. La discipline se montrait dans les parties finales, à l'écarté. De petits employés, fiers de jouer avec les grands chefs, jetaient leurs atouts pour perdre ! La disgrâce des uns, la disparition des autres, et les protestations unanimes ont changé tout cela. Malheureusement, au lieu d'admettre comme membres provisoires les officiers qui passent seulement deux ans au Tonkin, on les a reçus comme membres

actifs, sans leur faire payer la cotisation d'entrée. Les membres permanents restant dans la colonie ne sont plus les maîtres chez eux les jours d'un vote important. Cela s'est vu. De là, beaucoup d'abstentions.

Que prends-tu ? Une absinthe ?

— Je ne sais si je dois ; en France, on m'a bien recommandé...

— Elles sont typiques, les recommandations venues de France ! On m'a écrit un jour de vivre à l'annamite, de m'abstenir de toute cuisine européenne. En s'y conformant, les français augmenteraient dans des proportions regrettables et funestes le nombre des décès. Prends de l'absinthe ; légère, elle constitue la meilleure boisson, la plus fraîche pour l'apéritif. Étendons-nous dans les fauteuils et écoutons la musique.

Pendant l'hiver, le jeudi au square Paul-

Bert, le dimanche au Jardin botanique, la musique militaire de l'Infanterie de marine se fait entendre.

Sur les terrasses de la résidence supérieure, de la poste, de la mairie et du trésor, les chefs de service font les honneurs de leur maison. Dans les allées, des militaires se promènent, des civils vont et viennent, et dans un coin quelques congais en pousse-pousse attirent des adorateurs. Autour du rond-point les enfants jouent et se poursuivent en jetant des cris joyeux. Ils poussent leurs incursions jusque sur les plate-bandes, au grand dam des fleurs et des arbustes qu'un des jardiniers de la ville remettra en place le lendemain.

La musique joue, égayant les cœurs, véritable régal pour les européens, retour des postes. Vieux refrains, marches célèbres, valse à la mode, motifs d'opéras ou d'opérettes, vous rappelez à chacun un mo-

ment de son existence en Europe : bal familial, soirées charmantes au théâtre, nuits folles de la jeunesse ! Une mélancolie vous saisit en écoutant ces airs évocateurs des joies passées. Vous vous souvenez de la patrie, des parents chers, des amies, de toute une partie de votre être qui demeure là-bas, si loin !

Frrr ! à travers les feuilles, en un bruissement très doux, le vent s'insinue et apporte la vie, la santé, l'espoir d'un bon sommeil et d'un parfait repos.

Soirées fraîches qui précèdent les lourdes chaleurs et les siestes paresseuses, on doit vous vivre en compagnie d'amis. Seul, on est trop porté à la rêverie, on se sent isolé, on se connaît plus triste. A ceux qui rient, sans cause, à côté, on est tenté de demander raison parce que leur gaité vous gêne, que leurs rires sont une ironie, que votre cœur pleure.

Bartol laisse de Nersan revivre ses souvenirs. Il ne lui adresse pas la parole. Il connaît lui-même cette sensation pour l'avoir éprouvée, et elle n'est pas sans charmes.

Le concert terminé :

— Viens-tu, rêveur ? Allons dîner.

Comme un somnambule, la tête lourde, sans conscience de l'endroit où il se trouve, de Nersan suit son ami. Le regard fixe, hypnotisé, il prend son repas, sans un mot. Montant chez lui, il s'endort vite. Dans son rêve persistant, il se croit transporté à Paris, près des siens, dans ce milieu sympathique qu'il lui semble n'avoir jamais quitté.

— Viens surveiller la confection de ton costume pour la soirée du Mardi-Gras, lui dit Bartol, le lendemain. Allons, lève-toi, paresseux. Tu feras la connaissance de gais compagnons, du mage bidon, de l'archi-mage, du bi-mage.

— Archi-mage, bi-mage ! s'exclame de Nersan.

— Je t'emmène ce soir dans la plus joyeuse réunion de Hanoi, à la *Paillotte à l'Oncle*, refuge des *Sans-Soucis*, dernier rempart du *Chat-d'Or*, où la gaité règne en maîtresse.

Et, prenant le ton du camelot :

— C'est ici, gentes dames et vilains, que se débitent les gauloiseries chères à nos arrière-grand'pères et qui feront la joie de nos petits-neveux. Vous entendrez les facétieuses et souvent macabres compositions écloses dans les cervaux éthérés des Montmartrois ; vous écouterez les nouveautés émanant de leurs dignes émules, les Félins et les Sans-Soucis. Vous ouïrez de la bonne musique, vous beuverez de succulents nectars. Enfin, honnestes dames et manants, les mages, bi-mages, tri-mages, mage-bidon, l'archi-mage et le Sâr, tous

réunis autour de moi, revêtus de leurs insignes, en robe noire et cagoule rouge, nous vous saluons en vous souhaitant bonne soirée, bel amusement. Nous vous convoquons pour mardi à la cavalcade dirigée par notre maistre et vénéré ami, notre oncle à tous — rien de Francisque — caché ici à tous regards sous sa robe de cérémonie. Régisseur, frappez les trois coups. En avant la musique !

Reprenant sa voix naturelle et riant de la mine ahurie de de Nersan.

— Ceci, mon cher, pour te donner une idée de l'illustre compagnie dans laquelle tu vas faire ton entrée.

— Moi qui te croyais sérieux !

— Je le suis trop, hélas ! dans ce milieu tonkinois où je ne puis me dérider. Seul, le Chat d'Or me redonne parfois la gaité. Puisque je suis lancé sur ce sujet, je vais te chanter une fantaisie composée par un

aspirant mage en l'honneur de cette Société.
Ma voix étant fausse, tu ne t'apercevras pas
des notes détonantes :

Le Chat d'Or ⁽¹⁾

Air : Le Roi d'Yvetot.

*Nous avons en notre cité,
Bien joyeuse demeure,
En hiver tout comme en été,
Là, jamais on ne pleure !
C'est le temple de la chanson,
Un Chat d'Or en est l'écusson,*

Ron ! Ron !

*Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !
La bonne maison que voilà,
La ! la !*

1. L'auteur de cette poésie nous est malheureusement inconnu (note de l'auteur).

*Le Chat d'Or est, tout à la fois,
Théâtre, hôtellerie ;*

*L'art y préside, mais, parfois
C'est grande beuverie !*

*Au chanteur pour donner le ton,
Rien ne vaut un coup de picton,*

Du bon !

Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !

Le vrai diapason le voilà,

La ! la !

*Aux gais félins de la maison,
Moult offrons nos hommages,
Mais, c'est le gros mage bidon
Le plus choyé des mages !*

*Dès que l'on entonne un refrain,
Il nous verse un grand broc de vin,*

Tout plein !

Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !

Le joyeux mage que voilà,

La ! la !

*Au Chat d'Or on débite tout,
Faut bien que l'on rigole !
On dit le couplet de haut goût,
Aussi la gaudriole !
Même... on y danse le chahut !
A la morale l'on dit zut !*

En Ut !

*Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !
L'aimable maison que voilà,
La ! la !*

*Les félins sont gens sérieux,
Autant que joyeux drilles,
Ils ont programme précieux
Aux grands jours des familles !
Pour le bien dire et le bon ton,
Le Chat d'Or n'en craint pas, dit-on ?*

Ton ! Ton !

*Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !
La noble maison que voilà,
La ! la !*

Hélas ! depuis de bien longs jours,

Aux félins plus de fêtes !

Laissez-vous pleurer toujours

Nos charmantes minettes ?

Seigneurs Mages vous avez tort,

Faut réveiller le Chat qui dort,

Trop fort !

Oh ! oh ! oh ! oh ! Ah ! ah ! ah ! ah !

Le Chat d'Or bientôt chantera !

La ! la !

Sous ces dénominations successives, *Chat d'Or*, *Sans-Soucis*, *Paillotte à l'Oncle*, cette société a été fondée par des jeunes de tout âge désireux de s'amuser et de rire. La gaité française en ses ébats, en ses chansons, revit grâce à eux en Extrême-Orient. Chacun y apporte son petit savoir. Diseurs agréables, monologuistes distingués, acteurs de talent, chanteurs émérites, musiciens et

instrumentistes de valeur forment un véritable cénacle.

Les employés et fonctionnaires qui en font partie, sortant de cette moyenne apathique si fort prisée dans l'administration, sont séparés du monde des favorisés. La gaité et l'esprit se paient cher au Tonkin, même lorsque ces chansons et ces rires rapportent une obole aux blessés et aux malades.

On vient cependant voir et entendre ces *jeunes*. Les grands chefs et la population entière se pressent à leurs soirées. Les épigrammes pleuvent parfois et raclent l'épiderme. La devise de la société n'est-elle pas *In meo veritas*? métaphore hardie dans sa traduction, *meo* en annamite voulant dire *chat* : *La Vérité réside dans le Chat d'Or*! Diogène fut honni à moins.

Le premier local, rue des Changeurs, était curieux : une grande salle d'une maison annamite, garnie de bancs en bambous et

de tables en bois blanc ; les murs peints en bleu, à la détrempe, avec des chats et des croissants d'or ; la scène minuscule avec des lampes et trois décors peints par un mage ; le rideau très simple avec une Vérité et un chat, vus de dos ; en arrière le caveau, aux murs en simili-pierres de taille, les ogives figurées en bambous tressés, et sur un tréteau deux barriques, *le biberon du Sâr*. La porte, en bois, paraissait solidement verrouillée par de larges serrures et des tenons de fer peints en grisaille.

Là se tenaient les assises des félins et se perpétrèrent les affreuses scènes de l'initiation. Des bruits circulaient, étranges, sur cette entrée dans la société. Le secret le plus inviolable devait être gardé sur ces terribles mystères.

Grâce à la générosité de l'*Oncle*, un aimable indo-chinois, la société s'est transportée plus loin, rue des Teinturiers. Un

vaste jardin l'entoure. Des causes diverses ont transformé la société, mais la gaité est restée.

Aujourd'hui les *Sans-Soucis*, orphéon charmant, se transportent à Haiphong, aux bains de mer de Do-Son, à Bac-Ninh, et recueillent des bravos et de l'argent pour les malades. La *Paillotte à l'Oncle*, dénomination dernière, est toujours à la tête des fêtes, des bals, des ventes de charité.

Le soir de la présentation de de Nersan a lieu une réunion extraordinaire.

— Félics, sociétaires et spectateurs, s'écrie, monté sur la scène, Riki le comique de la troupe, l'inséparable pipe aux dents, nous ne vous parlerons pas de la cavalcade. Vous la verrez, cela suffit. Ce soir a lieu la répétition générale de la prochaine soirée. Le programme sera suivi à la lettre. La sauterie seule manquera, faute de dames. Les spectateurs auront l'autorisation de la

remplacer par moult brocs de bière et d'autres nectars que nous, les acteurs, épuisés et assoiffés, viderons en leur honneur. Et maintenant, en place pour le Un ! Monsieur le chef d'orchestre, veuillez frapper sur votre pupitre.

Ainsi commencée la soirée est agréable. La raconter est chose impossible. En voici le programme :

LE CHAT D'OR

Soirée du

• PROGRAMME •

1^{re} PARTIE

- | | |
|---|---------------------------|
| 1 ^o <i>Marche du Tanhauser</i> | La Musique. |
| 2 ^o <i>Le Bied' taze</i> | Monologue. |
| 3 ^o <i>Le Garde Municipal.</i> | Chansonnette. |
| 4 ^o <i>Scène d'Œdipe roi.</i> | Imitation de Mounet-Sully |
| 5 ^o <i>Charité</i> | Chant. |
| 6 ^o <i>Mimi Pinson</i> | Monologue. |
| 7 ^o <i>Air du Barbier de Séville.</i> | |

2^e PARTIE

- | | |
|--|----------------|
| 8 ^o <i>Marche de l'Arlésienne</i> | La Musique. |
| 9 ^o <i>Les Halles</i> | Chansonnette. |
| 10 ^o <i>Comica-Sérénade</i> | Chansonnette. |
| 11 ^o <i>Barbassou</i> | Monologue. |
| 12 ^o <i>L'Extase</i> | Valse chantée. |
| 13 ^o <i>La Cigale et la Fourmi.</i> | Monologue. |
| 14 ^o <i>Galatée</i> | Duo. |
-

L'Interrogatoire d'un Muet

Saynète en 1 acte de M. X.

Le Commissaire de Police.	◊	Le Brigadier.
Gipoulet, son Secrétaire.	◊	Le Muet.

Les Ombres Chinoises

◀ SAUTERIE ▶

La répétition générale terminée, la cave vidée, on se donne rendez-vous à la cavalcade.

Oh ! cette cavalcade (1) de cette année du Mardi-Gras Hanoïen ! elle aurait pu figurer à Nice ou à Paris.

En tête, des gendarmes à cheval, en culottes blanches, impeccables, suivis d'un héraut avec une bannière et cette devise : « L'ordre ne règnera pas » ;

Les trompettes de l'artillerie précèdent le char de Jéricho au-dessus duquel, Minerve aux cheveux d'or, Mademoiselle Alice Ismar trône, un panier de fleurs et de confettis à ses pieds, pour la lutte finale ;

Le char de l'Accordéon, avec la musique dans ses flancs ;

1. La fantaisie de l'auteur a présidé à l'organisation de cette fête dont le programme, chargé de tous les faits saillants de l'année, n'a pas en réalité été scrupuleusement suivi. (Note de l'éditeur).

Le char des rues, en été : un magnifique soleil, actionné par des piles, suspendu au-dessus de cailloux en tas et de sable ; pas un arbre ; seuls des bambous dénudés portant ses écriteaux : « emplacement des plantations futures » ;

Le char du Budget du Protectorat : Un énorme tonneau des Danaïdes surmonté d'un *timbre* dans lequel se déversent des sacs portant ces inscriptions : alcool, sel, douanes, noix d'arec, tabac, impôts directs. A la bonde un gros robinet avec une banderolle et ces lettres dorées : « Résultat néant » ;

Le char de la Colonisation, avec des feuillages, des instruments aratoires, des européens en tenue de travail appuyés sur des charrues et au fond, représentant la Cérès de la Fable, Mademoiselle Dargelès en blanc, très simple, avec une corne d'abondance ;

Le char des Arts Annamites avec des

indigènes portant des bannières; inscriptions, broderies, niellés, sculptures, etc., et cette pancarte : Exposition annuelle, récompenses, médailles, fêtes. — *Circenses sed non rizum!*

Le char de l'Administration : des dossiers, concessions, requêtes, enquêtes, réclamations, gisant sous un énorme boisseau surmonté d'un éteignoir sur lequel ressortent ces mots : Administration du Protectorat!

D'autres chars suivent, aussi humoristiques, attrayants à l'œil et bien drapés.

En encadrement courent des bicyclettes et galopent des cavaliers. Entre autres se distingue Riki en arabe, monté sur un mulet, revêtu d'un burnous, chaussé de bottes minuscules, une énorme pipe en sautoir.

Enfin arrive le char de la Paillotte à l'Oncle, une vraie paillotte montée sur une

prolonge avec le mage-bidon, l'archi-mage, l'Oncle, en robes noires, la cagoule retombant sur les épaules, et ingurgitant force bouteilles de bière dans des hanaps d'un litre.

Après le défilé à travers la ville, la cavalcade vient tourner sur le boulevard Francis-Garnier, entre le Petit-Lac et le square Paul-Bert où les tribunes sont installées. La bataille de fleurs s'engage, acharnée, agrémentée de confettis et de serpents.

On se sépare à la nuit tombante pour se retrouver vers dix heures à la Société Philharmonique où se donne le bal paré.

Dans ce joli petit local bien agencé, coquet, avec ses galeries et ses loges en bois ajouré, la foule se presse.

Toutes les fantaisies se sont données libre cours et c'est merveille de voir les costumes de toutes époques et de toutes

couleurs. Les magasins de la rue de la Soie ont été dévalisés ; les soies chinoises, les satins miroitent dans cette clarté. Une Marie de Médicis parée de bijoux exotiques, avec une grande collerette, se pavane avec un chinois ; une jolie tirailleur tonkinois minaude avec un capitaine ; l'as de cœur prend une coupe de champagne avec un enfant prodigue. Un chef de cuisine, le chef du cabinet du résident supérieur, fait des grâces en compagnie d'une chatte blanche ; des incroyables, des arlequins, des pierrots et même des habits noirs croisent des arlésiennes, des nourrices, des poupées.

De Nersan obtient un succès fou en clown : soie jaune d'or impériale avec des têtes de clown peintes sur l'étoffe.

— Vous êtes le roi de ce bal, Monsieur de Nersan. Vous vous amusez ? lui dit à brûle-pourpoint Mademoiselle Ismar toujours en Minerve.

Elle est en beauté, ce soir, le teint animé, les yeux ardents. Le corsage très ouvert laisse voir une gorge jeune et bien posée.

— Roi, me semble exagéré, belle déesse. Que dirais-je en parlant de vous ?

— Vous n'avez rien dit, et j'ai dû vous parler la première.

— Mille excuses, cette foule.....

— Ne cherchez pas à vous excuser. Oui, vous avez tous les triomphes. Vous êtes le lion du jour. On parle partout de vous. Offrez-moi votre bras, je vous accapare. Vous souperez à notre table et vous serez mon cavalier au cotillon.

— Mais...

— C'est entendu. Quant à votre mentor...

— Mon mentor ?

— Monsieur Bartol, vous savez bien, le critique acerbe, le fonctionnaire anarchiste...

— Merci pour lui.

— Malgré tous ses défauts il sera bien accueilli s'il vient vers nous. Je dis « si », car je le vois empressé auprès de Mademoiselle Dargelès.

— Elle est charmante, cette petite Cérès.

— Elle ne sait ni danser, ni flirter.

— Vous paraissez ne pas l'aimer.

— Elle m'est indifférente. Je ne fréquente pas ces gens-là.

— Très honorables cependant, ces gens-là et d'un cœur d'or.

— Vous êtes leur champion, bravo !

— Ils savent se défendre eux-mêmes, ces gens-là.

— Cette expression ne vous plaît pas ?

— Non, franchement.

— Je la retire, dans ce cas, pour vous être agréable.

— Je ne suis pas en cause, ce sont eux.

— Ne vous fâchez pas. Dansons cette valse, voulez-vous ? — Vous savez, je quête après demain au théâtre dans la représentation de gala pour les blessés et les malades. Vous avez une place ?

— Oui.

— Vous viendrez nous voir dans notre loge ?

— Si vous le permettez.

— Cette proposition vous rend froid.

— A quoi le voyez-vous ?

— Je le sens.

— Et la cause ?

— Indéfinissable, je ne vous connais pas encore assez.

— Que joue-t-on ?

— L'éternelle *Fille du Tambour Major* avec le concours de la musique militaire.

— Je vous reconduis auprès de Madame votre mère. Pour le cotillon, je viendrai me mettre à vos ordres.

— Pourquoi me quittez-vous ?

— Vous avez de trop nombreux admirateurs et je ne désire pas vous enlever à eux.

— J'y tiens si peu.

— Mais vous ne les renvoyez pas.

— Dites un mot et...

— Non, je ne prononcerai pas ce mot. La liberté est un bien précieux et je ne voudrais pas vous en priver.

— Ni vous en priver, rectifions, s'il vous plaît.

— Si vous le voulez, Mademoiselle.

Saluant, de Nersan se retire et rejoint les Dargelès et Bartol. Il est gêné de l'insistance de Mademoiselle Ismar, de son parler trop haut, de ses regards trop fixes, trop chercheurs. Ne lui a-t-elle pas fait abandon de sa volonté ?

— Une passion ? mon cher, demande Bartol.

— Un prochain mariage? cher Monsieur, ajoute Madame Dargelès.

— Mais je n'ai même pas flirté!

— Elle l'a fait pour toi. Elle n'épouserait tout au moins qu'un résident de première classe, disait-elle auparavant. Aujourd'hui, elle se tourne vers le colon. Oh! les dollars!

— Si elle t'entendait.

— Elle m'en voudrait certainement. Mademoiselle Ismar a dû te dire du mal de moi.

— Peu, elle t'a appelé Mentor.

— Ah! la gentille Calypso!

— C'est bien entendu, nous allons tous au théâtre jeudi? Notre loge est retenue.

— Nous n'avons qu'une parole, ajoute Madame Dargelès. Jeanne est heureuse de cette distraction.

— Oui, mère. Ces Messieurs nous gâtent.

— Pourquoi rougissez-vous, Mademoiselle?

— Vous remarquez tout, vous êtes taquin comme Monsieur Bartol.

— Défaut de parisien.

— Défaut? réplique Madame Dargelès en souriant, je ne crois pas. La taquinerie, sans méchanceté, sied dans une conversation. Elle émoustille, pique un peu, attire la rispote, et forme le caractère des petites filles.

— Oh! madame. Petites filles! Mademoiselle qui se croyait déjà une grande personne.

— Méchant! vous êtes méchant, monsieur.

— Ne l'écoutez pas, reprend Bartol, de Nersan n'a jamais su parler à des enfants.

— Vous, vous êtes un monstre, je ne vous parlerai plus.

La conversation continue, gaie et franche, jusqu'au moment du cotillon auquel n'assistent pas les Dargelès. Ils doivent dès

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONÉSIEEN

BIBLIOTHÈQUE

le matin s'occuper de leur commerce.

Le surlendemain a lieu la représentation de gala, sans incidents. Tous les fonctionnaires, les colons, les officiers sont présents, en habit ou en grande tenue, et les femmes sont en grande toilette.

La salle est select. Les lorgnettes jouent, les éventails s'agitent, les bonnes langues se délient. Les yeux détaillent les visages et les costumes.

Quant au théâtre lui-même, provisoirement installé dans l'ancien théâtre chinois (1), il n'a rien de joli et d'attrayant, malgré toute la science et l'art des décorateurs.

Dans les représentations ordinaires de l'hiver, l'amusant est l'imprévu qui joue le premier rôle dans les pièces, soit par l'in-

1. Un superbe théâtre est en ce moment en construction.

disposition subite d'un ou d'une artiste, soit par l'entrée en scène d'un personnage invisible, mais non muet, le souffleur. Il devrait être payé le plus cher. Il est le seul, en général, à savoir ses rôles. Toutefois, certaines pièces sont bien enlevées et la bonne volonté de tous permet de donner de bonnes soirées. L'orchestre est suffisant, bien loin du temps où un seul piano en tenait lieu.

Cette année, la troupe a des sujets hors pair et hors d'impair ! De gros financiers et des personnages influents protègent le personnel féminin. Des mariages se dessinent même, ce qui fait dire à de mauvais plaisants :

— Les chanteuses ont trouvé ici la *voie* qu'elles n'ont jamais eue !

Des scènes tumultueuses ont eu lieu, agrémentées du transfert sur la scène de tout un potager.

— Il y eut même, dit Monsieur Dargelès à de Nersan, des chefs qui infligèrent des blâmes à leurs agents pour avoir sifflé.

— C'est un droit qu'à la porte on achète en entrant.

— Vous croyez ? Pas ici, du moins.

— Monsieur Dargelès a raison, ajoute Bartol. Les spectateurs fonctionnaires paient leurs places et doivent être contents. Aussi n'est-il pas besoin de claque.

— Décidément, la vie est mesquine ici.

— Tu n'as pas tort. Tout se sait, au Tonkin, tout se répète, même ce qui n'arrive pas, et s'amplifie. Autrefois, on était plus libre, plus liant, plus ami. On était gai, insouciant. Aujourd'hui, le caractère de chacun s'est affirmé. Avec l'âge, l'ambition est venue. Plusieurs sont devenus de souples agents de leurs chefs qu'ils suivent fidèlement. D'autres sont mariés. De nouveaux arrivants sont survenus avec leur femme et leurs

enfants. Ces nombreuses familles indiquent ici une certaine vitalité et une facilité d'existence plus grande. C'est l'avenir d'une colonie lorsque des familles s'y fixent. Malheureusement, nous avons montré aux indigènes nos défauts d'hommes d'intérieur. Il faut entendre les fines Moustiques se vanter de leurs exploits ! Lorsqu'on leur reproche leurs infidélités, leurs caprices, elles vous mettent en parallèle l'indépendance d'allures de Mesdames X... ou Y...

— Il faut être philosophe. Le mieux est de n'être l'employé de personne et de rester son maître, ajoute Monsieur Dargelès.

— Difficile pour les fonctionnaires.

— Hélas ! soupire Bartol. Voici les quêteuses, préparons notre obole.

A l'entr'acte suivant, de Nersan rend des visites. Il va dans la loge du gouverneur.

— Êtes-vous satisfait ? lui demande Monsieur de Lostremont.

— Hanoï est vivant en ce moment.

— Et vous y obtenez un grand succès, paraît-il. Quand comptez-vous vous mettre en route ?

— A la fin du mois.

— Veuillez me prévenir la veille de votre départ. Je mettrai la chaloupe le *Song Coi* à votre disposition et je ferai parvenir des ordres aux chefs de province.

— Je ne sais comment vous remercier.

— Trop heureux de vous être agréable.

— Lorsque vous reviendrez, Monsieur, permettez-moi de me présenter chez vous, intervient Monsieur Astruc qui ne quitte pas le gouverneur. J'aurai à vous entretenir de gros projets.

— Je serai enchanté, Monsieur.

— Dans les territoires militaires, dit le général en chef, je donnerai des instructions pour que toutes facilités vous soient offertes dans vos excursions.

— Et si vous voulez visiter la baie d'Along, les charbonnages de Honegay, Moncay et Quang Tchéou Wan vous aurez le *Bengali*, dit l'amiral.

— Vous me rendez confus, Messieurs.

Laissant la place à de nouveaux visiteurs, de Nersan se rend auprès des Ismar.

— Vous avez fait une quête fructueuse, Mademoiselle ?

— Inespérée. Vous ne disiez pas avant-hier que vous aviez une loge avec les Dargelès ?

— Vous n'êtes pas mon confesseur.

— Alice, tu es insupportable, dit Madame Ismar qui s'aperçoit de la mauvaise impression produite sur de Nersan. Monsieur est bien libre de faire ce qui lui plaît.

Offre des bonbons.

— Voyez-vous, Monsieur, continue-t-elle, ma fille est un peu autoritaire. Elle entend

son père commander, elle le voit obéi à chaque parole, au geste, et elle suit l'exemple. Ce léger défaut lui passera, elle est si bonne !

Madame Ismar, intarissable, fait ressortir les qualités de sa fille, sa charité, sa gaité, son esprit.

— Une exposition avant les enchères, pense de Nersan agacé.

Au moment de prendre congé.

— Votre ami Bartol fait courir, dimanche ?

— Oui, Mademoiselle.

— J'irai applaudir ses couleurs et je jouerai ses chevaux.

— Il sera flatté.

— Et il gagnera, bien que vous vous moquiez. Vous savez, je porte la chance.

— Ce qui veut dire ?

— Que je l'emporte avec moi quand on me quitte.

— Une menace déguisée, se dit de Nersan. Quel joli milieu ! Une jeune fille qui se jette à ma tête, une mère qui achalande sa fille, un monde de fonctionnaires qui se liguera certainement contre moi si je refuse, telle est la situation. Je le sens. Bah ! je suis libre, indépendant. Il sera toujours temps de mettre le holà. Laissons aller les choses.

Saluant ces dames, il va reprendre sa place auprès des Dargelès avec lesquels il termine gaiement cette soirée.

Le dimanche suivant, il se rend aux courses. Avec sa piste bien dessinée, avec ses tribunes coquettement installées, son pari mutuel, le paddok, le kiosque de la musique, la pelouse, l'hippodrome de Hanoï est coquet. Autrefois situé boulevard Gambetta, il a dû être transporté près de la digue Parreau à la suite de l'agrandissement de la capitale.

Les champs sont suffisamment fournis puisque chaque prix est disputé par cinq à dix partants. Les petits jockeys indigènes sont habiles et quelques-uns ont une renommée relative.

Chacun peut s'offrir le luxe de faire courir, les chevaux et leur entretien ne coûtant pas cher ; de là proviennent les succès des sociétés de courses existant un peu partout, à Haïphong, à Bac-Ninh, à Lang-Son et à Nam-Dinh.

Les courses ont lieu.

— J'ai gagné, j'ai gagné ! s'écrie Mademoiselle Ismar en battant des mains. Monsieur de Nersan, vous serez mon guide aux prochaines réunions de courses ?

— Ce serait avec plaisir, Mademoiselle, mais je ne serai pas ici.

— Où allez-vous ?

— Il faut bien m'occuper de mes affaires et chercher l'emplacement de ma concession.

— Je ne vous comprends pas. Avec votre fortune vous n'avez pas besoin d'entreprendre quelque chose, et puis..... ce milieu...

— Ce milieu est celui de braves et honnêtes gens qui peinent et qui gagnent loyalement leur argent. Nous différons totalement d'idées à ce sujet, je le vois.

— Oui et non. Je serais heureuse d'avoir un grand fief avec une belle maison de campagne, et aussi un hôtel à Hanoï, des chevaux, des voitures, une chaloupe.

— Vous êtes ambitieuse, Mademoiselle, je vous quitte.

— Je n'aurai pas le plaisir de vous revoir avant votre départ ?

— Je ne pense pas.

— Vous ne viendrez pas au bal des *Prévoyants de l'Avenir*, à Hanoï-Hôtel ?

— Impossible.

— Ils sont jolis les bals dans ces immenses salles bien décorées.

— Nous les voyons chaque jour.

— Alors, au revoir, cher Monsieur.
Venez nous dire bonjour dès votre retour.

— Je n'y manquerai pas.

Un shake hand que Mademoiselle Ismar prolonge d'une façon marquée et de Nersan s'éloigne.

Il retrouve Bartol au paddok. Les chevaux recouverts de leur couverture et sanglés du surfaix s'éloignent, conduits par des *lads*. Tout le monde part en voiture, en pousse-pousse, pendant que la musique joue son dernier morceau, une marche entraînante.

Les deux amis devisent tranquillement :

— Les Dargelès ne sont pas venus aujourd'hui, remarque de Nersan,

— Madame Dargelès n'aime pas multiplier les sorties et se montrer à toutes les réunions.

— Elle a raison. L'éducation de ses

enfants s'en ressent en bien. Mademoiselle Jeanne est une charmante jeune fille qui, mariée, aimera son intérieur et sera une excellente femme. Tu devrais l'épouser.

— Moi ? Rien ne m'autorise à demander sa main.

— Tu es intime dans la maison, estimé des parents et j'ai pu remarquer que tu plaisais beaucoup à cette jeune fille. Tes sentiments personnels, je ne les connais pas, mais je les devine. Tu aimes sans t'en douter.

— Je ne veux pas me marier. Je suis habitué à mes grandes aises, aimant courir la brousse, aller çà et là à ma fantaisie.

— Ce n'est pas le véritable motif.

— Mademoiselle Dargelès sera certainement une bonne mère de famille et son mari sera un heureux homme et un homme heureux. Je ne puis cependant songer à

cette union. Les parents sont aisés, mais les enfants sont nombreux. Je ne puis offrir que ma situation, très belle ici, il est vrai, mais dérisoire lorsque viendra l'heure de la retraite. Les économies que nous ferons seront absorbées au fur et à mesure par les voyages en France pendant les congés. Puis la femme d'un résident est obligée de recevoir tout le monde, et j'aime choisir mes relations. Je resterai vieux garçon.

— Peut-être ! répond de Nersan avec un sourire énigmatique.

Il se prépare à partir. Il veut visiter tout le Tonkin, voir toutes les concessions, se rendre compte des travaux exécutés, des efforts tentés, des résultats obtenus. Il choisira ensuite son terrain.

En attendant, soit en voiture, soit à cheval, il sort chaque jour de la ville et prend l'air du dehors.

Saigon, l'indolente et somptueuse capitale

cochinchinoise, offre à ses habitants des promenades superbes qui leur permettent, le soleil couché, de se prélasser en respirant l'air.

Hanoï, de son côté, possède des environs très beaux, beaucoup plus variés et d'aspect coquet, où chacun se rend son travail fini. A cinq heures, tout à coup, la ville jusqu'à laissée aux annamites, se remplit de bruit et de mouvement. Le piaffement des chevaux, le tintement des grelots, le claquement du fouet retentissent.

A tout arrivant, la première promenade dont on fait les honneurs est celle du Grand Bouddha, du Grand Lac et du Jardin botanique. Après avoir traversé la ville dans sa longueur et manqué d'écraser des gamins insoucians ou de vieilles bonnes femmes ignorantes du danger, on se trouve sur une route ombragée garnie de chaque côté de villas et de jardins.

Voici l'ancien cimetière caché dans la verdure et dans lequel, rarement, les promeneurs pénètrent. Non pas que l'oubli et l'indifférence germent ici plus rapidement qu'en tout autre lieu; on garde, au contraire, un long souvenir des morts. Mais, dans ce pays de grande activité, le temps est nécessaire; chaque heure a son emploi. On sait que les amis, disparus un jour, dorment en cet asile d'un sommeil paisible. Combien sont-ils? légion, — hélas! et on se rappelle, en passant, les stations que l'on vint y faire, les morts surprenantes, les agonies vite terminées. Le bonheur est qu'on souffre peu; la douleur est rapide et la fin foudroyante.

La brise, légère et douce, passe dans les arbres qui frissonnent. Elle apporte la fraîcheur. Elle a traversé l'immense étendue d'eau qui déploie ses rives verdoyantes en face du Grand Bouddha, gardien de ces

tombes. Sur les ondes du Grand Lac les nénuphars étalent leurs larges feuilles et les pêcheurs, paisibles, relèvent leurs filets.

De la digue qui surplombe on aperçoit le fleuve et ses méandres, au courant paisible pendant la saison sèche, aux eaux rapides et rouges durant l'été. Des villages cachés dans de frais enclos décèlent la présence de braves laboureurs.

Aux deux tiers du chemin se rencontre le village de Papier où, grâce à des eaux d'une vertu spéciale, les indigènes fabriquent la pâte de leur papier. Puis, c'est la digue Parreau que l'on suit au retour, avec des letchis au feuillage vert sombre, qui ombrent des prairies où les buffles paissent.

Enfin, une belle avenue conduit au Jardin. Le mamelon des Singes, au milieu, est couvert de grands arbres qui l'ombrent merveilleusement et cachent la petite pagode sise à ses pieds.

Des chemins en zigzag avec des marches en bambous, agrémentés de tables et de bancs placés à flanc de coteau, permettent d'arriver sur la plate-forme. De là la vue s'étend sur Hanoï qui sort à peine de la verdure et sur le Grand Lac dont la nappe d'eau miroite.

Autour sont des cages où des tigres se prélassent, paresseux, où des panthères rugissent de fureur impuissante, où des porcs-épics trépignent d'impatience. Auprès des représentants de la race simiesque qui gambadent et font la joie des gamins, d'aimables japonaises, armées d'un parasol, s'asseyent et demeurent pensives de longues heures. Un esprit caustique amené en cet endroit s'est demandé l'autre jour — oh ! Madame Chrysanthème — quelle affinité pouvait les réunir ?

Le kiosque de la musique, sis tout à côté, abrite chaque dimanche l'infanterie de ma-

rine. Les toilettes se montrent et les saluts du monde officiel et commerçant s'échangent à chaque pas.

Dans ce milieu fleuri, bordé par des ibiscus taillés à hauteur d'homme et dont les fleurs rouges tranchent avec le vert des feuilles, où les parterres de coléus et d'œillets émaillent de vives couleurs le vert des gazons, on se sent plus reposé, plus heureux.

Le dernier morceau fini, chacun remonte dans sa voiture et, continuant le tour de la citadelle, retourne en ville par les rues du Coton, Jules Ferry et Paul-Bert.

La route de Sontay est également suivie. Près de la porte située proche du Jardin botanique se trouve l'emplacement où les annamites rebelles, pirates, criminels de droit commun, payent leur dette envers la société. D'un magistral coup de sabre leur tête va rouler dans la fosse préparée, et

le corps y est jeté sans autre formalité.

Plus loin, on rencontre la pagode Balny, le pont de Papier, le tombeau d'Henri Rivière : endroits tristes à nos cœurs. Là, tombèrent des braves, des dévoués, héroïques enfants de la terre de France qui, pour un peu de gloire, donnèrent tout leur sang.

Le chemin de Hué est le point de départ des rallye-papers et des parties joyeuses. Le dimanche, en hiver, on pousse jusqu'au Pont-Couvert et là, sur des sampans, on part en partie de chasse.

Entre ces deux dernières routes existe une troisième avenue qui conduit tout droit au nouveau village de l'ex-vice-roi. Hanoï était pour lui un séjour désagréable où, malgré le palais qu'on lui a élevé, il se sentait à l'étroit. Il ne pouvait y rééditer les fameuses prouesses des hauts mandarins du temps des rois.

De très beaux logements ont été construits en place de rizières basses et peu productives. Chaque grand mandarin y a fait bâtir une habitation pour se reposer.

Dans l'enceinte, les routes se croisent, véritable labyrinthe. Des ponts annamites recourbés et des passerelles en fer passent au-dessus de canaux remplis d'eau.

Le Kinh-Luoc a fait préparer son tombeau entre le *dinh-ho*, le pagodon avec la stèle d'honneur qui reproduit les noms des fondateurs, et la pagode en style bizarre qui surmonte la colline : *Hoang Thai vinh Ton* disent les caractères inscrits au portique : « Le village du Kinh-Luoc vivra éternellement ».

A sa porte, les suivants et les lettrés ont fait bâtir des maisons où leurs familles vivent, où les chanteuses attendent les ordres des grands chefs.

En face, la pagode de Trung-Liet se dresse sur un mamelon. Très ancienne, elle a été élevée en l'honneur des serviteurs fidèles : devise frappante et que devront suivre ceux qui du Protectorat désirent les faveurs.

Ce village a été construit par la *religion* (?) des habitants des provinces du Tonkin. Il fut le lieu de repos où, se remettant des fatigues du pouvoir, le vice-roi recevait les lays des mandarins.

.

Tels sont, dans leur ensemble, les buts favoris que, désireuses d'air et de tranquillité, les françaises de Hanoï vont souvent visiter. Elles oublient l'éloignement, et aussi les tristesses, la vie quelquefois difficile et pourtant indolente, pendant ces deux heures où, l'esprit en repos et les yeux grands ouverts, elles aspirent le bon air et goûtent la liberté.

III

L'Essor d'une Colonisation

— Plusieurs centres de colonisation se sont naturellement créés au Tonkin : Sontay et Hung-Hoa, Phu-Doan et Tuyen-Quang, le Yen-Thé, Thaï-Nguyen et Bac-Ninh, Phu-Nho et Phu-Ly. Là, se sont groupés un certain nombre de colons.

— Et la cause, monsieur Térésien ?

— La proximité de postes militaires et de

gardes civils, l'abandon d'énormes étendues de terres, la facilité des communications. Le Tonkin a été dévasté dans certaines régions avoisinant le Delta, je mets en dehors le haut pays, par la piraterie chinoise, puis par les bandits annamites. Les femmes et les enfants ont été vendus en Chine, les hommes ont été tués. Les rares survivants se sont sauvés en plein Delta et, malgré la sécurité actuelle, ne tiennent pas à revenir sur leurs anciennes terres.

— Oui, ajoute Bartol, et ils ont répandu ce bruit partout : l'eau est malsaine. De là, pendant longtemps, la difficulté d'avoir même un domestique dans les postes du Haut Tonkin et l'impossibilité presque absolue de recruter la main-d'œuvre.

— Il convient d'ajouter que les coolies pris de force pour les convois militaires et pour la ligne du chemin de fer de Lang-Son sont morts en grand nombre. Le renom

de malsain des postes du haut n'a fait qu'augmenter pendant de longues années. Aujourd'hui, il y a un mieux sensible.

— Comment font les colons installés dans ces régions ?

— Ils ont eu d'abord les familles de leurs domestiques, puis quelques habitants des montagnes, müong et tho, enfin des indigènes du Delta chassés de leurs villages par le manque de terres, par les exactions des notables et des mandarins. Des communes se reconstituent petit à petit, la confiance renaissant. Il y a eu, toutefois, dans toutes les concessions de gros déchets et des pertes sensibles par suite du départ brusque de gens ayant reçu des avances. Malades ou paresseux, désireux de revoir leurs villages, beaucoup sont partis et, comme dans les premiers temps le recrutement a été fait sans contrôle, les disparus n'ont pu être retrouvés.

— Chez vous, il en a été de même, monsieur Térésien ?

— Oui.

— Et, cependant, vous êtes, bien que jeune, un vieux tonkinois, m'a dit Bartol.

— On ne refait pas le caractère des annamites. Lorsque le spleen les prend, il faut qu'ils partent, à tout prix. On leur donne bien des congés, mais cela ne suffit pas à nombre d'entre eux. La vieille mère, le vieux père sont restés au village. Les parents, les amis les rappellent. Aussi quelques-uns s'en vont-ils, souvent malgré eux, et lorsque leur lieu d'origine est connu, qu'ils savent la responsabilité du village engagée, ils vous remboursent vos avances, mais ne reviennent pas.

— Je serais curieux de connaître vos commencements comme colon, ce que vous avez dû faire.

— Si vous le permettez, je vous le dirai après votre visite chez moi. En voyant les terrains incultes aux environs, et ce qui existe sur ma propriété, vous vous rendrez compte alors de la somme de travail et d'énergie qu'un colon doit donner, soit dit sans aucun orgueil de ma part.

— Soit, j'attendrai.

Monsieur Térésien, un colon des environs de Cam-Khé, sur la rive droite du fleuve Rouge, a été présenté à de Nersan la veille de son départ. Sur les instances de Bartol et de son ami, il a pris passage sur le *Song-Coi*.

Ayant une concession en pleine valeur, très bien dirigée, il peut donner à de Nersan des renseignements très utiles pour ses travaux futurs. C'est chez lui que les deux amis se rendent en premier lieu.

Le *Song-Coi* file à toute vapeur. De toutes parts, à l'horizon, s'élèvent de hautes

montagnes : le Tam-Dao, chaîne très vaste et longue qui sépare le bassin de la rivière Claire de celui du Song-Cau, le Bavi dont les trois sommets s'aperçoivent de partout et qui se dresse au confluent de la rivière Noire et du fleuve Rouge, les collines des huyen de Thanh-Ba et de Hung-Hoa, dans le fond. La plaine se resserre.

La chaloupe dépasse Sontay, la ville morte, sans commerce, sans industrie, sans mouvement, célèbre seulement par la fameuse défense des Chinois. Elle touche Viétri, située au confluent de trois grands cours d'eau, le fleuve Rouge, les rivières Noire et Claire. Sans l'aberration incompréhensible de l'administration, là devrait s'élever un grand centre, un énorme marché, le chef-lieu de la province au lieu de Hung-Hoa, mal placé au point de vue commercial. Enfin, voici Cam-Khé ; des che-

vaux et des coolies attendent pour transporter voyageurs et bagages sur la propriété de Monsieur Térésien.

Sur le bord d'un arroyo navigable pour les jonques s'élève une grande maison en briques, très surélevée, avec de grandes pièces et de larges vérandahs. Tout est coquet et confortable.

Des rangées d'arbres en quinconce forment une étoile autour de l'habitation et un joli jardin de fleurs et de plantes vertes l'encercle.

Bien en arrière, complètement enclos, sont les hangars, les écuries, les magasins, les cai-nha des gardiens.

Plus à gauche s'élève un village de fermiers comprenant aussi quelques familles d'ouvriers d'art, et un marché est tout contre, près de la rivière.

Deux grands troupeaux de buffles et de bœufs paissent sur des plateaux.

La concession, un énorme cirque de rizières et de plateaux se prolongeant par quelques collines, est environnée de montagnes. Devant, c'est la vallée du fleuve Rouge et, au loin, les montagnes du Song-Chay, de Phu-Yen-Binh et de Phu-Doan.

Les rizières sont cultivées, d'un beau vert tendre et promettent une belle récolte. Les plateaux sont couverts de pâturages et de thés. Les collines laissent apercevoir de longues rangées d'arbres à laque. Les routes, les petits sentiers sont bordés de sapins, de tecks, de bancouliers, et près de la berge s'élèvent des fourrés épais d'abaccas. Des canaux traversent en tous sens les terres, amenant l'eau des montagnes, et des noria sont préparées de place en place avec de longues conduites d'eau aériennes pour amener l'eau de l'arroyo sur les plateaux, et pour parer aux années de sécheresse. Tout indique un travail conduit avec

une logique et une méthode remarquables, avec une sûreté de main que peut seul donner un long séjour dans la colonie.

Les visiteurs s'extasiaient devant ce résultat obtenu en trois ans et à peu de frais, Monsieur Térisien n'ayant pas déboursé plus d'une cinquantaine de mille francs pour la mise en valeur de sa concession.

Après de longues chevauchées à travers la plaine et les ascensions sur les collines, après les parties de chasses passionnantes, car tous les gibiers et même les fauves se rencontrent, perdrix, cailles, bécasses, bécassines, poules sauvages, paons, faisans, cerfs et axis, plus les canards et les oies sur l'arroyo, et les tigres dans la montagne, ces Messieurs se reposent en avant de la maison, au milieu des fleurs de France et d'une végétation superbe.

A cette époque, les journées sont délicieuses et froides. On aime à se réchauffer

au soleil et, le soir, on se groupe auprès des grands feux de bois, toutes fenêtres bien closes.

Tout autour, aucun bruit, sauf celui d'un coq qui chante dans le poulailler ou le mugissement d'une vache appelant son petit.

C'est le calme absolu, la grande et saine contemplation de la nature, avec une détente complète des nerfs.

Il faut être solidement trempé, quand on est seul, pour vivre un peu loin de tous, sans relations avec d'autres européens. Monsieur Térésien, un lutteur, ne s'est jamais laissé abattre, n'a jamais connu le spleen. De nombreux journaux, des revues lui arrivent par chaque courrier; une bibliothèque fournie et bien choisie lui est également une distraction et un délassement.

— Vous n'avez pas de voisins? demande de Nersan.

— Non, le centre administratif, déjà loin, est dépourvu de titulaire. Je n'ai près de moi, et encore à une distance relativement grande, que le Dé Kieu, ancien chef rebelle dont les parents étaient les feudataires de la contrée, et qui a été remis en possession de ses biens. Il m'a rendu de grands services, et m'a été très utile lors de mon installation. Lorsque je veux voir quelqu'un il me faut descendre à Hung-Hoa ou remonter à Yèn-Bay, ce qui m'arrive rarement.

— Les chefs de province vous ont aidé ?

— Peu ou prou. J'ai été longtemps regardé de très haut par les mandarins annamites, parce qu'on leur avait dit et répété que les fonctionnaires français devaient seuls être considérés. J'étais donc un paysan pour eux, un homme de peu. Il est fort probable que les résidents ne se

sont jamais permis un pareil écart de langage devant les mandarins, mais ils ont dû laisser quelquefois échapper des paroles regrettables dans les conversations avec leurs commis et devant des interprètes. Ces derniers à l'affût de tous les bruits, ont amplifié la chose. Heureusement, j'étais trop loin pour sentir vivement le résultat de cette attitude. Aujourd'hui, j'ai réussi ; je puis exhiber, et j'ai dû le faire un jour pour rabaisser le haut ton protecteur d'un de ces messieurs, plus de parchemins universitaires que beaucoup ne peuvent montrer. Les mandarins me saluent avec respect et les annamites ont une grande considération pour moi. Que me faut-il de plus ?

Puis, je n'aime pas aller dans ces postes. C'est la guerre déclarée entre tous. Chacun dit du mal de son voisin, le déchire à belles dents, amplifie les moindres faits,

daube et crie contre le chef de province à qui il va, — cela arrive trop souvent et est écouté, hélas ! — répéter les paroles de ses soi-disant amis.

— Te voilà attaqué, défends-toi, dit en riant de Nersan à Bartol.

— Ce que dit Monsieur Térisien est la plus exacte vérité. Dans ma province j'ai coupé court à ces habitudes. Au premier raconter d'un de ces rapporteurs, j'ai fait appeler la personne en jeu, et je lui ai répété ce que son camarade avait dit, en ajoutant que je n'en tenais aucun compte, mais en le priant de se méfier de ses voisins. Le rapporteur a dû quitter la province ; personne ne voulait plus lui parler.

— Pourquoi vos collègues n'agissent-ils pas ainsi ? Je reprends, si vous le voulez bien, mon exposé de la vie de province. Les femmes se reçoivent tout en étant

ennemies déclarées. Aussi, je n'amènerai jamais dans ces postes ma femme lorsque je serai marié.

— Vous allez vous marier ?

— En France dans six mois. Il y a ici, comme vous pouvez le voir, assez de confort pour qu'une femme puisse y demeurer. La surveillance de la ferme et des jardins l'occupera, en attendant les bébés. Les vivres me sont fournis par Yen-Bay d'où part chaque jour un petit sampan. Lorsque l'ennui ou le désir de voir une pièce de théâtre, d'assister à un bal nous viendra, nous descendrons dans ma jonque jusqu'à Viétri d'où partent tous les deux jours des chaloupes pour Hanoï.

— Vous êtes un philosophe.

— Il le faut. Venez voir ma basse-cour, mon potager et mes réserves.

Entouré d'une haie touffue de zingas régulièrement taillée à une grande hauteur,

un vaste jardin s'étend contre les magasins avec de longues plates-bandes, des allées propres couvertes de petits graviers. Le long de ces allées, tous les arbres fruitiers du pays sont plantés. Les planches regorgent de légumes d'Europe, superbes, énormes, grâce à une fumure savamment dosée. Des fraisiers commencent à montrer leurs fleurs et des melons, dans du sable, ont une tendance à se former. Dans un coin, un petit ruisseau au gai murmure arrose une cressonnière. Des coolies arrachent de gros choux cœur de bœuf qui vont être mis dans des jarres pleines de sel, pour l'été. Les légumes, déjà mûrs, pommes de terre et carottes, sont transportés dans un magasin où ils sont étendus sur des claies.

— Ma réserve pour la saison chaude, explique Térésien.

Le poulailler contient des familles entiè-

res de poules et poussins au milieu desquels se promènent des coqs très fiers et des dindons faisant la roue; des pintades picorent d'un autre côté. Enfin, dans un enclos grillagé au milieu duquel s'élève une petite construction persiennée et remplie de petits rochers et de grottes minuscules, courent des lapins. Plus loin, près d'une mare, s'ébattent des canards et des oies.

Les étables, garnies de fourrages et de bonne litière, attendent le retour des bestiaux, des buffles énormes et des bœufs placides. Les vaches ont une étable à part très aérée, dallée, et chaque matin les coolies traient le lait pour faire le beurre et le fromage. Les chevaux piaffent dans l'écurie. Les chiens de chasse sont étendus paresseux au milieu de la cour, tandis que les chiens annamites, à la tête de loups, aboient avec fureur.

Un linh est de garde à la porte.

— Le gouvernement vous a fourni un poste ?

— Non, je n'ai pas voulu, cela attire trop d'ennuis. Ces messieurs réclament, si on les occupe à une surveillance et à une besogne autres que celles demandées à un soldat. Or j'aime bien être chez moi. Mes linhs sont d'anciens tirailleurs ou miliciens recrutés par moi, payés et habillés par moi.

Ils sont mes surveillants en même temps que mes gardiens.

Ils ont signé un engagement de deux ans. Le Protectorat m'a donné des fusils et des cartouches.

— Vous avez bien fait d'agir ainsi, dit Bartol ; vous vous évitez bien des ennuis, des visites de gardes principaux ou d'inspecteurs, des plaintes toujours fausses, des enquêtes ennuyeuses. Tous les colons devraient

faire de même et je crois, d'ailleurs, qu'ils y seront obligés, l'administration ne voulant plus fournir de linhs. Cependant il conviendra de mettre, en certains points, des postes de gardes civils, complètement en dehors du concessionnaire, afin de surveiller quelques régions. Quant au système de gardes-champêtres, récemment institué, il ne pourra être maintenu. Il est trop délicat de donner une responsabilité de ce genre aux indigènes. Encore une fois, le gouverneur a voulu suivre les idées de nouveaux débarqués au lieu d'appliquer les réformes préconisées par les personnes compétentes.

— Vous n'avez pas d'employés européens? interroge de Nersan, préoccupé de tout connaître.

— Non, et je n'en prendrai qu'à bon escient. Il est arrivé trop de désagréments à bon nombre de colons pour que je m'ex-

pose comme eux. Ils ont choisi des jeunes gens sortant du régiment, ou des petits employés très heureux de trouver une place et désireux de bien faire. Mais ils ont eu souvent le tort de leur laisser trop d'initiative et de liberté, étant obligés de demeurer loin de leurs terres. De là des abus. La solitude est mauvaise conseillère. Le moindre casque blanc est-il aperçu à l'horizon, vite, à cheval, au devant du voyageur. La réception est cordiale, les bouteilles de champagne s'alignent et c'est le patron qui paie toujours. Dans certaines régions où plusieurs français sont voisins, les occasions sont plus nombreuses, les dépenses plus fortes. Certains chefs de concessions sont des représentants de grandes maisons de commerce et ont de forts appointements. Ils peuvent recevoir, mais par cela même ils entraînent les autres à des débours exagérés.

Les employés sur les concessions sont bons si on est auprès d'eux.

Voyez-vous, il est difficile de bien gérer l'argent des autres ! Aussi, à ma prochaine rentrée en France, ma propriété sera-t-elle dirigée par mon frère qui va arriver et pour qui j'ai acheté des terres très proches d'ici.

Tout en devisant ainsi, les trois promeneurs sont parvenus sur un point culminant et peuvent voir toutes les cultures.

— Vous me demandiez l'autre jour, Monsieur de Nersan, quels avaient été mes commencements comme colon.

Je cherchais une bonne terre, grasse, riche, avec des terrains élevés à côté, pas trop loin d'une voie fluviale fréquentée par les chaloupes, et traversée par une petite rivière.

Ici c'était la grande brousse, des herbes à paillottes, hautes de trois mètres, des

ronces, des arbustes. En traversant à cheval je remarquais cependant des traces d'anciennes rizières. Des massifs de bambous indiquaient l'emplacement d'anciens villages.

C'était devenu le désert. Je demandais la concession et, comme aucune commune n'était aux environs, on m'accorda assez vite l'autorisation de m'installer provisoirement.

Un jour donc, sur un méchant sampan transportant quelques meubles en bois, des caisses de conserves, un fusil, un cheval, un chien et deux domestiques, je débarquai ici. Le temps était sec depuis plusieurs jours. Une allumette flamba et les herbes prirent feu.

Pendant deux jours et deux nuits ce fut grandiose, des tourbillons de flammes et de fumées montaient vers le ciel, des crépitements s'entendaient; parfois le feu semblait

s'éteindre, il rampait et reprenait de plus belle. Il s'étendit même aux montagnes.

Quand ce fut fini il ne restait plus sur ce vaste espace que des herbes brûlées, demeurées debout quand même, et des troncs calcinés. Je pouvais voir.

Un radeau de bois et de bambous acheté sur le fleuve Rouge, des paillottes en laticien, un torchis rapide sur les treillis de bambous formant murs, et une maison plus que rustique fut construite en peu de jours.

Un hangar provisoire pour les caisses et le cheval, une cuisine et une chambre de boys terminèrent l'installation. Le tout fut enclos de forts bambous verts pour me garder du tigre. Les gens de ma jonque m'avaient prêté leur concours. Contents de ce qu'ils avaient gagné, bohèmes comme tous les sampaniers, ils demandèrent à rester avec moi et m'amènèrent quelques amis qui se firent des cai-nha. J'achetai des buffles

et des bœufs à Hung-Hoa et à Yen-Bay et je commençai mon potager et quelques rizières. Le village s'est petit à petit développé sans grosses avances de ma part. Les indigènes, ne venant pas par appel spécial, n'avaient pas de grands désirs. Ils étaient plutôt les errants de toutes ces régions, incertains de leur vie, sans ressources, sans foyer, depuis que les grandes bandes chinoises et annamites en avaient fait des outlaws.

Ils sont mes fermiers et travaillent de compte à demi pour moi. Je leur ai avancé des buffles, des outils et des semences, et j'ai fait de gros travaux d'irrigation et d'assèchement, les payant pour leurs journées employées en dehors de leurs labours. Je dois avouer que je n'aime pas beaucoup ce système de fermage. Il faut trop de terres pour obtenir un rapport convenable et trop de surveillance. J'aurais préféré faire

tout directement, mais la main-d'œuvre me manquait.

En résumé j'ai chez moi un certain nombre de coolies à demeure et des familles composées d'anciens habitants de la région. J'insiste sur ce dernier point. Avec d'autres je n'aurais pu obtenir le même ouvrage. Tandis que chez eux, par tous les temps, avec de l'eau au-dessus du genou, ils travaillent à leurs rizières, ou bien puisent l'eau toute une journée pour les irrigations sous un soleil de feu, chez nous comme fermiers ils ne feront rien ou presque rien dans l'espérance qu'ils ne nous paieront pas et vivront à nos dépens. De même les ouvriers, malgré leurs salaires élevés comparativement à ceux que leur donnent leurs compatriotes, restent dans leurs maisons, s'il pleut, même quand ils doivent être à couvert. Tel est l'annamite.

— C'est très simple ce que vous nous

exposez là; mais il vous a fallu une volonté que j'admire.

— Je voulais réussir. La chance m'a favorisé; les pluies ont toujours été abondantes, me préservant des pertes des premières récoltes. J'ai eu, cependant, quelquefois, surtout dans les premiers mois, l'envie de tout quitter.

Sur ces mots, après avoir embrassé encore une fois du regard ses terres, avec un éclair de fierté bien compréhensible, Monsieur Térisien revient avec ses visiteurs vers sa maison.

En quittant cet aimable planteur, de Nersan et Bartol se rendent à Hung-Hoa et sur la rivière Claire. Ils constatent le travail considérable fait par les colons, travail sans beaux résultats, pour les cultures riches du moins.

— Ne t'étonne pas, dit Bartol en réponse à une demande de son ami, ces messieurs

ont marché à l'aveuglette, sans aide aucune. Ils ont vu des mamelons incultes et se sont dit que le café y viendrait bien. Ils ne se sont pas préoccupés de la terre — qui est ici celle dite de Bien-Hoa durcissant au soleil et avec laquelle on fait des sortes de moellons et on construit des maisons. Ils ont défriché, planté dans ce sol aride; le peu de bonne terre qui était à la surface de ces collines a été entraîné par les pluies. Enfin, ils n'ont jamais fumé leurs plants. Les primes de l'administration données aux planteurs et l'achat promis des récoltes à un prix fort élevé, avaient grisé toutes les têtes. Aujourd'hui il y a un gros désenchantement. Les plants ont dépéri dans beaucoup d'endroits. Des colons ont tout abandonné. D'autres, plus énergiques ont tenté des cultures plus rationnelles, l'abacca, le bancoulier, le riz, ont fait de l'élevage, vendent du beurre et des fromages, des

fourrages. C'est le plus clair de leurs bénéfices en fait de cultures riches. Il y avait cependant, à l'époque où ces concessions ont été demandées, de belles terres meubles, tout près.

— Que n'ont-ils sollicité, ces colons, des renseignements au directeur du Jardin botanique ?

— Le directeur ! on l'a mis à la tête du bureau des concessions et il est surchargé de paperasses. Malgré sa bonne volonté, il ne peut être partout et puis il n'y en avait pour ainsi dire pas à l'époque. Le Jardin botanique ! en dehors d'une promenade ravissante, c'est la serre et le potager des gros bonnets d'Hanoï.

— Alors, la colonisation...

— Doit chercher ses ressources dans les produits du pays, en attendant qu'un gouverneur général veuille bien s'occuper de la question. Il aurait fallu, dès les premières années de la conquête, faire le relevé des

terres vacantes et les lotir, perpendiculairement aux fleuves. Un vice-résident, un fonctionnaire agricole ferré sur la pratique et un agent des travaux publics auraient suffi. Ils auraient examiné le sol, sa nature, ses propriétés pour telle ou telle exploitation. En même temps, dans un jardin d'essai situé en région un peu montagneuse et non en plein Delta où il n'y a que des rizières, on aurait fait tous les essais possibles. Avec ces données, on pouvait réussir. Je t'ai parlé surtout du café, car c'est ce que tu viens de voir principalement par ici. Il y a heureusement des régions où les efforts tentés n'ont pas été vains. Tu les visiteras et tu en connaîtras la cause.

Qu'elle est riche, cependant, la contrée que traverse le *Song-Coi*, et quelle beauté dans ses sites si pittoresques ! Rivière Claire, fleuve Rouge, rivière Noire, sont trois artères superbes d'où descendent de nombreux

produits, cu-nau ou faux-gambier, pour la teinture, feuilles de latanier pour chapeaux et paillottes, arachides, laque, bois, bambous, graines et huile de bancoulier, charbon de bois, cardamone, rotin, thé et bétel. Tout ce commerce est entre les mains des annamites et des chinois, et donne une animation considérable au village de Bach-Hat situé en face de Viétri.

Lorsque la rivière Claire, véritable artère de pénétration au Yunnan par Ha-Yan, aura été rendue plus navigable, l'activité augmentera encore.

Toute cette contrée, comme tout le Tonkin, d'ailleurs, renferme, en dehors de ses produits forestiers, des mines de toutes sortes : charbon, cuivre, or, galène argentifère, plomb, antimoine, fer, etc.

— Il y eut, à un moment donné, une poussée générale vers les mines, dit Bartol. Chacun demandait un périmètre réservé. On

ne parlait plus que de gisements. Tout le monde était prospecteur. Le calme est revenu, après beaucoup d'espérances et de nombreux déboires. Il faut de l'argent pour exploiter des mines situées dans des régions souvent difficiles. Il faut de la main-d'œuvre, des voies de communication. Aujourd'hui, les travaux exécutés en Chine, la connaissance plus parfaite du Tonkin, la tranquillité du pays, permettent à certaines grandes sociétés de prendre place et d'essayer l'exploitation de gisements de fer, de cuivre et de charbon. Souhaitons leur grande réussite. La seule mine actuellement exploitée est celle de charbon de Hone-Gaye, et elle marche, mais après combien d'à-coups ! Sans les capitaux anglais de Hong-Kong elle aurait sombré, comme celle de Kébao. Nous avons peu d'estomac, en France, pour continuer les affaires en cours et en bonne voie. Par contre, nous nous lançons dans

des entreprises coloniales quelconques sans avoir pris des renseignements suffisants, et le tort causé à la colonie, après l'échec, est très regrettable. La société se monte en grand, emploie un personnel directeur important dont les dépenses ne pourront jamais être couvertes par les recettes. Ou bien, l'affaire, mal étudiée mais présentée sous un jour favorable, attire des capitaux pour sombrer en peu de temps. Quelques-unes dans ce genre vont se monter, n'en fais jamais partie. Les lanceurs sont peut-être de bonne foi, mais ils se trompent.

Après un séjour rapide à Tuyen-Quang placé sur la rive droite toujours inondée en été, tandis que le plateau de la rive gauche, en face, présentait un emplacement superbe lors de la reconstruction de la ville, les deux voyageurs retournent vers le Delta en passant par Lang-Ngoi, Phuyen-Binh et le Song-Chay. Ah ! les belles promenades de

Tuyen-Quang, les plateaux et les grandes forêts où les sangliers se rencontrent par bandes, où l'on suit à la piste les traces de troupeaux d'éléphants, traces énormes, trous profonds et dangereux !

A Phu-Doan, ils reprennent le *Song-Coi* qu'ils quittent de nouveau au confluent du Song-Calo et du fleuve Rouge, en l'envoyant les attendre à Dap-Cau. Ils montent sur les chevaux mis à leur disposition par Monsieur Foucade dont ils visitent l'immense concession en partie en culture. Ils poussent une pointe jusqu'à Thai-Nguyen, traversent les concessions du Yen-Thé, et arrivent chez Monsieur Randol, sur la limite de Bac-Ninh et de Hung-Yen.

Partout ils ont reçu la large et plus ou moins fastueuse hospitalité ; là, c'est la simplicité charmante, l'accueil franc et ouvert, la réception sans ostentation, mais vraiment cordiale. Gentiment installés, comme

Monsieur Térésien, Monsieur et Madame Randol vivent tranquilles dans leur petit coin.

— Pas très grand mon domaine, dit-il, mais je suis l'ennemi des trop vastes espaces.

— Vos voisins, cependant...

— Oh ! ceux-là ! les milliers d'hectares s'ajoutent aux milliers d'hectares, grâce à la complaisance de l'administration. Les bénéficiaires, que je n'envie pas, se sont vu attribuer des terres appartenant à des villages et des villages entiers. Les uns ont obtenu ces immenses domaines parce que le gouvernement avait besoin de quelques colons officiels à citer dans ses discours et dans ses rapports, les autres mêlés de près à la politique ont profité de leur situation pour se faire donner ces territoires.

— Ils y font quelque chose ? demande de Nersan. J'ai bien vu en passant de grandes étendues de terres cultivées par des villages,

mais j'ai remarqué aussi d'interminables rizières en friches.

— Tout ne peut pas se faire en une fois. Puis, il faut beaucoup, beaucoup d'argent et du monde.

— En résumé, ajoute Bartol, c'est de la grande banque. Tu n'as vu chez ces colons aucun travail d'irrigation, de captation d'eau, etc. Ils se sont contentés de prêter à des villages des buffles et des semences, et doivent en recevoir une partie de la récolte. Ils ne font rien pour parer aux mauvaises années. La redevance est la même, qu'il ait plu ou non. On a eu tort de donner autant de terrains et d'enclaves au milieu des communes sans terres suffisantes. Certes, il faut ici beaucoup d'hectares pour arriver à un rendement raisonnable, étant donné le métayage nécessaire. Comme nous l'a dit Monsieur Térésien, l'exploitation directe est

chose presque impossible. Mais entre beaucoup et trop il y a une différence, et on aurait pu laisser de la place à d'autres colons.

Enfin, il est un point plus délicat, c'est celui du mécontentement des villages. Ils ont échappé aux mandarins, à leurs exactions, c'est vrai, mais ils ont été repris par ces gros banquiers qui n'ont aucune pitié et qui demandent à l'administration des pouvoirs et des droits draconiens, en faisant valoir l'importance de leurs capitaux. Ces malheureuses communes annamites se trouvent dans une situation étrange, les unes sans terres, les autres enclavées et gênées. Celles qui se sont reconstituées depuis la disparition de la piraterie sur leurs anciens emplacements ont trouvé la place prise. Elles se plient aux demandes des nouveaux propriétaires, et trop souvent n'y trouvent pas avantage.

Avant de donner les terres momentanément abandonnées on aurait dû attendre deux ou trois ans, après l'extinction complète de la piraterie. Ce laps de temps écoulé, les villages ne s'étant pas reformés, les concessions eussent été données légalement. J'ajouterai que ce pays n'est pas fait pour les grandes compagnies.

— Je partage entièrement votre opinion, Monsieur Bartol. Je dirai même que si on avait scrupuleusement observé l'arrêté sur les concessions à l'égard de ces messieurs, une partie leur eût été déjà retirée, n'ayant pas été cultivée à temps. Mais la politique est une belle chose, et ses dessous ne sont pas jolis.

— Vous n'en faites pas ? demande de Nersan.

— Dieu m'en garde ! On est trop bien récompensé, dans ce pays. On rencontre beaucoup de faux amis que l'intérêt, l'ap-

pui de l'administration et la jalousie tournent contre vous.

— Et moi, je ne le désirerais nullement, dit Madame Randol. Ce seraient des réunions, des voyages à Hanoï, et je n'aurais pas mon mari. Je me plais ici, dans notre solitude européenne, mais pas seule.

— Hanoï ou les grands centres ne vous tentent pas, Madame ?

— Nullement, Monsieur. Je suis restée deux mois à Hanoï à mon arrivée au Tonkin ; on y est méchant, très mauvaise langue. Il faut faire beaucoup de visites, on s'y crée peu de vraies amies. Je préfère mon intérieur. Pour les postes, à Bac-Ninh par exemple où nous avons demeuré trois mois en attendant que cette maison soit finie, ma résolution de vivre à part s'est encore affirmée. Certes, nous avons rencontré de charmantes gens, des personnes simples, gardant leur place ; mais, combien

de fréquentations continuelles, presque obligées, sont désagréables ! L'éloignement de France, l'absence de parents ont causé des mariages étranges avec des femmes connues par hasard pendant un congé, avec des actrices venues ici, avec des viveuses à la recherche d'une position. Des fonctionnaires de tous les services ont contracté de ces unions regrettables ; eux et leurs femmes sont reçus, cependant.

— Ce que je te disais l'autre jour, observe Bartol en se penchant vers de Nersan.

— Pas amusant du tout pour les personnes sérieuses, ces promiscuités obligées, répond de Nersan.

— Et voilà pourquoi nous sommes retirés à la campagne.

Comme campagne, c'est la grande plaine de rizières, bien irriguée, avec des villages entourés de bambous ; sur les terrains un

peu élevés des cannes à sucre se dressent. Aucune autre culture.

— Je ne fais rien d'autre, dit Monsieur Randol à ses visiteurs étonnés. Avec les cannes à sucre j'obtiens de la mélasse que je vends à des industriels à Hanoï. Quant aux autres produits indigènes qui sont d'un bon rapport pour les paysans, je n'en veux à aucun prix. Ils demandent beaucoup de soins et par conséquent de main d'œuvre. Femmes, enfants, domestiques, y prêtent la main, donc pas de frais pour les nhaquès. Pour nous, la dépense serait trop forte.

J'aurais bien essayé certaines cultures, le jute, l'arrow-root, qui poussent parfaitement dans ce pays. Cela changeait les habitudes des indigènes. Le jute demandait également trop de journées d'ouvriers; quant à l'arrow-root, préconisé également par l'administration, il n'a pas de débouchés. J'ai écrit aux Chambres de commerce et la ré-

ponse a été désespérante. En France, à mes offres, on a répliqué par des prix dérisoires. Pour de nombreux produits, d'ailleurs, le frêt des Messageries maritimes arrête les tentatives. Notre seul marché est Hong-Kong.

— J'ai appris, en passant vers Thai-Nguyen, qu'on s'occupait de la liane à caoutchouc.

— Un beau produit, celui-là, qui a été d'abord trouvé en Annam et au Laos. Les recherches se sont étendues au Tonkin. Tout le monde s'y est adonné. Les prix sont inabordables et laissent des bénéfices minimes. C'est ainsi, dans ce pays. Au lieu de s'entendre, on hausse les prix pour devancer son voisin. L'indigène, tiraillé de tous côtés, vend aux plus offrants enchérisseurs. Certaines grandes maisons se servent du caoutchouc comme seul produit d'échange, en lieu et place de traites sur

banque. Puis, ce qui tue le commerce, c'est le commissionnaire en France. Il vend quand il veut, au prix qu'il vous indique. Le contrôle est impossible. Nous en avons vu les résultats pour les plumes d'aigrettes, pour la gomme laque, le benjoin, etc. Enfin, pour accentuer notre malchance, aucun des marchés de ces produits ne se trouve en France. Quelques tonnes à peine arrivent-elles à Marseille ? Elles y restent en souffrance. C'est en Angleterre, en Hollande et en Belgique qu'il faut aller pour bien vendre ! Et le tout retourne chez nous avec l'estampille anglaise et par conséquent est bien reçu !

— Jolie France ! n'est-ce pas, de Nersan ?

— Ah ! oui, avec son protectionnisme outrancier, notre pauvre pays arrive à de beaux résultats.

— Attends quelques mois, tu entendras les commerçants de Hanoï et tu seras édifié.

— Les colons d'une part, les commerçants de l'autre...

— Et les fonctionnaires qui crient que la vie devient trop chère. Voilà.

— Si vous me le permettez, Monsieur Randol, je reviendrai sur la question de votre propriété. Comment avez-vous pu l'acquérir ?

— J'ai profité, il y a longtemps déjà, d'une mise en vente des biens d'un mandarin convaincu de complicité avec les pirates. J'ai eu ainsi un millier de maus de rizières, quatre cents hectares environ.

Les habitants des environs et du village, voyant que je ne leur demandais aucune corvée, que je payais bien, m'ont offert de prendre à bail leurs terres communales. Je devais fournir les buffles, les semences, faire les marchés, les canaux, et ils travailleraient mes rizières.

Nous vivons ainsi, tous très heureux et très tranquilles.

Les tonkinois sont une population industrielle et travailleuse, je parle des paysans. Levés avant l'aube ils partent avec leurs buffles ou leurs bœufs pour les champs, tandis que les femmes accompagnées d'un ou deux domestiques, porteurs de lourds paniers, se dirigent vers les marchés voisins.

— Ils sont dévoués, leurs domestiques ?

— Pris très jeunes, ou fils de vieux serviteurs, ils appartiennent à la maison. Couchés tard, ils se lèvent deux heures avant leurs maîtres, décortiquent le paddy, et préparent le repas du matin. Ce sont de vraies fourmis.

— Vous n'avez pas à vous plaindre, je le vois, de l'attitude des indigènes à votre égard.

— Non, ils ne sont pas encore gâtés comme ceux des grands centres. Avec la

justice française et l'application de notre code aux annamites nous faisons fausse route. Nous n'en retirons aucun bénéfice. Ainsi nous poursuivons un de nos compatriotes qui nous a insulté et nous obtenons gain de cause. Avec les indigènes si le prévenu répond « non » en prêtant serment — le serment d'un annamite ! oh dérision ! il est acquitté. Pour les vols, la chose est pareille. Aussi ils se multiplient comme les manques aux convenances et au respect. Il fallait continuer à appliquer la loi du pays, légèrement modifiée au point de vue de certaines sévérités exagérées, et tout eût bien marché. Nos ministres, au lieu de nous écouter, se sont laissés circonvenir par les défenseurs des indigènes, en France, qui auraient dû commencer par s'instruire en venant demeurer ici. Ils auraient évité des non-sens graves pour notre sécurité et notre prestige.

— L'administration ne vous ennuie pas ?

— Elle ne s'occupe pas de moi. Par exemple, à un moment, elle a essayé d'empêcher à tout prix l'achat d'une petite parcelle de terre nécessaire à mes irrigations, et portée cependant sur les rôles annamites de l'empereur Gia Long comme terres particulières. La lutte a duré deux ans. La crainte d'un scandale a arrêté les résidents ou plutôt leur grand chef dans cette voie fâcheuse. J'ai eu gain de cause. Ils se sont vengés de suite après. Porté sur des listes de candidats aux élections de la Chambre d'Agriculture, j'ai vu mon nom rayé par les colons officiels et leurs employés. Cela m'a suffi. Elu, malgré tous, j'ai démissionné. Puisqu'il y a ici tant de dessous fâcheux je préfère ma tranquillité, regrettant toutefois, au fond de mon moi, de ne pouvoir être utile à ce pays que j'aime.

Pour chasser ces idées importunes, Monsieur Randol se lève et, prenant place à son piano, entame une marche triomphale.

Le lendemain, Bartol et de Nersan se rendent à Bac-Ninh. Ils trouvent une petite ville propre, mais enlaidie par un talus de chemin de fer placé — ô travaux publics ! entre la ville et la citadelle, au lieu de faire une légère courbe en arrière. Ces *loups* sont légion au Tonkin où des ingénieurs nouveaux arrivés veulent tout connaître et tout savoir, avant même d'être débarqués du paquebot. Leurs appointements et leurs bévues coûtent cher.

Bac-Ninh est en révolution. Le soir, l'Infanterie de Marine donne un concert et la veille, les Tirailleurs Tonkinois ont frappé des gendarmes qui voulaient les empêcher de piller un magasin. Les gendarmes, ripostant à coups de matraques,

ont laissé quelques-uns de leurs assaillants sur le sol; le matin, pas un malade ne s'est présenté à la visite.

— Avec notre manie de tout régler de France, nous commettons des erreurs innombrables, explique le résident de Bac-Ninh. On a voulu assimiler ces indigènes aux soldats français. Cela a été le couronnement. Les officiers et les sous-officiers de ces corps auxiliaires inculquent des idées fausses aux indigènes appelés sous les drapeaux.

Les théories leur apprennent que le respect est seul dû aux militaires ! Les officiers soutiennent leurs hommes en toute circonstance, et la parole de ces derniers est l'évangile. Au 14 juillet dernier, en pleine cour de la Résidence, ils ont voulu chasser les phu et les huyen de leurs places à des tables dressées pour la circonstance. Le commandant d'armes et moi

avons dû faire le coup de poing. Il est impossible de laisser les tirailleurs dans les centres importants. Qu'on les envoie à la frontière !

— Quelle différence avec nos gardes civils si disciplinés ! J'ai eu l'occasion de consulter le dossier militaire au gouvernement. Les plaintes contre les tirailleurs remplissent des armoires.

— Remarquez, ajoute le résident, que les officiers des autres corps, de l'infanterie de marine, par exemple, n'approuvent nullement les procédés de leurs collègues détachés aux tirailleurs. Nous ne verrons aucun de ces messieurs à la fête ; ils bouddent.

Le soir, sous une paillotte dressée en plein jardin de la vieille citadelle, presque en face de la Pagode Royale, les Marsouins donnent un charmant concert :

EDEN MARSOUIN

← ENTRÉE 8 h. 30 RIDEAU 8 h. 35 →

PROGRAMME

1^{re} PARTIE

Ouverture. — EN MARSOUINANT, Pas redoublé

- | | |
|--|--|
| 1 ^o X. <i>Un tour de Valse.</i> | 6 ^o X. <i>Le cheval du Municipal.</i> |
| 2 ^o X. <i>Lon dèri dèra.</i> | 7 ^o X. <i>Ma Louison.</i> |
| 3 ^o X. <i>Les Peupliers.</i> | 8 ^o X. <i>L'Ouvreur de Portière.</i> |
| 4 ^o X. <i>Pitou.</i> | 9 ^o X. <i>La Ferme aux Fraises.</i> |
| 5 ^o X. <i>Sous les Bambous.</i> | 10 ^o X. <i>Gobino-Gobinette et le mollet de Rose.</i> |

L'ANDALOUSE, Mazurka

EN DODELINANT, Pochade interprétée par MM. X. X.

2^e PARTIE

COMME DANS LA GARDE, Polka

- | | |
|---|--|
| 1 ^o X. <i>Le petit Mousse.</i> | 6 ^o X. <i>La Revue des Fromages.</i> |
| 2 ^o X. <i>Le Bouillon de ma Capitaine.</i> | 7 ^o X. <i>La Lanterne Magique.</i> |
| 3 ^o X. <i>Les regrets de Mignon.</i> | 8 ^o X. <i>Pot Pourri.</i> |
| 4 ^o X. <i>Sur le Pavé.</i> | 9 ^o X. <i>La Vengeance de petit Pierre.</i> |
| 5 ^o X. <i>Le départ du Mobilisé.</i> | 10 ^o X. <i>Un Discours sur une Tombe.</i> |

PAULINE, Valse

*LES CHARCUTIERS, Chansonnette comique
interprétée par MM. X. X. X.*

...→ LE PETIT TAPAGEUR, *Pas redoublé* ←...

Au milieu de la soirée un télégramme officiel est remis au chef de la province :

« Paris, le..... 189...

« Monsieur de Lostremont, gouverneur
« général de l'Indo-Chine, est relevé de ses
« fonctions. Monsieur Morestier est nommé
« gouverneur général. Le résident supérieur
« au Tonkin est chargé de l'intérim qu'il
« prendra de suite ».

— Voilà où l'ont conduit trop de bluff, trop de marchés de gré à gré, trop d'amis compromettants dans la presse métropolitaine. Il convient de dire que Monsieur de Lostremont, malgré ses faveurs spéciales à l'égard de certaines personnalités, a donné du mouvement et de l'activité au Tonkin, dit Bartol.

— Cette façon de relever un gouverneur est vraiment incorrecte, ajoute le résident.

— Que sera le nouveau gouverneur ? Tu le connais, de Nersan ?

— De réputation. Un radical progressiste en rupture d'opinion et de fortune. Il n'y a pas de pires autoritaires que ces épaves de la politique.

— Puissiez-vous vous tromper, Monsieur, réplique le résident.

— Je le souhaite.

— Malheureux Tonkin ! plus les gouverneurs changent, plus les abus augmentent ! Écoutons ces braves troupiers, ils sont désopilants.

Après le champagne offert aux artistes et aux personnes présentes par le chef de province, ce dernier se lève pour rentrer chez lui. Un nouveau télégramme lui est apporté :

« Résident supérieur, gouverneur p. i., à
« Résident Bac-Ninh. — Urgent. — Monsieur
« Bartol rejoindra immédiatement son poste
« et renverra à Hanoï le *Song-Coi* ».

— Le prix de mes leçons de tenue ! s'écrie Bartol.

IV

La vie en Province

Privé de son ami, laissé à sa propre initiative, un peu ahuri du procédé de Monsieur Hersin, de Nersan continue ses promenades et ses recherches.

Heureusement on a l'habitude en province de bien recevoir. Les résidents sont partout charmants, leur accueil est agréable. Ceci ne veut pas dire, pour quelques-uns du

moins, que leur attitude sera pareille le jour où l'on se trouvera sous leur autorité.

Après les diners, de Nersan est entraîné dans les cafés ou dans les cercles par ses co-invités. Là, toujours, il entend ces médisances, ces récriminations signalées par Monsieur Térésien. Les scandales lui sont racontés crûment, sans que l'on paraisse se soucier s'il connaît l'une ou l'autre des personnes citées.

Tous les types de fonctionnaires, de petits employés défilent devant ses yeux. Chacun veut être indépendant :

— Si le résident est sévère, c'est lui qui partira et non moi, dit gravement un petit commis.

Ailleurs, le receveur des postes, simple commis de France, un personnage au Tonkin, juge les gens et traite les affaires mieux que le résident lui-même ! Sa parole est écoutée, et ses co-popotiers en ont la

religion. Oh ! ces popotes de civils ! une des plaies d'Égypte de ce pays, une usine à potins.

Ici se pavane le chef du bureau de Douanes, un bellâtre qui se croit joli garçon. Il se figure que toutes les femmes sont amoureuses de lui. Est-il aimablement accueilli dans une famille ? il sort de cette maison en annonçant partout son succès. Nul et beau parleur il prend son petit orgueil parce qu'il a des chevaux, une charrette, orgueil de gens qui n'ont jamais vécu et ne connaissent rien de la vraie vie.

Le monde féminin est bien celui décrit par Monsieur Térisien et par Madame Randol.

Dans un des postes que visite de Nersan la femme du chef de province se voit obligée — les jours de réception ouverte — d'accueillir son ancienne femme de chambre,

épouse légitime d'un des gardes principaux. Quelque esprit d'égalité que l'on ait, le rapprochement de certaines personnes est désagréable.

Plus loin, Madame la résidente veut forcer ses « administrées » à partager ses amitiés et ses inimitiés. Elle s'attire quelquefois d'une indépendante des réponses de ce genre :

— Vous êtes allée voir Madame X*** hier, pourquoi? (Les deux femmes ne peuvent se souffrir, chacune a son camp et ses partisans).

— Je n'y suis pas allée, mais c'est demain son jour et je m'y rendrai.

Mais l'avancement est compromis.

A côté gravite le monde des congai annamites, d'origine généralement basse et dont l'influence est désastreuse. Avec un fonctionnaire du cadre des résidences elles sont plutôt dangereuses, s'occupant de tout,

à l'affût d'un renseignement qui, avec la complicité constante des interprètes, sert à se faire donner de l'argent par les *nha quê*. Trop souvent, certains résidents et autres fonctionnaires ont laissé prendre à ces femmes une autorité considérable, les imposant même aux mandarins. Ces derniers sont honteux d'accueillir ces congai dans leur intérieur légitime, mais ils se taisent, subissent l'affront, ayant peur.

Avec les autres européens, elles sont amusantes à observer, ces concubines annamites. Leur semblant d'intérêt pour leur mari d'occasion, la jalousie feinte, une certaine joliesse captivent bien des français qui, en France, n'ont jamais eu une amie. Ces femmes, qui ont toutes un mari ou un amant annamite, provoquent presque partout des conflits, des disputes, des haines. Chez les officiers, elles sont généralement gâtées. Ces messieurs, si serrés en général

dans leurs débours pour la vie matérielle, se départissent envers elles de leur attitude.

Plusieurs fois de Nersan se rend chez des fonctionnaires, colons ou officiers un peu artistes, dont l'intérieur est coquettement orné de tentures et de bibelots tonkinois, avec des bibliothèques surchargées de livres. Au milieu trône presque toujours le lit de camp avec sa fumerie d'opium.

Le *terrible poison* n'est pas plus mauvais que le tabac, si on n'en abuse pas. Il devient dans ce cas un amusement, une distraction, un passe-temps, et est loin d'être nuisible pour la santé dans les pays chauds et en montagne. Mais combien peu nombreux ceux qui se disent : « Je veux bien ne pas me priver d'un plaisir et je ne ne veux pas qu'il me fasse du mal ! » Il faut une grande force de caractère. La

plupart des fumeurs se laisse entraîner, fumant aujourd'hui quelques pipes, demain le double. Le manque d'énergie, la tristesse, l'ennui, le désœuvrement font pour eux de l'opium un besoin, une suggestion. Peu à peu intoxiqués, ils sont pris et suivent la pente fatale. A heure fixe le matin, à midi, après-dîner, il faut fumer. C'est un esclavage.

— Que faire le soir? observent les amateurs. La journée se passe au bureau, en exercices, en surveillance suivant le travail de chacun. La nuit survenue on est désœuvré. Le chef de province peut s'intéresser à des travaux spéciaux, aux soins de la direction politique, à des rapports, les autres n'ont d'autres ressources que le café — quand il en existe, et on ne peut boire toujours — ou leurs occupations personnelles, s'ils s'en créent, comme la photographie, la lecture. Vite las, après les premières

années de séjour, on s'endort pris d'une nonchalance plus forte chaque jour. Cette torpeur est un plaisir, un état agréable; on compte ses pas, on ne sort plus, on vit... si cela est vivre. Plus tard, on cherche une distraction à domicile, un plaisir. Le lit de camp avec sa fumerie, sa lampe ouvragée, ses petits instruments est un lieu de repos, de réunion et on devient fumeur.

De Nersan le constate dans certains postes. Combien tristes sont les soirées où l'on est chez soi, seul, sans pouvoir sortir, n'ayant aucun but de promenade et aucune lumière sur les rares routes.

Au crépuscule, la garde d'honneur sonne au drapeau, pour les « couleurs »; à huit heures la retraite part du centre de la petite ville ou du village, et rentre dans la vieille citadelle ou dans le petit fortin, en envoyant au loin les sons éclatants du clairon.

Vieille retraite ! on l'entend le cœur serré, se rappelant les soirées de France. Les petits miliciens ou les tirailleurs, très alertes, marchent d'un pas rapide, lançant leurs notes claires, heureux de ce tapage, insouciant de la tristesse qui envahit leurs chefs.

De Nersan visite ainsi le Tonkin, en touriste et en chercheur.

De Bac-Ninh, il se rend par Dap-Cau à Phu-lang-Thuong, Lang-Son et la frontière de Chine. Il admire les hautes murailles naturelles du Cai-Kinh le long de la voie ferrée ; il reste étonné devant les châteaux forts — style moyen âge — édifiés pour la protection de la ligne pendant la piraterie. Les autorités militaires lui font un accueil correct, empressé même, et organisent pour lui de belles chasses, des excursions à la porte de Chine. Elles l'escortent jusqu'à Caobang, lui faisant admirer ce

pays superbe, à la température plus froide, mais sans voies rapides de communication.

Comme dans le nord de Thai-Nguyen, il remarque des vallées fertiles, des mines très riches abandonnées par les chinois, sans exploitation possible pour les européens, pour le moment du moins. La main-d'œuvre fait défaut et la sécurité n'est pas absolue. De l'autre côté de la frontière vit une population pillarde qui, une nuit, enleva sur le mamelon même du poste de Dong-Dang tous les badianiers (1) de deux ans plantés et soignés par le commandant du poste !

Ces chinois pourraient être employés dans les mines, à la condition que le protectorat fût moins draconien dans les questions

1. Le badianier produit la badiane ou anis étoilé. La province de Lang-Son en fournit de grandes quantités.

d'impôt de capitation. Trop de fiscalité arrête encore une fois l'essor d'un pays.

Désœuvrés, ils passent de Chine au Tonkin avec leurs armes et leurs uniformes de réguliers, suivant les ordres donnés en sous-main par leurs mandarins. Le maréchal Sou, leur chef incontesté, préfère garder pour lui les milliers de dollars que lui verse trop généreusement chaque année le gouvernement de l'Indo-Chine. Celui-ci réclame-t-il? Quelques têtes tombent et tout est dit... jusqu'à la prochaine occasion.

Chez les militaires, de Nersan constate le mépris le plus absolu pour le civil qui, pour eux, n'est rien, ne connaît rien. Eux, nommés d'emblée aux fonctions d'administrateurs, avec des soldats et des sous-officiers comme commis, des lieutenants comme chanceliers, savent tout. Aussi, l'impôt rentre peu, mais!... ne touchez pas aux fiefs! Telle est la consigne au lieu de celle

simplement logique : Chacun à sa place.

De Nersan gagne le Loch-Nam, Lam, le Dong-Trieu, beau pays montagneux, couvert en thés et en rizières, avec des cours d'eau d'un débit plus sage que le fleuve Rouge. Haïdūong est la région du riz, un peu déchu comme ville de son ancienne grandeur depuis le départ des troupes pour les Sept-Pagodes, point stratégique, et des mercantils chinois, accompagnement obligé des soldats.

Phu-Ninh-Giang, dans la même province, a une fabrique de nattes comme Bong-Hai et Tinh-Dai près de Phat-Diêm dans Ninh-Binh. De là, sortent les nattes colorées envoyées à Hong-Kong et réexpédiées en France sous le nom de nattes de Chine.

Hung-Yen est la ville des grands et petits éventails en plumes, des objets ciselés en argent. Un monument s'élève à l'entrée érigé « aux gradés français de la garde ci-

« vile, aux fonctionnaires annamites et aux
« indigènes de la province, morts pour la
« cause de l'ordre et de la pacification. —
« 1892 — ». Ils sont nombreux.

La milice ou garde civile qui a réprimé la piraterie au Tonkin, a à son actif des exploits merveilleux, mais possède aussi une liste funèbre trop complète.

A Nam-Dinh, Monsieur Garaud fait les honneurs de sa province. Il en est fier. Nam-Dinh est la ville des grands marchands et du commerce, en communication constante avec l'Annam. Un seul monument s'y remarque, celui élevé à la mémoire de Monsieur Lamothe de Carrier, ancien résident, fin lettré, parlant l'annamite dans la perfection et adoré des indigènes.

Monsieur Garaud offre à son hôte des dîners choisis, agrémentés de la présence des fameuses chanteuses si renommées dans ce centre, qui les servent à table et les éventent.

— Goûtez ce vin ! moi seul, au Tonkin, en ai dans ma cave ; prenez ces bécassines, j'ai moi-même appris à mon cuisinier comment les faire. Et ce pâté de perdreaux ! Je suis allé les chasser dans Ninh-Binh. Toutes ces bonnes choses, peu savent les goûter ! Monsieur Arvan, mon commensal et mon commis est un fin gourmet, heureusement, termine Monsieur Garaud en souriant à un jeune employé.

— Moi ! dit ce dernier, j'apprécie un excellent dîner et, après, un non moins excellent cigare, comme vous en avez, et de fines liqueurs. Le tout agrémenté d'une conversation saine et abondante, pendant laquelle je m'endors.

— Et un bureau confortable avec des porte-plumes bien rangés et immaculés, ajoute le vice-résident, moqueur.

— Bah ! réplique Monsieur Garaud, Monsieur Arvan est un charmant convive. Il

me fait oublier mon ancien chancelier, un parisien, travailleur il est vrai, mais qui buvait mon vin, dégustait mes dîners, fumait mes cigares, sans rien dire, sans paraître même se douter des repas de Lucullus que je lui offrais. Il avait aussi un mauvais caractère. Figurez-vous, Monsieur de Nersan, que ce garçon, s'étant chargé de me tracer mon jardin, a abandonné le tout un jour, sans me prévenir, parce que je lui avais fait une observation dans son bureau ! Il a dû s'en aller, et je ne l'oublierai pas lorsque je serai résident supérieur.

Boy, apporte du champagne et de la bière, nous allons faire un whist, si vous le voulez, avec ces mazettes.

— Merci, dit le vice-résident, je gagne tout le temps.

— Parce que vous avez une chance insolente, mais vous ne savez pas jouer.

En sortant de cette hospitalière résidence :

— Vous êtes surpris, Monsieur ? dit le vice-résident à de Nersan.

Monsieur Garaud est, comme homme privé, un bourru bienfaisant. Comme chef, il ressemble à grand nombre de ses collègues, il est autocrate.

Les gardes principaux, les commis doivent être ses serviteurs, s'occuper de ses jardins, tirer son vin, surveiller sa maison. Les jeunes qui ont vu ces façons de faire, se promettent bien de ne jamais prendre une pareille attitude vis-à-vis de leurs subordonnés quand ils seront les chefs. Il faut être souple, ici, et ne jamais faire preuve d'initiative. Partout, c'est le désarroi, l'incohérence des ordres, le manque d'une idée directrice qui guide les administrateurs et régularise le mouvement. Les actifs sont découragés, annihilés, perdus. Les fonctionnaires calmes, sans idées, sans volonté de

travail, ont souvent plus d'honneurs et de profits. Il vaut mieux ne rien faire. Les jeunes, bouillant sous la fougue de leur sang vif, du caractère non encore asservi ni assagi par les mésaventures administratives, les jeunes protestent. Leur cri est jeté dans le vide. Triste pays où ce que vous avez fait est défait par le successeur, où les décisions sont reprises, les affaires révisées, où les indigènes sont à la merci d'une camaraderie ou d'une haine de résidents entre eux!

De Nersan reçoit une lettre de Bartol :

« Impossible de venir te rejoindre, tout étant si près. Je passe mon service et pars pour l'Annâm. Monsieur Hersin profite de son pouvoir momentané pour débarrasser le Tonkin de ma présence. Je vais au Thanh-Hoa. Continue ta promenade par Phu-Ly, Ké-So, Phu-Nho et Ninh-Binh. Dans dix jours tu me rejoindras à Phat-Diem et nous

irons ensemble à Thanh-Hoa, ma nouvelle résidence... ».

Suivant ce programme de Nersan se rend à Phu-Ly, triste poste situé au confluent du Song-Phu-Ly et du Day, sans aucun commerce, sans aucune vie. L'animation est grande plus loin, à Ké-So. A gauche du Day c'est la mission catholique, le vrai centre de la mission française du Tonkin, à droite, une grande industrie de pierres et de marbres, avec usine à vapeur, et plus loin, dans la montagne, d'importantes exploitations agricoles.

Les indigènes catholiques se distinguent entre tous par leurs cheveux à demi coupés, ce qui leur donne un air étrange, mal-propre et faux.

— Une force, cette mission, explique le résident, avec laquelle nous sommes souvent en conflit. Elle s'occupe trop des affaires administratives. Pourquoi ne se contente-t-

elle pas de ses attributions spirituelles ? Elle a rendu de grands services au moment de la conquête, mais depuis elle a, à cause de ses intérêts matériels, indisposé nombre de ses admirateurs. Espérons que cela changera.

A cheval, ils gagnent Chi-Né et Khoanzu par les 99 sommets, dans les régions montagneuses, couvertes de forêts de bambous vierges, puis par le territoire du Doc-Tam se rendent à Phu-Nho.

Toute cette région est un grand centre de colonisation. Les terres sont plus riches en plateaux, et les cafés y viennent bien ainsi que le coton d'Égypte, le thé, le bancoulier.

— Vous verrez chez nous peu de planteurs de primes, dit un des colons à de Nersan. Chacun d'entre nous possédait assez de capitaux pour mener à bonne fin ses travaux. Pour les cafés, la terre est excellente. Ils sont sur plateaux, fumés chaque

année avec du simple fumier de ferme. Chaque culture demande d'ailleurs beaucoup de fumier, et on l'a trop oublié dans beaucoup de concessions.

Les plantations, sont en effet, superbes.

Partout c'est donc l'effort individuel, isolé, qui domine, effort prodigieux, tenace, qui, parfois, a réussi, mais souvent a sombré.

De Nersan se rappelle ce que lui ont dit des colons et des voyageurs. Il se souvient des inexactitudes énoncées par des sociétés de France qui s'occupent des colonies. Elles ont en vue leurs intérêts personnels, ignorantes des véritables besoins ; elles ont une tendance générale à monter des affaires dont elles retirent profit en les passant à d'autres.

De Nersan pense aussi à l'Office Colonial dirigé par un ignorant des choses colo-

niales, à ses divulgations regrettables sur les ressources dont peuvent disposer les partants, à ses renseignements erronés sur les contrées lointaines, le tout patronné, autorisé et payé par l'Etat. Il plaint les naïfs qui, avec de maigres ressources, s'embarquent pour être rapatriés bientôt comme indigents.

Au Tonkin, plus que partout ailleurs, il faut de l'argent, beaucoup d'argent. On perd un temps précieux à l'arrivée, à l'apprentissage, à connaître le pays, à la recherche d'une terre. En haut lieu on appelle des colons, on les sollicite, et on oublie de leur préparer les voies, de leur faciliter la tâche déjà ingrate par elle-même.

Laissant à leurs travaux les courageux français qui se trouvent dans cette contrée limitrophe de l'Annam, de Nersan descend la rivière de Phu-Nho en jonque. C'est la

baie d'Along avec ses roches étranges, mais une baie d'Along couverte de rizières et peuplée de grands villages.

Il voit les tombeaux de l'empereur Dinh, ceux de la dynastie des Lé, et parvient à Ninh-Binh, petit centre propre et calme. De là il gagne Phat-Diem où arrive en même temps Bartol.

La jonque de la résidence de Thanh-Hoa attend. Immédiatement, bien qu'on soit encore au Tonkin, mais sur la limite de l'Annam, la différence d'attitudes se fait sentir. L'apparat est grand et le respect plus extérieur, si la sympathie est moins profonde. Le *lanh binh* du Thanh-Hoa et ses *linhs* sont venus au devant du nouveau résident. Au-dessus de la jonque, aux quatre coins, ils arborent les drapeaux rouges, le pavillon du Protectorat, orange avec yacht tricolore, et quatre parasols verts. La jonque prend un air de fête.

Le Père Six (1) avec la croix de la Légion d'Honneur, en costume bleu de mandarin arrive. Des linhs, en surplis rouge, des palanquins, des parasols, des drapeaux l'accompagnent. Bartol veut refuser cette escorte, mais le Père Six les renvoie d'office à leurs places. Sans insister davantage les deux amis, bercés dans leurs hamacs de parade, se laissent faire.

Très sceptique, de Nersan sourit en lui-même, philosophe après tout, et se trouvant très bizarre dans cette attitude, à moitié couché, les jambes croisées. Il comprend que, peu à peu, certaines natures se sentent grisées par tant d'honneurs, par ces adulations, par ce respect, hypocrite peut-être, apparent toutefois de tout un peuple. Il éprouve cette sensation plus intense encore lorsque Bartol lui raconte la jour-

1. Le père Six est mort en 1899.

née mémorable où, revêtus de leurs plus splendides habits, les mandarins, en une pompe stupéfiante, au bruit de gros pétards et suivis d'un millier de drapeaux et d'étendards, sont venus recevoir le gouverneur général. M. de Lostremont se rendait du Tonkin en Annam par la voie de terre. Que de *lay* ! Trop même. Les télégrammes portaient pour la France enlevés, fiévreux, et dans une griserie le triomphe est apparu.

Après, quelle chute !

Un déjeuner français et annamite est offert chez le Père Six, et la conversation a lieu en latin. Une promenade dans Phat-Diem permet à de Nersan de juger des travaux entrepris.

Curieuse, cette petite ville, avec ses canaux rectangulaires, ses maisons alignées, ses ponts couverts, sa quantité de jonques et de sampans allant et venant, son grand

marché, sa fabrique de nattes. Les rizières tout autour, irriguées merveilleusement, ont été gagnées sur la mer grâce aux soins du Père Six.

— *Ong cù Sao*, le Père Six, dit Bartol, simple curé annamite, a plus de puissance que les grands mandarins.

Il a eu toutes les dignités et on lui a offert un jour la place de vice-roi.

Esclave de son devoir de prêtre il a demandé leur avis à ses chefs ecclésiastiques. Ceux-ci ont refusé.

Ils nous aurait rendu des services inappréciables.

Le *quan cong*, comme disent les annamites, a fait élever cette église en pierre et en bois de dimensions colossales en employant les procédés des anciens. Ce travail a duré des années. Il montre, à lui seul, l'autorité de son constructeur.

L'étonnement est profond en jugeant ce

qu'a fait cet homme, et la surprise augmente lorsqu'on l'a aperçu à Ké-Sô les jours de convocation et de retraite. Il n'y va plus depuis quelque temps.

Ce mandarin est relégué avec les prêtres annamites, dans une salle en contrebas, traité de haut par les missionnaires français qui dérogeraient à leurs séculaires habitudes en l'admettant à leurs tables. Par antithèse, il figure à la place d'honneur, en face du gouverneur général lorsque celui-ci le reçoit à Hanoi ou lui rend visite.

Ayant pris congé, nos amis repartent.

Doucement entraînée par le courant, tirée par de nombreux coolies, bêtes humaines nées pour la satisfaction des désirs des mandarins, la jonque glisse sur l'eau. bercée, elle subit souvent des à-coups, et des cris gutturaux, féroces, s'échappent du gosier des *quan* en délire. Plus le fonction-

naire ou le mandarin est élevé en grade, plus les cris redoublent, plus le bruit est fort.

Lentement elle glisse, la jonque officielle. A chaque arrivée près du siège d'un phu ou d'un huyen, le fonctionnaire titulaire de ce poste s'agenouille avec une placidité complète du visage. Le riz, les poulets, les œufs sont offerts à l'arrivant.

Des rochers surplombent le canal qui mène à Thanh-Hoa, rocs sans végétation, au pied desquels file un cerf que souvent un tigre guette au passage.

La nuit, arrivant, étend ses obscurités sur toutes ces montagnes, sur toutes les rizières. La jonque, toujours tirée par ses coolies, renouvelés à chaque limite des villages, vogue dans l'ombre, sans cesse suivie par une flottille d'autres jonques où demeurent les *quan* et le *lanh-binh*.

Au matin, sur les rives, près des villa-

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONÉSIEEN

BIBLIOTHÈQUE

ges, des gens se montrent. Quatre drapeaux rouges à dentelures, avec une bande jaune autour, un parasol jaune, une table avec un plateau à pied rempli de bananes, de pamplemousses, des *nhàquê* sales qui tiennent les hampes des drapeaux, et des hommes en robes noires qui s'agenouillent : c'est le salut d'un village et de ses notables.

Des collines, les unes basses, broussailleuses, les autres sans végétation laissant à nu les rochers, puis au loin des montagnes couvertes de brumes, tel est le paysage qui s'offre à la vue. Plus proches, des arbres touffus, des aréquiers élançant leur tête panachée et leur mince tronc dénudé et rigide modifient la monotonie des rizières et des champs de maïs.

Une fausse clarté, éteinte par les nuages, éclaire le paysage.

Des femmes, tranquilles en leur demi-

nudité, sont sur la berge, revêtues de robes mouillées. Leurs *vai* remontés à demi-sein, elles plongent dans l'eau et s'y baignent complaisamment. Près d'elles des petits enfants crient, par crainte de l'eau. Tout à côté, d'autres femmes et servantes, ignorantes ou inattentionnées des détritits laissés en amont, lavent le riz dans des paniers ou prennent de l'eau dans des jarres en grès.

Les montagnes reparaissent à tout instant, revêtant des aspects nouveaux, rocs de la baie d'Along, collines nues ou monts boisés.

A la nuit, la jonque prend le petit bras du fleuve et arrive enfin à la Pointe de la Marine. Elle passe entre des piles de bois, réserves des fours à poteries, et près de grandes jonques de mer.

Une illumination soudaine, des torches éclairent le fleuve et des pétards partent.

Des porteurs de drapeaux, d'étendards et de grands parasols verts, des joueurs de flûte, de monocorde et de tambourins — la musique annamite au grand complet — des linhs attendent. Le quan an s'approche et souhaite la bienvenue.

Après les échanges de saluts, le cortège se met en route pour la ville de Thanh-Hoa située à cinq kilomètres. La musique joue un air, pas beau assurément, où domine le son criard du monocorde. Quelques temps d'arrêts pour permettre aux porteurs de palanquins de se relayer et on arrive en ville où le quan bo attend.

Dans les rues, les gens, aux portes regardent. Ils aiment le faste, les cérémonies, et ce passage de tout un monde avec torches et musique les amuse. Les chinois commerçants font partir des pétards et viendront le lendemain matin offrir leurs services.

Enfin, voici la citadelle devant laquelle sont rangés des *linh cô* en armes, puis la Résidence où sont groupés les fonctionnaires français, le Tong-Doc et les gardes civils.

A peine installés, Bartol et de Nersan visitent le pays. Rien de saillant dans la plaine qui est celle du Tonkin.

Le curieux, c'est la montagne, le pays Müong, le Laos. Il est trop tard pour s'y rendre, la saison s'avance et les chaleurs et les pluies vont venir. Mais ce Delta est rempli de souvenirs. C'est Ba-Dinh où les troupes eurent fort à faire en 1887, c'est le phu de Ha-Trung avec les tombeaux des rois, ancêtres de la dynastie actuelle des Nguyen.

La ville de Thanh-Hoa n'a rien de bien attrayant; on y remarque une grande rue chinoise, trois grands marchés mensuels, quelques vieilles pagodes et la citadelle.

Celle-ci est elle-même un grand centre où demeurent les mandarins et les linhs. Ses murs en briques sont devenus noirs par le temps. Des herbes ont poussé sur les terre-pleins. Elle paraît inanimée comme si la mort avait passé en ce lieu.

Autour, de l'autre côté du large fossé rempli d'eau et de nénuphars, aux fleurs énormes et odorantes, des maisons s'élèvent, enfouies dans la verdure. Ailleurs, c'est la plaine, la rizière, puis les rochers, la montagne, les régions élevées cachées dans les nuages.

La citadelle gît. Où sont maintenant son antique splendeur, ses pavillons dentelés surplombant les portes et ses pompes d'autan ?

Aux lieu et place des linhs en surplis rouges, armés de lances, guettent des militaires avec le fusil Gras, qui, la nuit, lancent le cri de « Sentinelles, veillez ! »

A l'entrée s'élève un monument commémoratif en l'honneur des français tués au Thanh-Hoa, une pyramide triangulaire sur piédestal de pierres, avec quatre gros canons aux angles (1).

1. Nous croyons remplir un devoir en donnant le détail de ce monument, perdu dans ce coin de l'Annam.

Sur la face, vis-à-vis la porte :

A la mémoire des braves tués en 1885-1886-1887 — dans Thanh Hoa, Nghé An, Hatinh.

Merfoud, sous-lieutenant — Van Dong.

Dufour, soldat de 1^{re} classe —

Bordan, soldat de 2^e classe —

Gaillou, — —

Malandain, -- --

Octobre 1889

Place de Thanh-Hoa. Commandants la 7^e région :

Infanterie de Marine. — Lieutenant-colonel Boilève — 1885.

Infanterie de Marine. — Chef de bataillon Dumas — Avril 1886.

1^{er} Zouaves. — Lieutenant-colonel Metzinger — Juin 1887.

2^e Etranger. — Lieutenant-colonel Barberet — Janvier 1889.

Infanterie de Marine. — Lieutenant-colonel Lefèvre — Décembre 1889.

Après viennent de grands enclos remplis d'arbres où restent les mandarins provinciaux dont l'influence, la puissance et le prestige sont bien diminués.

Puis, c'est la pagode royale, ancienne demeure des résidents.

Sur les remparts envahis par les herbes, à chaque redan, se dressent des pagodons et s'ouvrent des embrasures. Quelques canons

Sur la face gauche :

Infanterie de Marine

Moissenet — Lieutenant.

Delestoile — —

Goujon de Thinsy — Sous-lieutenant — Ma-Kao.

Hugot — Capitaine.

Chenet — Caporal — Vê.

Camus — Lieutenant.

2^e Régiment de Tirailleurs Tonkinois

D'Arthaud, capitaine — Dien Lieu.

Raybier, lieutenant — Phuc Son.

Zahner, — — Ba Dinh.

Guillaulie, sergent — Phuc Son.

Richard, — — —

Datin, — — Truong To.

Bruchet, — — —

de bronze ou de fonte subsistent encore auprès. Les uns sur leurs affûts de bois vermoulu veulent dresser la tête, mais l'âme est bouchée; des trous de rouille ont ouvert le corps et la bête n'a plus de force.

Sur la face droite :

4^e Régiment du Génie

Meune, sapeur de 1^{re} classe — Ba Dinh.

1^{er} Régiment de Zouaves

Kermabon, zouave de 2^e classe — Phuc Son.

Meynier, — —

Gravot, — —

Croissant, — Ba Dinh.

Théaux, — —

Bodiguet, — —

Berthet, — —

Lemétayer, zouave de 1^{re} classe —

Pernelle, caporal — Trinh Van.

Bataillon d'Infanterie légère d'Afrique

Albertini, soldat de 2^e classe — Ma Kao.

Sur la face postérieure :

2^e Régiment de Tirailleurs Tonkinois

(Suivent les noms en caractères).

4^e Régiment de Tirailleurs Tonkinois

(Suivent les noms en caractères).

1^{er} Bataillon de Chasseurs Annamites.

D'autres, rongés à fond, gisent à terre.

De toutes formes, ils se ressemblent maintenant dans leur abandon et dans leur lent anéantissement. Quelques-uns même ont encore dans la gueule le boulet meurtrier destiné peut-être aux nôtres. Abandonnés par leurs servants, la charge fondue dans l'eau, ils ont, en tombant de leurs affûts, essayé de cracher ce qu'ils avaient au ventre. Le souffle leur a manqué. Le boulet est demeuré, témoin de la défaite et de l'impuissance.

Dans cette vieille terre d'Annam, vermoulus comme ces canons, mais conservant à la surface le vernis d'autrefois, les mandarins essaient de croire à leur influence. Ils ont encore l'illusion, qu'ils la gardent.

Elle nous sert et ne nous nuit pas.

Ils voient les choses à travers un voile. Ils se rongent lentement et ne s'en aperçoivent pas.

Et sur ces remparts sillonnés naguère de guerriers valeureux, remparts à la Vauban, fiers et pompeux, des troupeaux de chèvres innocentes gambadent à plaisir, seuls défenseurs des vieilles coutumes.

V

La Vie à Hanoï

— Vous devriez vous marier, Monsieur, dit Madame Santis à qui de Nersan rend visite quelques jours après son retour à Hanoï.

— Pourquoi, Madame ?

— Pour avoir un intérieur, une famille.

— Plusieurs partis se sont présentés en France, à Paris, et je n'ai pas accepté.

— A Paris vos occupations mondaines prenaient tout votre temps. Ici, au contraire, vous êtes seul. Lorsque vous vous installerez dans votre concession vous serez heureux d'avoir une confidente de vos espoirs et de vos chagrins.

— Je ne suis pas encore installé, n'ayant pas même demandé de concession.

— Votre choix doit être fait, et c'est une formalité qui demande quelques jours à peine... Il y a à Hanoï de charmantes jeunes filles.

— Lesquelles ?

— Lesquelles ! vous êtes né pour faire un diplomate. A toutes les fêtes ne vous a-t-on pas vu papillonner autour des demoiselles Ismar et surtout de l'ainée.

— Elle m'amuse simplement. Elle est très enjouée, habile à tous les sports, et m'intéresse à ce titre.

— Vous l'intéressez aussi, paraît-il.

— Je ne lui ai jamais fait la cour.

— Elle l'a pensé et beaucoup de personnes avec elle. On en parle dans les salons. Sa famille, je crois, serait très heureuse...

— Je regrette, Madame, que mon assiduité, si assiduité il y a, ait pu faire naître ces suppositions. Je me rends souvent dans une autre famille...

— Les Dargelès ?

— Chez les Dargelès, parfaitement, et on n'a rien dit.

— Les Dargelès ne comptent pas.

— Comment ? ne comptent pas ?

— Ce sont de braves gens, si vous voulez, mais ils sortent peu, on ne s'en occupe pas. Il ne peut être question de mariage entre vous, un gentilhomme, et leur fille. Ils ne sont pas de votre monde, et puis...

— Et puis ?

— On raconte qu'ils ont régularisé leur situation sur le tard, qu'en France ils n'avaient pas une belle position. Ce que je vous en dis, d'ailleurs, est pour vous éclairer, sans parti pris aucun. Je ne voudrais pas que ces renseignements vous fissent modifier vos relations avec ces négociants.

— J'ai trouvé des amis au sens droit, au caractère franc et honnête, des intimes de Bartol.

— Votre ami Bartol ! Je ne sais quelle haine il a vouée aux mondes fonctionnaire et militaire. Il rend de rares visites et se tient à l'écart.

— Bartol est un vieux tonkinois qui connaît son monde et a des motifs sérieux pour s'abstenir.

— Un indépendant, pour tout dire. Cette attitude lui a causé du tort en haut lieu. Il ne cache pas assez sa façon de penser, il a la dent dure et se fait beaucoup d'ennemis.

— De quel genre ?

— Des deux, et c'est trop.

— Je m'étais laissé dire qu'il vous gâtait toutes, mesdames, au Jour de l'An. On n'a donc, même pas ici, la reconnaissance du désir satisfait ?

— Moi, si, et je le défends.

— Je m'en aperçois, en effet.

— Revenons à votre futur mariage. Voulez-vous me laisser faire ?

— Madame, je vous assure que...

— Que vous n'avez aucune intention matrimoniale, tous les jeunes célibataires disent cela. Vous serez si heureux, marié !

— Peut-être, mais je n'ai jusqu'ici pas d'idées arrêtées, dit de Nersan en se levant.

— Au revoir, cher Monsieur, et comptez sur moi.

— Mais...

— Pas un mot, pas un mot !

De Nersan sort, très amusé de cette in-

sistance. Lui ? se marier, et au Tonkin ? Il a refusé de beaux partis à Paris et il épouserait une petite fille vaniteuse et coquette dont il ne connaît pas les parents ? Enfin, pourquoi se marier lorsqu'on est en plein feu de production, de lancement d'affaires ? Une fois la place occupée, la position acquise, il est temps de choisir la compagne qui vous fera la vie agréable et atténuera, par son contact seul, la dureté naturelle de l'allure de l'homme. Pendant la lutte, au contraire, ce changement d'existence est un danger. Ou la femme, intelligente, vous suit, vous aide, vous entraîne à nouveau ; ou elle ne comprend pas, soit par frivolité, soit par faiblesse d'esprit ; alors, vous la subissez et vous êtes annihilé, ou bien vous la délaissez et vous en subissez le contre-coup. En tout cas, un temps d'arrêt se produit, préjudiciable, qu'il convient d'éviter.

Bien décidé à ne pas se laisser marier contre son gré, de Nersan s'occupe de sa future concession. Après mûres réflexions et nombreuses discussions avec Bartol, son choix s'est porté vers d'immenses étendues de terrain dans le Dong-Trieu, près d'Haï-duong, à deux heures en jonque de Haï-phong, presque en face de l'île des Deux-Song, fameuse par la défense du Doc-Tich. Nombreux arroyos descendant des montagnes, d'où facilité d'irrigation, plateaux, rizières, collines, rien n'y manque. Les communications sont faciles et rapides, le ravitaillement de même. Un géomètre a levé le plan et la demande de concession provisoire est envoyée à la résidence supérieure. Aucune difficulté n'est à craindre, le résident de Haïduong ayant déclaré à de Nersan que ces terrains sont abandonnés et qu'aucun village ne les réclame.

En attendant l'autorisation de s'installer,

de Nersan visite les industries et les usines de Hanoï.

L'usine électrique, l'usine à glace, une très importante distillerie pour alcools de riz, une autre pour alcools de toute nature, une filature de coton pour les filés employés dans le pays et au Yunnan, une fabrique de briqueteries, poteries et céramique, l'usine d'énergie électrique pour les tramways, de grands chantiers d'entreprise avec scierie mécanique et tous outils marchant à la vapeur, une fabrique de meubles témoignent déjà d'une grande volonté et d'une certaine activité, en dehors du simple mouvement commercial. D'autres industries peuvent se créer, ayant leurs débouchés en Indo-Chine, en Chine, comme une verrerie, avec le kaolin de Dong-Trieu, lorsque les grands capitaux viendront dans le pays.

En France, malheureusement, on craint les soi-disant concurrents des colonies. C'est

ce qu'explique à de Nersan un des distillateurs qui fabrique des produits bon marché pour les indigènes :

— Il faut, dit-il, que je paie de n'importe quelle façon des droits qui me mettent de niveau avec les marchandises arrivant de la métropole. Je ne gagne rien, par conséquent, sur le bon marché de la main d'œuvre et des matières premières. Les indigènes, attirés d'abord par la modicité des prix, se refusent à acheter cher. Je suis pourtant venu ici, loin, fonder une maison sérieuse. N'importe ! Les influences néfastes, les pots de vin déshonorants, les raisons électorales ont plus de poids sur les gouvernements que le simple bon sens et l'équité. Pourquoi nous inviter à nous expatrier ? Nous n'obtenons, une fois arrivés, aucun appui, aucun aide. N'a-t-on pas vu un jour un ministre vouloir exiger que pour toutes fournitures militaires ou admi-

nistratives on achète en France, le riz, les briques, les tuiles ! on récolte de l'un et on fabrique des autres partout au Tonkin. Que n'a-t-il exigé le sable et la chaux de France ! Devant le *tolle* général la décision n'a pas été maintenue. La combinaison échoua, au grand dommage de ses auteurs et collaborateurs.

Voyez-vous, Monsieur, ce pays est aujourd'hui le contraire de toute logique. On va trop vite. On devrait faire des travaux d'irrigation pour développer et assurer les cultures, des dragages des canaux et des fleuves pour aider la navigation, des améliorations à nos ports, des chemins de fer d'intérêts locaux. Au lieu de cela on veut créer de nouveaux centres, construire de longues et coûteuses lignes de chemins de fer qui n'auront aucun trafic mais qui nous reviendront cher. Depuis la création de l'union indo-chinoise et d'un

budget général, ce budget a absorbé toutes les forces vives du pays. Nous ne pouvons pas empêcher le gouverneur d'agir suivant son bon plaisir. Le conseil supérieur de l'Indo-Chine est composé de dix-sept fonctionnaires et de huit colons. C'est tout dire. Nos protestations sont inutiles. Les pouvoirs publics ne veulent pas écouter nos plaintes. Nous sommes trop loin et aussi trop naïfs. Nous ne pouvons pas comprendre les dessous politiques fâcheux et les compromissions financières. Nous avons contre nous les grands brasseurs d'affaires, la grosse banque et les politiciens à espoirs louches.

— Voulez-vous me permettre une réflexion ?

— Avec plaisir.

— D'après ce que j'ai vu jusqu'à ce jour, vous êtes ici une pléiade d'hommes intelligents, tenaces, sérieux. Vous méritez

de réussir, et il faut que l'on vous aide. Pour cela vous devez d'abord vous aider vous-même. Vos Chambres de Commerce et d'Agriculture, votre presse locale font l'impossible, il est vrai, mais quelle répercussion leurs réclamations ont-elles en France ? Il serait nécessaire que chaque année, par une cotisation minime, mais constante, vous puissiez disposer d'un certain capital et intéresser un ou deux grands journaux de Paris à vos affaires. A force de frapper sur un clou on l'enfoncé. En présentant constamment au grand public vos efforts, vos besoins, vos désirs, vous arriverez à un résultat. Je connais assez mon Paris et ses milieux politiques pour vous assurer d'une réussite certaine.

— Vous avez raison, et j'en ferai part à mes amis. Merci.

Chez les commerçants, de Nersan entend des plaintes d'un autre genre. Tatillonne,

lente, dispendieuse et vexatoire, la Douane est l'objet de l'exécration générale. Pour la modifier il serait indispensable de faire des procès nombreux, soit devant la justice ordinaire, soit auprès du Conseil d'État. Cela coûte cher.

— Réunissez-vous en syndicats, objecte de Nersan.

— Nous le voulons, mais le gouverneur s'oppose à la promulgation ici de la loi sur les syndicats, comme il refuse de doter les Chambres de Commerce des droits que confère la loi d'avril 1898.

— Monsieur Morestier n'a pu vous répondre ainsi?

— Lui! nous espérions trouver un homme aux idées larges et justes. Son passé nous le laissait penser. Or, jamais nous n'avons rencontré un gouverneur tellement autoritaire. Il suit son chemin sans rien vouloir écouter; entier dans ses idées, il n'admet

pas qu'il puisse se tromper. Il connaît le pays avant de l'avoir vu, et son entourage, tout aussi ignorant, partage sa suffisance. Monsieur Morestier est un autocrate. Ces jours-ci il a refusé de laisser se créer ici une section de la Société des Droits de l'Homme et n'a donné aucune raison, sauf son mauvais vouloir.

— Un futur Monck, en France.

— Avec une roche tarpéienne près de son Capitole.

— Très juste. Cependant, si nous n'avons rien à craindre en France à cause du bon sens des populations, il est fâcheux qu'on laisse des pouvoirs aussi étendus à un seul homme. Il a trop d'argent à sa disposition, avec un contrôle dérisoire, et peut se créer des clients nombreux.

— Nous l'avons remarqué. Jamais aucun gouverneur n'a créé autant de sinécures, de gros emplois inutiles, n'a donné autant de

missions sans nécessité, n'a distribué de telles sommes partout. Monsieur Morestier poursuit certainement un but caché et peu louable. Nous verrons.

— En attendant, vous peinez et vous payez.

— Hélas !

Très honnête, d'une nature droite, d'un esprit ouvert et juste, de Nersan ne peut comprendre que l'on aide si peu la colonisation.

A quoi servent alors les sociétés créées en France ? Pourquoi ces réunions, ces discours, ce groupe colonial, ces invites à partir au loin ? Ce sont des prétextes à louanges réciproques, à congratulations personnelles, à distinctions diverses ; quant aux colons, inutile d'y songer, si ce n'est pour les entraver le plus possible et les ruiner souvent.

Pourtant, à quels résultats n'aboutirait-

on avec de tels hommes si les gouvernants s'occupaient mieux de la chose publique ?

Et de Nersan pense déjà aux moyens de réveiller l'opinion à Paris, lors de son retour, car cette vitalité du Tonkin l'intéresse. Il aime ce pays malgré les défauts de ses habitants, défauts qui paraissent plus accentués parce que tout le monde se voit, se rapproche plus qu'en France. Avec de la philosophie, un bon sourire et de la bienveillance, on échappe à la tendance de dénigrer son prochain. Un parisien a trop d'esprit pour ne pas agir ainsi et de Nersan en est un, distingué, bien élevé et intelligent.

Aussi s'amuse-t-il vraiment en fréquentant tous ces milieux où tout est sujet à études, à observations psychologiques.

Le hasard d'une rencontre avec une ancienne connaissance, un capitaine du

corps d'occupation, l'amène dans le monde militaire. Les officiers, surtout ceux d'artillerie, viennent quelquefois au café et voient des civils ; en général ils vivent entre eux, à part. Les femmes font de même, conservant dans leurs relations l'attitude qui sied à une commandante, ou à une simple lieutenant. Elles oublient leur origine, souvent très modeste mais très honorable, pour ne penser qu'à la situation présente. Les services annexes, administratifs et médicaux, sont même regardés de très haut. Le salon de la belle Madame Danziel est le lieu de rendez-vous préféré. Là, on papote, on médite des unes et des autres, on organise des petites parties. Quant aux enfants, ils restent à la maison, laissés aux ordonnances, aux tirailleurs ou aux congais annamites ; mal surveillés, conduits dans les communs ou dans une auberge indigène, coudoyant

des enfants du peuple malpropres et vicieux, mangeant des choses indigestes, ils font peine à voir. Les maris, tout à leur service, ne savent rien, trop confiants. C'est à bord des paquebots ou des affrétés, au retour en France, que l'on s'aperçoit du peu de soin dont ont été entourés ces pauvres petits. Souvent la mère ne sait même pas les habiller. Il est juste d'ajouter qu'il existe de nombreuses exceptions.

La demi-heure passée en visite chez Madame Danziel renseigne de Nersan sur ce monde à part et sur son peu de considération pour tous ceux qui n'ont pas de galons sur les manches.

— Quel pays habitiez-vous en France avant de venir ici? lui demande d'un ton légèrement ironique la maîtresse de la maison.

— Paris, Madame.

— Ah!

Désappointée, Madame Danziel se retourne vers ses visiteurs :

— Je suis agacée, je suis invitée chez des industriels. Impossible de refuser, mon mari les ayant connus avant son mariage.

— Mais, Madame, mon père était aussi commerçant et tous les officiers avant la guerre étaient heureux de venir chez nous, réplique Madame Secrin dont le mari est médecin des colonies.

— Ah ! oui, en Alsace ; je n'ai jamais connu en fait d'Alsaciennes que des bonnes.

— Et rien que de jolies femmes, ajoute le capitaine Frévol.

— Il y a en Alsace des femmes mieux élevées et plus instruites que dans beaucoup d'autres endroits, aux colonies, par exemple, répond Madame Secrin.

— Vous savez, Madame, ce que j'en disais

c'était pour rire. Vous êtes très jolie femme, murmure le capitaine Frévol en se penchant vers sa voisine.

— J'en laisse mon mari seul juge, Monsieur.

— Alors vous changez de maison, Madame, reprend Madame Danziel en s'adressant à la femme d'un lieutenant.

— Nous étions trop à l'étroit rue des Teinturiers. Nous avons choisi une des nouvelles habitations construites par ce gros entrepreneur, Monsieur Astruc.

— Qu'habiteront alors les officiers supérieurs si les lieutenants s'offrent de si confortables demeures ?

— Je regrette notre ancienne citadelle, maintenant démolie, où nous étions entre nous, enclos entre des murailles. Aujourd'hui nous sommes confondus avec les civils. C'est désespérant, observe la femme d'un commandant, à la tête anguleuse, aux lèvres pincées.

— Vous allez au bal du général? demande un capitaine.

— Oui, elles sont très gaies, ces soirées. Quelle différence avec celles de son prédécesseur!

— Ce dernier était marié. Sa femme, très économe, avait même offert jusqu'à 36 francs par mois à la femme d'un petit employé pour être institutrice de ses enfants et rester toute la journée.

— Le salaire d'un cuisinier annamite.

— Il y a trop de civils à ces bals.

— Le général aime s'entourer de toutes les jolies femmes de la ville.

— Et des jolies jeunes filles.

— Jusqu'aux femmes des négociants.

— Aussi, impossible de marchander dans les magasins, le lendemain.

— On raconte qu'en dehors de ces réunions hebdomadaires, il y en a d'autres plus particulières.

— Ah ? ah ?

— Soupers au champagne, actrices et petites femmes légères, rien ne manque.

— C'est ennuyeux de ne pouvoir s'y rendre.

— Le fruit défendu.

— Vous allez aux réceptions de Madame Hersin ?

— Elle invite par séries ; on est bien obligé de s'y rendre.

— Madame Hersin a, dit-on, une conversation agréable quand elle parle, mais elle ne parle jamais.

— Oh ! jamais ! Elle laisse parfois échapper des réflexions savoureuses.

— Lesquelles ?

— L'autre jour elle nous a initiées à ses affaires intimes. Elle nous montrait ses appartements, nouvellement restaurés : voici la chambre de mon mari, voici la mienne. Vous savez, c'est plus commode

en été dans ce pays, mais on se rend de petites visites !

— Ce bon mari, ose-t-il vraiment ? ajoute le capitaine Frévol.

— Pourquoi ? demandent avidement ces dames.

— Madame Hersin m'a dit elle-même un soir de grand bal : Pilotez donc mon mari, il est timide.

— On ne le dirait guère, avec ses cent kilos.

— Il est cinq heures, venez-vous à l'hôpital ? demande une de ces dames à sa voisine. Je vous emmène dans ma voiture.

De Nersan profite du moment pour prendre congé. La froideur de l'accueil, le peu d'attentions de Madame Danziel et de ses amies, la vulgarité de la conversation, lui rappellent une observation de son ami Bartol.

— Toi, mon cher, lui avait-il dit, on

t'adule à cause de ta fortune, mais sois certain que tu es non seulement envié, mais critiqué et abîmé. Tu as vécu dans un milieu intelligent. Tout jeune, tu as fréquenté ce monde intellectuel. Ton père t'a initié à ces habitudes, à ces études intéressantes du caractère de chacun ; il t'a appris à rechercher la cause de tout, à connaître le plus de choses utiles, à te placer au-dessus des mesquineries de la vie ordinaire. Or, presque tout le monde ici n'a pas été élevé ainsi. Leur horizon est resté borné, étant jeunes. Plus tard, beaucoup ont eu l'intelligence plus ouverte par l'instruction, par la vie, par les voyages, mais il leur est demeuré l'esprit de clocher, l'amour du papotage, la non-science de ce que peut être une éducation plus libre, plus complète, plus raffinée.

En réfléchissant ainsi, de Nersan se rend à l'hôpital où un fonctionnaire d'un poste

vient d'être transporté. Ayant été bien reçu chez lui, il se croit obligé de prendre des nouvelles.

Tout le monde va à l'hôpital, au Tonkin, hommes ou femmes, le plus petit employé comme le plus haut fonctionnaire. On y trouve les soins les plus éclairés et les plus complets qui manqueraient chez soi. Impossible, en effet, d'avoir de sérieuses garde-malades parmi les annamites.

Le rez-de-chaussée d'un pavillon, réservé aux dames, est le rendez-vous de tout Hanoï. Chacun vient admirer les nouveau-nés, dit un mot aux jeunes mères, entrant sans façon dans les chambres, importun à la fin. Comme les naissances sont nombreuses, le mouvement est perpétuel.

En partant, de Nersan rencontre le jeune Hurtet, toujours empressé et aimable, à l'affût de nouvelles à rapporter à ses chefs.

— Comment trouvez-vous Hanoï ? demande celui-ci.

— Jolie ville, mais vide pour moi qui n'ai aucune occupation. D'après ce que j'ai remarqué, on vit ici de sa vie propre, de son existence particulière. On écoute les potins intérieurs et ceux de l'extérieur, on en claboude. Quant aux affaires sérieuses intéressant les provinces, le vrai Tonkin, elles sont ignorées de la plupart des habitants de la capitale. Ceux-ci n'ont pas voyagé en dehors de Hanoï et veulent paraître cependant très informés, tout en ne connaissant rien. En résumé, Hanoï est une ville à part ; Bac-Ninh, si rapprochée, est moralement aussi éloignée que Carpentras de Paris.

— Vous avez vos correspondances pour vous distraire.

— Mes correspondances ?

— N'êtes-vous pas en relations avec certains grands journaux de Paris, et n'êtes-vous pas l'auteur d'articles parus ces derniers temps ?

— Je vous assure que je n'écris rien, n'étant ni correspondant, ni journaliste.

— Alors, c'est Monsieur Bartol.

— Bartol ! le pauvre garçon. Vous ne savez à qui vous en prendre au gouvernement pour vous venger de notes assez dures écrites à Paris, et vous faites retomber vos soupçons sur des innocents.

— Je répète ce que j'ai entendu dire.

— Décidément, Bartol n'a pas le don de plaire. Il est trop droit et trop franc. D'autre part, il a négligé le monde féminin, en cela il a eu tort car il s'est créé beaucoup d'ennemies.

— Peut-être.

— Mais, dites-moi, pourquoi recherchez-vous l'auteur des articles ?

— Il est défendu aux fonctionnaires d'écrire.

— Et votre gouverneur ? Jusque dans les illustrés, Monsieur Morestier se fait encen-

ser; il a un agent spécial à Paris, bien connu de tous.

— Le gouverneur est un homme politique.

— A qui tout est permis, n'est-ce pas ? Très beau, ce raisonnement, et mes félicitations pour l'avoir trouvé. Moi, je prenais votre chef pour un fonctionnaire d'un très haut grade. Au revoir, cherchez ailleurs vos auteurs, ni Bartol, ni moi n'écrivons.

Madame de Keller, vexée de n'avoir reçu aucune visite de de Nersan, apprend par Hurtet cette conversation. Lentement, elle insinue auprès des personnes de son entourage que le riche colon n'est pas dans une situation aussi brillante, qu'il n'a pas les relations qu'on lui a prêtées. Elle n'ose pas ajouter qu'il est un rastaquouère, mais le laisse entendre. Elle se venge ainsi des Santis, des Ismar qui lui font grise mine.

Ces dames ne l'ont-elles pas tenu à l'écart

du comité féminin chargé de recueillir les dons pour les cloches de la cathédrale ? Ne cherchent-elles pas à lui enlever ses adorateurs ?

Ces raisons sont plus que suffisantes pour activer sa haine.

Grâce à Hurtet, bien stylé, la nouvelle se répand dans les milieux officieux et gagne la province. Croyant n'avoir rien à craindre de de Nersan, ne le voyant pas reçu aussi cordialement par le nouveau gouverneur, chacun s'apprête à faire montre de mauvais vouloir ou peu d'empressement. Inutile, en effet, de se gêner avec un monsieur quelconque.

Quelques jours après de Nersan apprend des nouvelles surprenantes. Des difficultés ont surgi pour sa concession ; des villages — il n'en existait pas autour — réclament des terres ; des enclaves sont nécessaires pour de futurs et hypothétiques travaux ;

un plan rectificatif doit être dressé et le résident de la province a envoyé un conducteur des travaux publics pour exécuter ce travail; les frais de déplacement, de levé de plan seront imputables au futur colon qui a cependant payé une première fois pour le même travail.

Très étonné, de Nersan proteste auprès du résident supérieur; une enquête est ouverte, telle est la réponse qu'il reçoit.

Obligé d'attendre patiemment, désœuvré, il sort chaque jour de très bonne heure, avant le soleil levé, soit à bicyclette, soit dans une petite voiture. Au retour, le long du petit lac, il rencontre quelquefois les troupes revenant d'une promenade militaire.

Vibrante, pleine d'entrain, avec les clairons qui scandent la mesure, la fanfare précède les compagnies d'infanterie de marine et de tirailleurs tonkinois. Avec ses airs joyeux, elle apporte le bonjour matinal

de France; elle remue le cœur. Parfois, les sons se perdent dans les masses de verdure, en face des vastes jardins et des squares.

Le matin, le petit lac est joli à voir. Le ciel n'a pas encore cette clarté aveuglante que lui donne le soleil en montant au zénith. Une estompe grise le recouvre.

Le boulevard qui circule autour de cette grande pièce d'eau est caché par les arbres; zigzaguant il passe devant les villas voilées en leurs coins d'ombre et de mystère ou devant des maisons importantes et coquettes dont l'étage s'élève au-dessus des autres demeures.

A travers les arbres, entre les massifs d'ibiscus taillés bas, on aperçoit au loin de minuscules points blancs qui passent, rapides; ce sont les coolies avec les pousse-pousse.

Un drapeau flotte sur la mairie, et, en

face, la cathédrale montre ses deux tours. Au milieu, se dresse la tour du pinceau, symbole de la pensée.

Aussitôt après sa promenade, de Nersan part de nouveau, allant rendre visite aux négociants, aux industriels dont il s'est fait des amis, puis rentre chez lui. Le soir, il accepte quelques rares invitations, subit chez les uns deux heures de musique classique, chez d'autres des conversations oiseuses, et rentre, le cerveau vide, un peu las, se sentant isolé par son éducation, ses fréquentations intellectuelles à Paris qui, ici, se rencontrent peu.

Tous ceux qui ont vécu de longues années dans la capitale, dans le monde politique et littéraire, et se trouvent transportés en province éprouvent un semblable malaise, une pareille sensation de vide.

Au Tonkin on n'a plus la même perception du soi. En France, dans notre bureau,

nous avons la possession entière de notre volonté et une suite complète dans les idées. Celles-ci mûrissent pendant la marche et les actes de chaque jour; arrivées à une parfaite maturité elles sont exprimées très vite, limpides, par la plume qui suit la pensée. Le cerveau est entier.

Au Tonkin, au contraire, il semble qu'il existe une certaine absence de cerveau.

On fait sa besogne, on s'en occupe, on la termine; on écrit des rapports ou on révise ses comptes. En dehors de cela, l'esprit est généralement incapable de tout travail et de tout effort. Le cerveau n'est pas surchauffé par le mouvement, l'air ambiant, les conversations intelligentes, agréables, fines où un mot dit par un visiteur vous donne la note exacte que vous cherchez ou vous ouvre un nouvel horizon se rapportant à votre œuvre.

Il faut donc une tension d'esprit extraor-

dinaire, une volonté ferme pour surmonter cette torpeur et fixer ses idées et ses impressions. Cette tension arrivée au point cherché ne peut s'y maintenir.

La machine humaine surchauffée par la chaleur de l'air, par la fatigue qui résulte des nuits sans sommeil, se déclanche et l'esprit, affaissé, n'a plus de ressort. Après un certain temps, à la suite d'efforts continus, plus lents à se produire parce que l'énergie s'use, on ne lutte plus ; on a même la paresse de prendre une plume, d'écrire à ses amis et à ses parents.

En dehors de tout travail obligatoire on ne veut penser à rien. C'est ainsi que beaucoup de personnes intelligentes, très capables, arrivent à se confiner en leur état. Ne développant pas leur matière cérébrale, ne lui donnant pas la gymnastique nécessaire, indispensable pour la garder saine, elles tombent dans une quiétude

parfaite qui est l'anéantissement de leur esprit. Elles arrivent à désirer des compensations matérielles, des excitants de toute sorte et vivent dans cette torpeur sans se demander si elles ne sont pas à côté de la véritable existence, si elles ne voient pas faux en croyant être clairvoyantes.

Sans amis, sans confidents sûrs, de Nersan est seul. Les sourires de Madame Santis, voulant toujours le mariage, les agaceries de Mademoiselle Ismar l'énervent. Il ne peut pas rencontrer Monsieur Ismar sans être accaparé et entraîné de force chez lui, soit à déjeuner, soit à dîner.

— Le simple repas de famille, lui dit-il, mais vous nous faites tant de plaisir ! La dernière fois, messieurs Dindler et Van Siémen — vous vous rappelez — ces deux journalistes qui étaient venus passer la soirée à la maison, sont partis enthousiasmés de vous et de votre conversation. Ils m'ont

dit qu'ils seraient heureux de vous être agréable. Quel homme charmant vous êtes ! Vous capturez tout le monde.

— Quel regret d'être en été ; il n'y a plus de fêtes, ni de bals. Nous ne pouvons plus causer comme auparavant, déclare Alice.

— Mais nous nous voyons plus intimement, ajoute la mère. Vous êtes chez vous, ici, et nous sommes trop heureux de remplacer un peu votre famille.

La brave femme se prend elle-même à ses propres paroles et finit par le croire. De Nersan éprouve toutefois du plaisir dans ce salon où la conversation est agréable, plaisir malheureusement mitigé par la nécessité de s'observer en ses actes et en ses paroles. Pourquoi avoir eu cette idée de mariage ? Cela lui gâte tout. Madame Ismar y tient, y compte même. Souvent, après dîner, elle va s'occuper de la maison avec

sa seconde fille, tandis que le mari, dans une autre chambre, s'absorbe dans l'étude de paperasses administratives. Elle laisse Alice seule avec de Nersan, sous la véranda ou dans le jardin.

La jeune fille met en jeu toutes ses séductions ; étrangement femme, ce qui surprend son interlocuteur, elle agit avec esprit et avec malice, ses peignoirs, légèrement échancrés, aux manches larges, laissant deviner un corps bien pris, aux formes pleines que ne retient pas le corset. Tantôt, le priant de rester dehors, elle rentre pour se mettre au piano, y exécuter de brillants morceaux et de mélancoliques mélodies, ou chanter d'une voix sûre et bien timbrée en s'accompagnant ; tantôt, elle semble s'intéresser à ses affaires, parle sans connaissance des choses du pays, esquisse parfois des aperçus littéraires et artistiques, sans se douter qu'elle se découvre. En

quelques jours, de Nersan a fini de déchiffrer cette jolie tête : une amuseuse, peut-être une demi-vierge ou pis encore, un esprit superficiel, sans culture profonde, avec un certain vernis acquis auprès de ses parents et des amis groupés chez eux, une volonté de domination poussée à son suprême degré, un désir de luxe et de grandeur dangereux. Pour la compléter, une allure souple et féline, une assurance déconcertante, et un je ne sais quoi de trop fait dans la démarche et dans les traits. La moue dédaigneuse qu'elle a en parlant des mariages de quelques-unes de ses connaissances avec des résidents indique ses visées plus hautes. Sa mère a brillé auprès d'un gouverneur, aidant peut-être à la fortune politique du mari. Alice, qui a probablement vu et réfléchi, veut trouver fortune et situation de suite.

Un jour, après s'être montrée plus sè-

ductrice, plus enveloppante, elle apporte son carnet sur lequel les amis doivent inscrire une flatterie ou une pensée. De Nersan y met ces seuls mots :

— Icare est de tous les pays, de tous les temps et de tous les genres !

Les fleurs qu'il envoie le lendemain dans une très belle potiche à Madame Ismar en remerciement de ses charmantes invitations n'ont pas le don de ramener le sourire sur les lèvres d'Alice, ni de la remettre d'aplomb. Le mot, trop dur, a touché.

En dehors de cette maison, les bévues des domestiques mal stylés, les réflexions déplacées de certaines femmes continuent seules à amuser de Nersan. N'a-t-il pas été reçu un après-midi chez Madame Astruc par un boy qui lui répondit sans rire :

— Madame est en chemise !

Au jour de réception de Madame Crestan, n'a-t-il pas entendu cette élégante mais

niaise jeune femme dire à de nombreuses visiteuses :

— Oh ! moi, ce qui m'ennuie, ce sont toutes ces visites ; on est obligé de voir tout le monde et de recevoir des personnes qui se croient forcées de venir. Je préfère voir quelques rares amies, une ou deux !

Au café, n'eut-il pas la surprise d'écouter un de ces aimables maris qui laissent leurs femmes toutes seules, faire cette réponse à un docteur qui venait le chercher en toute hâte :

— Votre femme a eu une insolation, elle est mourante, venez vite.

— Attendez un moment, j'ai encore dix points à faire au billard !

Un autre, que des amis plaisantaient pour sa conduite privée et ses maîtresses indigènes, répondit vertement :

— Messieurs, j'ai assez d'enfants, et ma femme ne sait faire que cela. Aussi, j'ai

deux logements. Ceux qui trouvent cela drôle sont au moins étranges!

Mais, ces études de mœurs, pour amusantes qu'elles soient, ne font pas l'existence. Un homme jeune a besoin de plus d'intérêts dans sa vie. Peu lui importe que Monsieur Rizier laisse sa femme se rendre seule à Do-Son, la plage fashionable, où elle se déclare heureuse de n'avoir pas de clôture à sa villa; que Madame Dutrec aille aux réceptions intimes du général, pendant que son mari fréquente les chanteuses annamites. Il lui est indifférent d'apprendre que Madame de Keller ait eu une altercation avec une de ses amies trop intimes sur le ponton des correspondances fluviales, devant un monde fou, à propos d'un cadeau, un chat siamois, donné par elle et cédé à une autre.

Ce sont menus faits inhérents à toute réunion d'êtres humains, plus remarqués ici parce qu'on est moins nombreux.

Pourtant, pour un observateur, quelque chose est changé. L'hiver est terminé. Les vêtements de drap sont relégués dans les armoires et les costumes blancs ont fait leur apparition. La chaleur commence.

Une lente paresse envahit le corps, une grande nonchalance saisit l'esprit, une profonde fatigue amollit les sens. Les journées chaudes succèdent aux nuits étouffantes. Les orages se devinent dans un lointain horizon et, derrière des nuages qui paraissent menaçants, des éclairs se succèdent sans interruption.

Les plantes, brûlées par l'implacable soleil, inclinent tristement la tête. Le sol durci emprisonne les racines qui cherchent de l'eau; la nature a soif; le ciel est de plomb.

L'homme, amolli par cette température, étendu sur sa chaise longue, voit par les pores de ses mains, de ses bras, sur sa

poitrine et sent sur son front perler des gouttes fines. Il transpire sans cesse; sans mouvement, il est en nage. S'il a recours aux bienfaits du panka, le sommeil l'attend. S'il le quitte il est repris par cette moiteur et les moustiques hardis font entendre à ses oreilles leur musique désagréable.

Ah! une brûlure! l'insecte a piqué la chair, et ses congénères le suivent, aiguissant leurs dards. Partout ils se glissent, empêchant le repos ou le travail, insaisissables ennemis que la moustiquaire elle-même ne peut arrêter. L'air étouffant ne vient pas tempérer la chaleur du corps.

L'esprit, sans suite aucune dans les idées, ne veut plus d'efforts. Le travail lent, soigné dans ses détails, que demande une œuvre, est une chose désirée mais impossible. On remet au lendemain, chaque jour, sans volonté précise. Les semaines s'écoulent et on ne produit rien.

En route, seulement, secoué de cette torpeur dangereuse, on se sent le courage de noter ses impressions. Le sang remué reprend son mouvement et redonne du courage. On se promet de donner enfin l'essor à ses idées vaguement ruminées, et on retombe après, plus violemment, dans son indolence première.

La température n'est plus supportable. De mémoire de mandarin, il ne s'en est jamais rencontré de semblable. Le temps est lourd, sans un souffle d'air. Les feuilles sont de plomb. De terre sort un rayonnement intense qui éblouit et enflamme. Les yeux se ferment devant cette clarté.

Dans le ciel monte peu à peu une nuée de teinte bronzée. Brusquement le vent s'élève, violent. Il soulève des tourbillons de poussière, ride le Petit-Lac et secoue les arbres. Un coup de tonnerre éclate, coup sec qui vous remue, puis une

trombe arrive : la pluie, drue, tombe.

Le grain passé, de la terre surchauffée montent des buées humides qui écrasent et font perler les fronts de sueur. Du sol s'exale une odeur de cadavre, mortelle, que l'on ne peut respirer longtemps. C'est la même que celle du matin, dans la campagne avec le brouillard, danger des troupes matinales en route pour les colonnes.

La pluie recommence à tomber; la nuit vient. Ce sont des alternatives de calme absolu et de tornades brusques. Le sommeil paisible et continu ne peut vous saisir, troublé à tout instant par ce manque d'air ou ces grondements formidables du tonnerre. Lorsqu'enfin, brisé de fatigue et d'insomnie, on s'endort, c'est pendant peu d'heures et on se réveille avec le soleil déjà ardent et l'air irrespirable.

Les femmes surtout ont perdu leur entrain. Déjà plus mates comme teint, elles

portent sur le visage la trace des fatigues et des insomnies. Leur sang surchauffé coule plus âcre ; elles changent de nature et suivent le temps en ses effluves tropicales. La sieste qu'elles évoquent en leur désir de repos devient pour elles une heure d'énervement.

Elles ne s'habillent plus et vont à travers les rues en robes légères, en peignoirs longs rehaussés de guipures ou de dentelles, sans ceintures, sans corset. Ce relâchement, que toutes ne suivent pas heureusement, indique l'état d'esprit. Il est l'avant-coureur, souvent, de recherches sensuelles raffinées, de désirs qu'elles veulent satisfaire à tout prix.

Les saïs et les coolies pousse-pousse pourraient raconter les stations prolongées, le soir, auprès de la route du Grand-Bouddha qui cachent des garçonnières, ou à la porte de certains négociants chinois qui

prêtent leurs lits de camp et la fumerie d'opium.

Ces habitudes extrême-orientales n'ont-elles pas déjà gagné les grands ports militaires et Paris ?

Dans son laissez-aller moral, dangereux dans ces pays lointains et exotiques, sous un climat difficile, de Nersan sent toutefois en lui sourdre des idées généreuses de travail et de lutte. Ce qui lui arrive au point de vue administratif le rend plus pitoyable pour les autres ; il plaint les malheureux obligés de supporter ces ennuis, il songe à les aider. Cette pensée qui un jour a traversé son esprit comme un éclair devient constante, tenace, et il cherche les moyens de lui donner une forme pratique.

Ah ! Bartol, Messieurs Randol, Térésien et les colons avaient raison en exposant leurs doléances ; il s'en rend mieux compte aujourd'hui.

— Attendez avant d'agir, lui conseille Monsieur Dargelès à qui il s'est ouvert de ses projets. Il y a encore ici trop de dissidents. Ceux-ci pensent bien comme vous, comme nous, mais leur intérêt les empêche de signer les pétitions et les requêtes.

Dans quelque temps ils seront ralliés à nous parce que le gouvernement agit de manière à mécontenter tout le monde.

— Attendons donc.

— Et Bartol, avez-vous de ses nouvelles ?

— Il m'écrit souvent ; ses lettres sont tristes. On lui a imposé un personnel détestable, indiscipliné ; ses interprètes sont des espions qui s'efforcent pour le moindre fait d'amener les indigènes à envoyer des réclamations au résident supérieur. Il se débat contre une animosité voulue, cachée. Je lui ai conseillé le calme. Cette nature ardente, droite, ne peut admettre les compromissions, les flagorneries.

— J'ai peur qu'il ne puisse rester dans l'administration.

— Je le crains aussi, on n'aime pas les indépendants qui peuvent voir et se refusent à toutes besognes.

— Que deviendra-t-il ? il n'a pas de fortune.

— Ne soyez pas inquiet pour lui. J'ai l'intention de lui demander, s'il démissionne, d'être ici le directeur de ma concession avec une participation dans les bénéfices.

— Vous êtes un véritable ami.

— Si la fortune ne doit pas servir à faire du bien, inutile de la posséder. Puis je connais certaine jeune fille et certains parents qui ne verraient pas sans grand chagrin partir du Tonkin notre résident.

— Bartol vous a fait part de ses pensées intimes ? Dites-le, je vous en prie. Depuis qu'il est loin, Jeanne est triste.

— Je m'en suis aperçu. Consolez-la, et

laissez-lui espérer le retour prochain de Bartol à qui je vais écrire. J'ai besoin de ses conseils ; il faut qu'il vienne.

— Vous êtes bon. Merci pour ma petite Jeanne.

— Brave Bartol ! j'espère qu'il pourra nous redire encore :

Oui, ce Tonkin est merveilleux ; on y a l'exquis du souvenir et l'oubli de l'amertume. Un limbe entoure les tristesses.

Il sera heureux, alors !

VI

Colonisons !

« Hanoï, le ... août 189...

« Le Résident supérieur au Tonkin,

« A Monsieur René de Nersan.

« Hanoï.

« Monsieur,

« J'ai l'honneur de vous adresser les résultats de l'enquête à laquelle il a été pro-

« cédé au sujet des terrains dont vous avez
« demandé la concession.

« Comme vous pourrez vous en rendre
« compte par le plan ci-annexé dressé par
« le conducteur des travaux publics de la
« province de Haïduong, les villages récla-
« ment les terres restées en friches. Ils ont
« même commencé à travailler sur certai-
« nes parties.

« Un fonctionnaire de la résidence s'est
« rendu sur les lieux et a recueilli les
« déclarations des intéressés. Son rapport
« conclut que les terres cultivées, comme
« celles incultes, soient laissées aux villa-
« ges et que *le reste* vous soit donné en
« concession.

« Les frais divers occasionnés par les
« déplacements et le lever de plan se
« montent à la somme de 800 piastres (1)

1. La piastre a une valeur commerciale qui varie en ce moment entre 2 fr. 40 et 2 fr. 60.

« que vous voudrez bien verser au Trésor.

« Ci-joint l'ordre de versement.

« Recevez, Monsieur, l'assurance de mes
« sentiments distingués.

« HERSIN. »

Bartol vient justement d'arriver à Hanoï. Froissé par les procédés discourtois du résident supérieur en Annam, ami de Monsieur Hersin, par ses télégrammes officiels blessants et ironiques, énervé par l'attitude hostile de ses mandarins qui écrivent à Hué avant d'exécuter ses ordres, il a demandé son déplacement et obtenu un congé.

Il se met de suite à la disposition de de Nersan et tous deux se rendent dans le Dong-Trieu. Leur contre-enquête n'est pas longue et la lettre suivante est envoyée au résident supérieur dès leur retour à Hanoï.

« Hanoï, le ... septembre 189...

« Monsieur le Résident supérieur,

« J'ai l'honneur de vous accuser réception de votre lettre relative à ma concession.

« Très étonné du rapport que vous me signalez, je me suis rendu sur les lieux et j'ai acquis la certitude que la bonne foi du fonctionnaire chargé de l'enquête a été surprise.

« Lors de ma demande, aucun village n'existait à plusieurs kilomètres aux environs, la brousse avait tout envahi ; les villages situés de *l'autre côté* du fleuve n'avaient aucun droit sur les terres et ne parvenaient même pas à cultiver les leurs ; je m'en étais assuré.

« Les cultures ou mieux les essais de cultures tentés sur ma future concession sont dérisoires, ne comprennent pas en

« deux endroits différents, plus d'un sao
« (3.600 mètres carrés), ont été faits à la
« hâte et n'ont pas été continués. Rien n'a
« été planté ni semé.

« Je ne veux pas chercher à approfondir
« la question ni accuser qui que ce soit.
« Mais permettez-moi de vous dire que je
« m'élève, et à bon droit, contre ce pro-
« cédé. J'espère qu'un ordre de vous remet-
« tra les choses au point.

« *Le reste*, si aimablement laissé par les
« enquêteurs, comprend des mamelons, des
« rochers, sans même aucune communica-
« tion entre eux.

« Quant aux dépenses occasionnées par
« la contre-enquête, je me refuse à les
« payer et je vous retourne l'ordre de ver-
« sement. J'ai fait exécuter, conformément
« aux arrêtés en vigueur, un premier plan
« par un géomètre assermenté, plan exact,
« et les vérifications, puisque vous avez

« voulu en prescrire, incombent au gou-
« vernement.

« La bonne saison va bientôt commen-
« cer et, à moins de perdre un an, j'ai
« besoin de connaître votre décision le plus
« tôt possible.

« Veuillez agréer, etc.

« DE NERSAN. »

— Inutile de t'adresser au chef de province, lui avait conseillé Bartol. Tu perdras ton temps. Il n'aime pas les colons et n'en veut pas chez lui. Comme les mandarins ont dû être stylés par lui, ils ont donné l'ordre à des villages riverains d'envoyer quelques buffles avec deux ou trois nhaquê sur les terres demandées. Sois ferme, énergique, et tu obtiendras satisfaction.

— Je serai même très sec s'il le faut ; j'ai les moyens de faire marcher tout ce monde, tu verras. Ce qui m'étonne, tou-

tefois, c'est ce revirement brusque du résident.

— Politique d'une part, femme annamite de l'autre.

— La question politique ne peut amener un tel manquement à la vérité ; c'est donc la femme annamite, mais pourquoi et comment ?

— Très simple, mon cher. L'administration, pudibonde et correcte, n'admettrait pas qu'un de ses résidents logeât chez lui une concubine française, mais elle tolère les maîtresses indigènes. Celles-ci abusent de la situation auprès des annamites naïfs et crédules. Associées avec les femmes des mandarins et des interprètes, elles se font une jolie fortune. La congai de mon collègue d'Haïduong est réputée pour son luxe et son audace. Elle a dû méditer un coup de maître pour les terrains de ta concession et les mandarins, d'accord avec elle,

ont trompé le résident déjà hostile ; du moins, j'espère qu'il en est ainsi.

— Attendons.

Une mauvaise nouvelle les surprend.

Madame Randol, très souffrante depuis quelque temps, vient d'être transportée à Hanoï, chez des amis.

Ils s'y rendent de suite. Les médecins sont là, impuissants. Tristesses soigneusement cachées à son mari, souvenirs de la famille, lettres un peu trop amères de la maman demeurée seule ont contribué à miner lentement cette nature gracile et nerveuse.

Le soir, dans la belle maison aux hautes cimaises, sous les pankas agités en vain, malgré les soins, l'amour et la jeunesse, cette jeune femme s'éteint. Elle avait vingt-deux ans. Jeune tonkinoise, elle portait avec elle le bonheur et l'espérance. Elle donnait au travailleur qui, son avenir as-

suré, était venu la demander en France, elle donnait le repos et la vie de famille. A cet honnête et brave qui, dix ans durant, avait peiné et qui, au-dessus des soucis, demeurait quand même un fervent du Tonkin, qui y avait mis toute son énergie, dont la terre était sienne, dont son cœur était plein, à ce travailleur la joie était venue. Enfin, se reposant des gros labeurs, se remettant des tristes solitudes, il commençait à goûter le bonheur d'avoir une compagne.

Hélas ! pourquoi faut-il que les bons soient touchés et qu'eux seuls, souvent, souffrent ?

Et le pauvre sanglotait, en serrant les mains, en voyant ses amis qui, muets, ne sachant que dire, l'aidaient dans sa triste tâche.

Combien dures ces longues et interminables étapes qui de la maison à l'église,

de l'église au cimetière le forcèrent à revivre sa douleur. Et lorsque devant lui la fosse fut fermée, Bartol le ramena doucement vers sa demeure dont les murs résonnaient vides, froids, apeurants.

Oh ! dans nos lointains pays où une poignée de français vit et se débat, où l'on se critique souvent mais où l'on est quand même plus rapproché, dans ces pays on pense doublement. Il n'y a pas autour de nous les parents, les amis dont la vue repose d'une tristesse navrante. L'ami est obligé de suivre son chemin, de s'occuper de lui-même, et la solitude vous pèse bien plus.

Pour terminer cette lugubre soirée l'orage sur le ciel monte menaçant. A peine la dernière pelletée est-elle jetée que l'éclair, aveuglant, sillonne l'horizon. Le tonnerre gronde, énervant les cœurs et la pluie, en grosses ondes, vient marier ses pleurs à

ceux du malheureux. Elle tombe sans arrêts, faisant rentrer tout le monde, sur la ville silencieuse. Les lampes à arc ont leur éclat terni. Le ciel tout noir couvre la terre de son manteau de deuil.

Tristes soirées, nuits fâcheuses où l'on se sent plus loin, où l'on est plus seul.

Vous êtes le désespoir — ne vous renouvelez pas.

Cette mort produit sur Bartol une impression profonde. Pensif, il revit les longues années d'Indo-Chine et revoit les amis, les chefs aimés, les simples connaissances disparus pour toujours. La liste lui paraît longue. Un accident de chasse a emporté celui-ci, une lame de ressac a fait chavirer la baleinière où se trouvait en partie de plaisir un co-popotier, la dysenterie a enlevé un bon camarade le jour même d'un fort avancement, le choléra, la petite vérole ont pris ceux-là, la mer a reçu d'autres

connaissances pendant leur retour en France, malades.

Il se les nomme tous, les bons amis, les ennemis, les indifférents, ceux à qui il a serré la main, qu'il a coudoyés un instant, ceux chez qui il a dîné un soir, étant de passage.

Dans chaque coin du Tonkin, dans le plus petit poste, auprès des villages, quelques tombes se montrent. Celles-ci sont bien soignées, celles-là, abandonnées, sont envahies par les herbes. Les unes ont de beaux marbres gris ou blancs, les autres des croix de fer, de plus simples en bois, et les isolées plus rien, ce sont celles des petits soldats qui dorment sous un tumulus.

Toutes ces figures évoquées, nombreuses parmi notre petit monde, donnent à Bartol une tristesse navrante. Il est, d'ailleurs, dans un état d'esprit particulier. Il sent son avenir compromis, son avancement enrayé

pour de longues années, par suite de l'hostilité de certains chefs. Son travail continu, son activité et sa correction n'auront servi à rien. Il est indépendant d'idées, de caractère, il n'admet pas une grossièreté, une inconvenance, c'est assez pour justifier une disgrâce.

Combien différente des commencements est l'administration actuelle ! Quels changements parmi les fonctionnaires !

A l'arrivée du régime civil, il existait une pléiade de jeunes gens intelligents. Vifs, alertes, enthousiastes, un peu casse-cou, pas trop disciplinés, ils ne demandaient qu'à marcher de l'avant. Maintenant, la plupart, domptés à cause de la situation nécessaire, ont courbé la tête et se sont pliés à la routine. Incapables de tout effort particulier, souples et dociles, ils désirent la tranquillité, le beau poste, la jolie installation.

D'autres sont morts. Les quelques-uns

qui ont résisté à cette avalanche ont eu leur avancement retardé ou arrêté. Aujourd'hui, ils sont calmes.

Oh ! l'effroyable orage, lorsqu'un des grands chefs est venu mettre son autorité au service des appétits des forts et des rancunes de ceux qui le servaient ; en plus, sa femme, dans son outrecuidance, se croyait tout permis.

Aussi, délaissant toute pensée généreuse, las de lutte, désireux de calme, les fonctionnaires et les employés suivent leur carrière sans entrain. Réfléchis en leurs actes et pacifiques en leurs paroles, ils veulent le repos, la vie large, avec la perspective de congés heureux et d'une retraite calme.

Vieux tonkinois, adieu les bons et francs éclats de rire, remède et guérison de toutes les tristesses ! Finies, les joyeuses soirées où, sans invitation, on se trouvait nom-

breux ! Les mesquineries d'argent se sont fait jour ; les idées étroites et spéculatrices se sont montrées. La gaité est perdue, le vieil esprit gaulois a disparu !

— Tu exagères un peu, mon cher, dit de Nersan à Bartol qui lui fait part de ses impressions à ce sujet. Tout le monde ne peut pas, sa besogne terminée, se livrer aux travaux que demande l'esprit. Que deviendrions-nous si tous, voulant acquérir un renom, écrivaient, faisaient des sciences exactes, des découvertes, que sais-je encore ! A toi, le travail ordinaire qui te passionne, d'ailleurs, n'est pas suffisant pour ton activité. Il n'est que le labeur nécessaire pour assurer ton existence. Il te faut l'au-delà. Je comprends ton opinion, mais pourquoi vouloir la trouver chez les autres ? Laisse-les avec leurs idées.

— Soit, à la condition qu'ils ne s'occupent pas de mes actes. Je veux travail-

ler et, chaque jour, on me dit : « Que faites-vous, monsieur, en dehors de nous tous ? Pour quelle raison vivez-vous seul ? » Ou bien, le but étant atteint heureusement après de longs efforts, ils m'appellent sournois.

— Alors ?

— Alors, je suis énervé de ces jalousies, de ces haines sourdes de gens troublés en leur calme, qui sentent un étranger glissé parmi eux. Aigri par les injustices de ce monde qui veut me punir de mon indépendance, de mon désir d'être utile à ce pays en m'occupant de ses intérêts et de ses besoins, qui cherche à enrayer mon avenir et à m'abaisser, à tous je veux crier : « J'en ai assez ». Je dirai partout ce que vraiment ils sont, des hommes remarquables, mais à l'esprit étroit, des gens de coterie, de vulgaires familiers.

— As-tu pensé à ce que tu perds ? à tes années de lutte ici, à tout ce que tu as

fait ? Ta peine sera donc comptée pour rien ? Tu laisses tout !

— Tout.

— Sais-tu si en France tu retrouveras ce que tu abandonnes ici ? Es-tu certain du lendemain ?

— Eh ! les quelques rentes que je peux posséder et les travaux que sans doute je trouverai me permettront de vivre.

— Et, s'il t'arrive un revers de fortune ? Si ces travaux même te manquent ? Si, fatigué de ton séjour ici, tu ne peux plus rien faire, ni écrire ? Si ton cerveau se heurte à de non-facultés ? Si le public, enfin, aux idées bizarres, sans compréhension de ce qu'est ton talent, déclare : « Quel est cet intrus ? je ne veux pas de lui. Ses idées sont bonnes, je ne les goûte pas ! Ses pensées sont sublimes, elles me paraissent ternes ! Son style est parfait, je n'y comprends rien ! » Dis, à ce public, à ces

directeurs et à ces éditeurs qui, sachant du lecteur les pensées cachées, emploient les hommes les mieux dispos, que répondras-tu ? Ils te diront merci, et toi, que feras-tu ?

— Mais...

— Tu n'as pas le droit d'abandonner ton poste. Chacun arrive à son heure. La connaissance approfondie que tu possèdes de ce pays, de ses besoins, de ses ressources, font de toi une utilité indispensable. Tu pourras sous peu, je l'espère, contribuer à remettre les affaires de l'Indo-Chine en l'état. Tu souffres de la situation actuelle, tu es attristé des vilénies commises par les grands chefs. Ceux-ci ne sont pas au Tonkin pour longtemps. L'intérêt de tous les négociants, industriels, commerçants, colons est trop grand pour qu'ils ne parviennent pas à faire tout modifier. Reste donc, c'est ton devoir.

Ébranlé, secoué par ces paroles vibrantes et justes, Bartol est prêt de suivre ses conseils. Un planton arrive porteur d'une lettre officielle. Après lecture :

— Tiens, dit Bartol à de Nersan, voici la réponse. Monsieur Morestier m'envoie au Laos, dont je ne connais ni les mœurs, ni la langue, ni la législation, ni l'administration. Il savait bien ce qu'il faisait le gouverneur général, en proposant au ministre des Colonies la fusion des services civils. Il se donnait une arme très forte lui permettant de frapper ceux qui lui déplaisaient. En même temps il obtenait la nomination d'une série d'agents qui n'avaient aucun des titres voulus, et en cela il récompensait des services rendus en France par des amis politiques. Par contre, il désorganisait l'administration du pays, mêlant ensemble des comptables, des chefs de bureau, des résidents du Tonkin, de l'An-

nam et du Cambodge, des administrateurs de Cochinchine, des agents commerciaux et des commissaires du Laos. C'est une vraie salade russe qui a, de plus, mécontenté tout le monde, et fait du tort à chacun. Une des beautés de ce décret est à citer : il faut connaître la langue du pays pour être résident ; avec quelques mutations dans le genre de celle dont je suis victime, tu vois les exercices de polyglotte auxquels on doit se livrer.

Cette fois, la mesure est comble, je vais envoyer ma démission.

— Maintenant, je t'approuve. A partir de ce jour tu m'appartiens ; j'ai quelque chose à te donner.

Soulagé, libre, Bartol redevient lui-même. Il va pouvoir s'occuper des questions économiques du pays qu'il a adopté et se rendre utile à tous. Repris d'une ardeur juvénile il attend, impatient, le moment

d'agir. Avec ses anciens collègues et subordonnés il se tient sur une prudente réserve, préférant ne pas s'imposer à eux, les laisser libres de leur attitude.

Une occasion lui est offerte de les voir de plus près, réunis au tout Hanoï.

Une kermesse, au profit de la Société des Dames de France, est donnée dans l'ancien palais du Kinh-Luoc, local actuel des Chambres de Commerce et d'Agriculture. Dans le grand jardin donnant sur les rues Borgnis-Desbordes et Rollandes des jeux de toutes sortes sont organisés ; des baraques foraines cachent les surprises que l'on montre moyennant finances ; un théâtre avec les membres de la Société Philharmonique comme acteurs donne une comédie ; un cirque, aux bêtes fantastiques, attire surtout le public ; le manager est Riki. Il essaye d'amener le rire et la franche gaieté, il n'y réussit guère. En peu de mois le

gouverneur a engendré un malaise général ; une contrainte pèse sur tous.

La vaste salle du palais contient la musique militaire qui fait sauter les couples de danseurs, et un des pavillons annexes est le rendez-vous des joueurs et des affamés.

Il y a foule partout, la charité étant sur toutes les latitudes une des qualités des Français ; la fête, en son ensemble, est réussie.

Sans se quitter d'une seconde, de Nersan et Bartol voient tout et donnent leur obole. Ils traversent les groupes et échangent quelques propos avec des connaissances. Les commerçants, les industriels, les colons font à Bartol un chaleureux accueil ; les fonctionnaires sont plus froids ; quelques-uns même s'écartent ou détournent la tête. D'autres sont ironiques, un peu surpris quand même qu'un des leurs ait abandonné

la belle situation, la future retraite. Ils montrent une feinte cordialité, n'osant pas rompre les relations, car ils sentent là une force, une puissance, une volonté toujours à craindre. Que réserve l'avenir ?

Arrivés dans un coin du jardin, les deux amis se reposent sur un banc, séparés par d'épais ibiscus de petites allées qui contourment une pelouse, et entièrement cachés. Ils entendent des pas sur les petits graviers et, derrière eux, deux personnes s'arrêtent :

— J'ai consenti à vous suivre jusqu'ici, Monsieur, dit l'une d'elles, d'une voix sèche et méchante, pour vous prévenir une fois pour toutes d'avoir à cesser vos poursuites. Vous me gênez et vous me compromettez. C'est entendu, je ne veux plus vous voir autour de moi.

— Que vous ai-je fait pour être traité ainsi ?

— Je n'ai pas d'explications à vous donner. Adieu.

— Alice, je vous en prie, un mot encore, de grâce. Ainsi, c'est vrai ce qu'on raconte. Vous allez épouser ce riche jeune homme arrivé au Tonkin il y a quelques mois. C'est pour ce motif que vous m'abandonnez, que vous me brisez comme un jouet qui a cessé de plaire. Alice, vous ne ferez pas cela...

— Laissez-moi, je dois rentrer au bal.

— Non, ne partez pas encore. Vous m'aimiez, disiez-vous tout dernièrement; vous me l'avez prouvé. Rappelez-vous nos bonnes soirées, chez vous, tout d'abord, l'accueil si bienveillant de vos parents qui acceptaient l'idée de notre mariage; puis, un jour d'ivresse, où nous étions plus libres, nous nous sommes aimés!

Le mariage allait être déclaré, les pièces demandées en France arrivaient; brusque-

ment, votre père et votre mère m'ont reçu froidement, vous fîtes de même. C'est un mauvais rêve, Alice, dites.

— Inutile d'insister, mon cher, et j'espère que vous serez assez galant homme pour ne pas parler d'une folie passagère, à laquelle personne ne croirait, d'ailleurs.

— Ma situation n'est-elle pas belle ? Je suis vice-résident, j'ai un peu d'aisance, je suis jeune et je vous aime tant.

— Adieu.

— Alors vous vous mariez pour de l'or, et vos parents consentent à ce marchandage. Ah ! maudite soyez-vous.

— Monsieur Kerrien, je vous rappelle aux simples convenances et à une plus grande circonspection. Je me sauve. Peut-être, si vous êtes sage, me reverrez-vous un jour, après mon mariage.

— Oh !

Légère, Alice Ismar s'enfuit, tandis que

son interlocuteur quitte la place d'un pas incertain.

Les deux auditeurs involontaires de cette scène se lèvent à leur tour :

— Qu'en dis-tu, René ?

— Rien ne m'étonne plus ici ; cependant, je ne croyais pas à tant de cynisme de la part de cette jeune fille. Je voyais bien son calcul et celui des parents, ce qui m'importait peu, puisque je ne voulais pas du mariage, mais j'avoue que je reste confondu. Madame Santis aura sous peu de mes nouvelles.

Rentrés dans la fête, ils rejoignent les Dargelès. Jeanne prend le bras de Bartol et, naïve amoureuse, laisse éclater sa joie d'avoir auprès d'elle son aimé. Celui-ci, après la stupéfiante conversation à laquelle il vient d'assister, sent encore mieux le bonheur d'avoir auprès de lui, future compagne, cette douce et simple jeune fille. Elle

sera bonne mère et bonne épouse, il en a la perception vraie. Rayonnant, une larme perle dans ses yeux.

Madame Santis les croise et, apercevant de Nersan, l'appelle :

— Un mot, cher Monsieur, je vous cherche depuis plus d'une heure. Permettez-moi de vous gronder. Vous vous savez attendu, souhaité, même, et vous ne vous êtes pas présenté.

— Je ne saisis pas, Madame ; si c'est auprès de vous, je regrette vivement de n'avoir pas compris.

— Vous dites une impertinence, ce qui m'étonne. Il ne s'agit pas de moi. Ne faites pas l'ignorant. Vous êtes adoré par Mademoiselle Ismar, et son chagrin est grand de ne vous avoir pas vu. Ses parents sont également surpris.

— Je ne suis nullement engagé.

— Vous êtes venu si souvent chez eux...

— Madame Ismar a un salon fort agréable, et j'ai vu d'autres personnes aussi assidues que moi.

— Peut-être, mais pas reçues intimement comme vous. On en cause dans tout Hanoï et ce mariage est chose attendue, faite, pour tous. Je vous emmène auprès de votre fiancée.

— Madame, cette insistance m'étonne, et je regrette ce malentendu. Je ne me marierai pas avec Mademoiselle Alice Ismar, avec qui mes relations ont été simplement courtoises.

Interloquée, Madame Santis ne répond d'abord rien; le ton de de Nersan lui fait comprendre qu'insister est inutile. Cherchant à sauver, pour elle seule, les apparences, elle murmure :

— Querelles d'amoureux ! Tenez, voici Alice qui se dirige de notre côté. Je vous laisse.

De Nersan ne peut éviter la jeune fille qui vient droit vers lui.

— Ce n'est pas aimable, Monsieur ; je suis obligée de venir vous chercher pour me conduire.

— Je regrette, Mademoiselle, je ne suis pas libre.

— Votre ami Bartol peut se passer de vous quelques minutes. Il est occupé, je crois, et vous devriez prendre exemple sur lui.

— Je ne vois pas...

— Qu'avez-vous donc, ce soir, vous, à l'esprit toujours si vif ? Vous le faites exprès. Vous n'avez pas l'air aimable.

— Vous pensez ?

— Oui, ne soyez pas ironique. Je dis que Monsieur Bartol est empressé auprès de Mademoiselle Dargelès et...

— Quel joli couple et quelle brave jeune fille ! J'envie presque mon ami.

— Monsieur de Nersan !

— J'avais interrompu votre phrase, que vouliez-vous ajouter ?

— Montrez autant d'empressement ; allons, soyez gai, aimable, et offrez-moi le bras.

— Mille regrets, Mademoiselle, je causerais peut-être de la peine à quelqu'un et je ne me le pardonnerais pas.

— Vous parlez par rébus, expliquez-vous. On vous a dit du mal de moi, ou bien vous avez reçu de mauvaises nouvelles de chez vous, dites, Monsieur de Nersan, votre attitude me surprend.

De Nersan ne répond pas. Alice, énervée, le regarde fixement. Brave, sentant un danger, elle y fait face. Décidée à tout oser pour ne pas perdre l'homme qu'elle veut comme mari.

— René ! vous me faites mal ; je suis venue si joyeuse à cette fête, comptant vous y trouver, passer la soirée avec vous. J'aime

tant vous entendre donner vos appréciations sur les toilettes, sur les gens, j'aime vos taquineries. René ! ajoute-t-elle suppliante et à voix plus basse, dites un mot, souriez, j'ai tant de peine et je vous aime tant !

En entendant ces paroles, profanation de tous les vrais et beaux sentiments, de Nersan sent la colère le gagner. Le sang monte à son visage et ses yeux étincellent. Correct, il salue et va partir lorsque Alice, le saisissant par le bras, sans s'inquiéter si on la remarque, le voulant même :

— René, répondez. Vous parliez tout à l'heure de peine à causer à quelqu'un. Mes parents et vous existez seuls pour moi. Mon père et ma mère seront heureux de vous avoir pour gendre, je le leur ai entendu dire souvent, car ils connaissent mes sentiments.

Vous voyez, je ne tiens plus compte de ma pudeur de jeune fille, j'avoue tout ce que je pense, tout ce qu'on pense de

vous — et vous, René, je ne voudrais pas qu'un ennui ou un chagrin vous arrivât. — Mon cœur vous appartient, je suis à vous.

— Vous oubliez Monsieur Kerrien, Mademoiselle ! S'inclinant et faisant volte-face il s'éloigne pour rejoindre les Dargelès.

Les yeux hagards, Alice le voit partir sans chercher à le retenir. Elle est effrayée, son secret est connu ; mais de Nersan est un homme qui n'en parlera jamais, elle le sait. Ce qui la touche, c'est la perte de ses espérances, de cette fortune tant convoitée, c'est la crainte d'être la risée de tous après avoir été si enviée, c'est la peur de ne pas retrouver une pareille occasion et d'être obligée d'accepter un jour un mari avec une situation moyenne, c'est la colère contre elle-même d'avoir rompu entièrement avec un garçon qui l'aimait. Énergique, elle surmonte sa faiblesse et chancelante gagne un banc du jardin. A une connaissance qui

passe, elle demande d'aller chercher ses parents ; ceux-ci arrivent, épeurés. Elle prétexte un grand malaise, un accès de fièvre subit et quitte le bal. Le rêve est terminé.

Sans que l'on connaisse les causes de la rupture, l'attitude de de Nersan et les gestes d'Alice ont été vus par plusieurs personnes. Le lendemain, le Tout Hanoï se raconte cet incident sans s'y arrêter longtemps, ne connaissant pas les détails ; d'autres faits qui se sont passés la nuit même attirent plus son attention. En rentrant le matin, après avoir joué toute la nuit, Dutrec a trouvé le capitaine Frévol installé chez lui.

— Que faites-vous ici, dit-il ?

— Eh bien ? et vous, f..... le camp, répondit le capitaine, ses vêtements sous le bras.

Dutrec, qui regrette son arrivée intempes-
tive, fait mine de se fâcher devant son per-
sonnel déjà levé et ricaneur.

— Savez-vous faire des armes ? ajoute Frévol. Non ? Je vous enverrai mon maître d'armes et quand il vous trouvera assez fort, nous nous battons.

S'habillant sans se presser, il sort.

Un divorce est probable, dit-on. D'autres événements sont vivement commentés. Dans une baraque où s'étaient les vues du Tonkin, le vendeur, au milieu de la nuit, met en évidence des photographies qui attirent le public autant par le sujet que par le sous-titre. On se nomme les personnages. Le photographe a été des plus indiscrets. Ici, dans une « promenade sentimentale à la pagode Balny », on reconnaît Madame de Keller et le capitaine de Laverture, enlacés amoureusement. Là, en « Source », n'est-ce pas Madame Astruc, debout, nue, au milieu d'une table non desservie et sur la tête de laquelle les convives versent des flots de champagne ?

Les épreuves, mises aux enchères, ont atteint un prix fou. Les fantaisies de ces dames ont servi, en fin de cause, aux blessés.

Le lendemain, Monsieur Van Siémen, stylé par Madame de Keller, publie dans un conte du jour bien tourné l'histoire de la mariée et sa déconvenue. Tout le monde devine qu'il s'agit de Madame Santis et d'Alice Ismar. En réponse aux bonnes soirées et aux bons dîners des Ismar, le journaliste écrit des pamphlets. Cela lui rapporte une jolie somme, un cadeau gouvernemental obtenu par Monsieur de Keller, une grande mare à combler que lui rachètera immédiatement le Protectorat !

Pendant que le Tout Hanoï clabaude et se réjouit, de Nersan s'occupe de ses affaires. Ne recevant pas de réponse il va trouver Monsieur Hersin. Toujours cauteleux, celui-ci le renvoie au gouverneur général auquel

le dossier a été transmis. Monsieur Mores-tier, à qui René rend visite, affirme que le résident supérieur est seul chargé de ces questions.

Rendu furieux par ces procédés discour-tois, mais toujours maître de lui, de Nersan retourne au gouvernement. Le planton annamite lui répond que le gouverneur n'est pas visible.

Il force la consigne et pénètre dans le cabinet de Monsieur Morestier. Ce dernier se lève et, froidement :

— Sortez, monsieur, dit-il, vous oubliez que je suis le représentant du gouvernement français et qu'une pareille attitude mérite une répression sévère. Je pourrais vous faire arrêter.

De Nersan, sans se départir de son calme, prend un siège et s'assied.

— Inutile, Monsieur le gouverneur, de prendre ce ton, fait-il. Si vous voulez que

l'histoire soit connue de tout le public en France, vous n'avez qu'à mettre vos menaces à exécution. Vous n'y tenez pas, n'est-ce pas ? causons donc.

— Mais... Monsieur !

— Alors un malheureux garçon, possesseur de quelques milliers de francs, sollicité par votre office colonial et par vos journaux subventionnés, viendra dans ce pays afin d'augmenter le nombre de ses colons. Il dépensera beaucoup en voyage, en recherches dans l'intérieur, en frais d'hôtel à Hanoi, en comptes de géomètres ; il attendra de longs mois sans rien gagner, sans travailler, et verra peu à peu son patrimoine s'amoinrir ? Car il est rare, vous en conviendrez vous-même, de voir des personnes possédant plus d'une cinquantaine de mille francs, s'installer comme colons. Les millionnaires ne sont pas nombreux ici ; les grandes sociétés de mines et de

chemins de fer possèdent seules ces sommes énormes. Ce pauvre garçon, disons-nous, en butte aux fantaisies administratives de certains chefs de province, à l'hostilité ou à l'apathie de vos bureaux et du résident supérieur aura comme suprême ressource de se faire rapatrier comme indigent ou d'être nommé agent temporaire des douanes. Vous croyez que pareil état de choses peut continuer? Non et j'estime que ces façons d'agir sont d'un autre temps. Je suis décidé à les faire cesser.

— Vous me menacez, Monsieur! je vais...

— Oh! vous pouvez appeler tout votre monde, votre chef de cabinet, vos gendarmes et vos plantons. Ils entendront ce que je veux vous dire. Sachez, Monsieur, que je connais la cause des articles dithyrambiques de certaine grande presse parisienne; je connais les subventions, les marchés et les travaux donnés à des compagnies dont font

partie des directeurs et des administrateurs de ces journaux. Jusqu'ici je ne m'en étais pas occupé. Aujourd'hui je vois et j'apprécie les motifs qui les font agir, motifs inavouables, soit de politique, soit d'argent. Je suis, Monsieur le gouverneur général, un des principaux actionnaires de quelques-uns de ces quotidiens; j'y puis parler en maître, je le ferai. J'ai bien l'honneur de vous saluer.

De Nersan se lève; Monsieur Morestier, d'un geste onctueux, l'invite à se rasseoir.

— Que ne me disiez-vous plus tôt ce qui s'est passé au sujet de votre concession! j'aurais évité les retards qui se sont produits et les désagréments qui en ont résulté. Je ne puis être partout et voir tout. Les bureaux sont les mêmes sous toutes les latitudes et je regrette d'apprendre que le résident supérieur au Tonkin se soit laissé circonvenir par eux. Je suis un admirateur

des colons et de leur énergie, je désire leur réussite ; vous pouvez être assuré de mon concours le plus absolu, si des travaux spéciaux sont à faire chez vous. Notre aide ne vous manquera pas. Tenez, pour que cette question de concession soit terminée de suite, voici un mot pour Monsieur Hersin... Au revoir, cher Monsieur et bonne chance !

Deux jours après, l'arrêté paraît à l'*Officiel*, accordant à de Nersan ce qu'il a demandé. Il n'est plus question de retrait de terres, de paiement de nouveaux plans. Toute difficulté est aplanie.

— Ce gouverneur, dit de Nersan à Bartol et à Monsieur Dargelès, est un de ces politiciens ambitieux et louches que l'intérêt seul fait agir. Il réussit par son aplomb. Il est bien ce qu'on a dit de lui, un essai de Saint-Arnaud de café-concert. Je le surveillerai de près. Occupons-nous de notre

concession. Tu seras le directeur, Bartol, avec la moitié des bénéfices. Fais le nécessaire pour réunir de suite ton personnel et construire la ferme et la maison d'habitation. Dans quelques jours nous célébrerons ton mariage, je serai ton premier témoin.

— Vous êtes la Providence, dit Monsieur Dargelès.

— Tu es un ami, ce mot résume tout, ajoute Bartol. Tes intérêts seront bien défendus.

— A vous, cher beau-père, je vous promets que Jeanne sera heureuse. Pauvre petite ! elle ne se doute pas des suppositions que l'on a déjà faites sur mon futur mariage.

— Lesquelles ?

— Le jeune Hurtet, à l'affût de nouvelles et ayant appris que je devais probablement me marier, m'a abordé hier et, d'un air

détaché comme s'il ignorait de qui il s'agissait, mais méchamment au fond, il m'a glissé ces aimables paroles :

— On m'a dit que vous allez vous marier. Est-ce avec quelqu'un de bonne famille?

VII

Pour l'Indo-Chine!

Un grand mariage! telle est l'annonce donnée par les journaux. La notoriété du marié, la situation respectable de la famille Dargelès, la qualité des témoins, Messieurs Mores tier et de Nersan pour Bartol, Monsieur Hersin et le Président de la Chambre de Commerce pour Jeanne, amènent tout Hanoï à la mairie et à l'église. Ce

jour-là les mondes fonctionnaires, commerçants et militaires se confondent. Chacun commente les superbes cadeaux des amis et le mot aimable du gouverneur : « En remerciement des longs et loyaux services de Monsieur Bartol, je l'ai proposé spécialement pour la croix et je suis trop heureux de lui apporter ici le témoignage de mon estime ! » Le discours du résident maire se ressent de cette attitude officielle, et est rempli de louanges pour les deux époux. Résidents et colons serrent avec effusion les mains de Bartol et de sa femme à la sacristie.

De Nersan regarde, songeur. Connaissant les dessous de cette comédie, il pense que la vie est mal faite, que les bons et les honnêtes seront toujours brisés s'ils ne possèdent pas la clef du monde, l'argent. La droiture et l'audace sont des qualités accessoires.

Madame de Keller n'assiste pas à ce triomphe. Après avoir ridiculisé Mesdames Santis et Ismar elle s'est crue définitivement la première. Dans son illusion du pouvoir elle a voulu mettre tout le monde à ses pieds. Sa puissance a été éphémère, et elle a perdu son mari en faisant de lui l'esclave de ses rancunes et de ses volontés. Adulée, superbe, elle a voulu prendre la tête du mouvement, mais, douée de violents appétits, dans une curieuse exagération de sentiments et de désirs, elle se croyait tout permis. Le hasard a mis fin à ces caprices. Pendant que son mari était au cercle pour la soirée entière, elle le pensait du moins, elle revenait d'une promenade en compagnie de Monsieur Donet, l'aimable magistrat, galant et très généreux, dernière qualité qui faisait excuser son âge. Tendrement enlacés, ils pénétraient dans la chambre à coucher où se trouvaient déjà

Monsieur de Keller et Madame Rizier. Un scandale en était résulté.

Les héros de cette comédie intime rentraient en France.

Combien sont souvent plus correctes de tenue les jeunes femmes dans une situation irrégulière ! Plus coquettes, plus fines, plus attirantes, elles savent se garder pour leur ami toujours éveillé par un charme constant.

Les exemples sont nombreux au Tonkin.

— Je vous emmène avec moi à Haï-phong et en baie d'Along, dit de Nersan, quelques jours plus tard, à Bartol et à sa femme.

Après, je me mets en route pour la France.

— Vous nous quittez déjà ? observe Jeanne, attristée.

— Pas pour longtemps, au moins ? dit Monsieur Dargelès.

— Mes chers amis, à vous, j'avouerai la vérité. Vous êtes venus ici dès les premiers temps après la conquête, comme Messieurs Térésien, Randol et tant d'autres. Ce pays où vous avez fait preuve d'intelligence, d'honnêteté scrupuleuse, d'énergie rare est devenu votre patrie. Vous y avez souffert, vous l'aimez, c'est la loi de nature. Je vous admire et je vous comprends. Pour moi, c'est autre chose. Le Tonkin qui me plaît comme végétation, comme aspect, qui me grise même, et qui, également, me passionne à cause de son essor superbe, produit sur moi un effet fâcheux par son monde colonial. Il y a ici trop de fonctionnarisme, une vie trop étroite, faite de mesquineries et de papotages. Certes, je me targue de sentiments libéraux; le temps n'est plus aux morgues antérieures et aux distances observées par mes ancêtres. J'ai laissé cela dans les vieux parchemins. J'aime tou-

tefois me retrouver dans un milieu intelligent et causeur d'où la littérature, la musique, les arts ne sont pas bannis. Demain, si je désire me récréer un peu, je veux le faire à mon gré sans qu'immédiatement la chronique malfaisante aille le répéter en l'amplifiant. Enfin, si un malotru, fut-il chinois, se permet devant moi de manquer à une française, j'entends pouvoir lui administrer la correction qu'il mérite, sans qu'un juge créole — soit dit sans rien perdre de mon respect inné pour la magistrature — aille me condamner à une forte amende et à des dommages-intérêts. Cela, parce que je ne puis dire si le rire de ces gens était une dérision, leur geste une provocation, choses qu'a discernées dans sa clairvoyance, sur le serment d'un chinois ! le juge, du haut de son fauteuil. Vous en avez connu l'exemple, il y a peu de temps, à propos de chinois inondant volontaire-

ment d'eau sale une jeune femme qui passait dans la rue avec son mari. La justice française dans ce pays extrême-oriental avec des chinois et des annamites qui n'y comprennent rien et se moquent de nous, est une hérésie. J'ai peur de cette protection des indigènes ! Puis, ce qui m'énerve encore, ce sont ces questions de clocher, ces coteries, ces dénigrement et ces médisances sous des dehors plaisants ; c'est ce gouvernement qui veut à tous imposer sa volonté, qui brise les malheureux résistant à cet esclavage. Tout cela m'irrite, et le climat énervant complète la mesure. J'aime mieux partir. Il n'y aura cependant pas de plus fervent défenseur du Tonkin que moi. J'admets qu'on s'y rende pour faire fortune, pour y déployer son activité ; moi je lui donne mon argent, mais je garde ma personne.

— Quand nous rencontrerons-nous ? demande Bartol.

— Dans deux ans, comme je te l'ai déjà expliqué. Tu pousseras activement la mise en culture de notre concession, tu surveilleras les recherches d'un ingénieur dans le massif montagneux limitrophe, afin de voir si nous pouvons exploiter des mines de toute espèce, puis tu laisseras la direction à un de tes seconds et tu viendras à Paris comme administrateur de notre société. Après, un voyage de temps à autre pendant la belle saison pour jeter l'œil du maître suffira.

Pour vous, Monsieur Dargelès, vous viendrez avec votre femme jouir en France d'un repos bien mérité. Inutile de répliquer, c'est entendu, termine de Nersan avec un bon sourire.

— A demain, donc, le départ pour cette dernière promenade, ajoute-t-il. N'oublions pas, Bartol, la réunion de ce soir.

Très sérieuse et très grave est cette

réunion. Les principaux colons du Tonkin, membres des Chambres élues d'Agriculture et de Commerce, venus de l'intérieur et de Haïphong se sont donné rendez-vous à Hanoï pour discuter des questions intéressant le pays. Le dernier Conseil supérieur de l'Indo-Chine qui vient de se réunir a voté des impôts nouveaux, draconiens, malgré l'opposition des représentants colons de toute l'Indo-Chine.

Sans nécessité, des taxes énormes sont mises sur tout ; le budget général révèle des sinécures nouvelles, de grosses prébendes, une dilapidation des deniers de la colonie au profit de gros financiers ou des clients du gouverneur. Les protestations envoyées à la Métropole n'ont pas eu d'écho. Aucune réponse n'est parvenue. Il est urgent d'aviser.

Après les échanges de vues suivis d'une longue discussion Bartol sollicité par tous

prend la parole pour résumer les débats et indiquer la méthode à suivre.

— Messieurs, dit-il, notre situation est très claire ; nous sommes soumis ici au régime du bon plaisir. Sous le titre de gouverneur général se cache un autocrate qui a la libre disposition des fonds publics, qui fait ce qu'il veut. En France on n'admettrait pas une minute un pareil état de chose ; on l'accepte pour la colonie qui est loin et dont on étouffe la voix. Nous sommes livrés à une bande de spéculateurs, d'agioteurs et de politiciens qui font gloire à Monsieur Morestier d'avoir à sa disposition de si fortes sommes. Honneurs, au pluriel, et profits, voilà leur devise.

Notre participation à la discussion des affaires est dérisoire. Les divers conseils supérieur ou du Protectorat sont composés de chefs de services qui doivent leur situation au gouvernement et en dépendent.

Ils agissent donc conformément à ses volontés.

Nous sommes trop peu nombreux pour nous diriger nous-mêmes ou tout au moins, ajoute-t-on en dernier lieu, pas assez mûrs pour le faire. Vous savez que c'est inexact. Pas une colonie parmi toutes celles qui possèdent des conseils généraux et locaux, des députés et des sénateurs, ne contient un nombre aussi considérable de colons ; j'entends par colons tous ceux qui sont établis ici, commerçants, industriels, agriculteurs, etc. Aucune ne représente autant de capitaux et de maisons importantes. En nous traitant de jeunes, d'esprits peu rassis, les blancs becs de la politique ou de la bureaucratie ignorent la volonté et l'énergie dont vous avez dû faire preuve pendant de longues années. Ils se paient de mots, cela leur suffit, mais à nous, non.

Il est urgent que nous adoptions une ligne

de conduite très ferme et que nous la suivions sans faiblesse. Il nous faut d'abord des journaux à Paris ; mon ami, Monsieur de Nersan, nous en donne trois très lus ; d'autres suivront de leur plein gré, toute idée généreuse n'étant pas encore bannie de France. Afin d'obliger l'opinion à s'occuper de nous, nous devons démontrer les violations de la loi dont nous sommes victimes. En première ligne viennent les Droits de l'Homme et du Citoyen, affichés dans toutes les écoles de la Métropole et qui ne sont pas appliqués ici. En voici des exemples :

« ARTICLE 17. — Nul genre de travail, de culture, de commerce, ne peut être interdit à l'industrie des citoyens » ; or, on veut, dans certains groupes protectionnistes, nous interdire des industries ou tout au moins les arrêter ;

« ARTICLE 20. — Nulle contribution ne peut

être établie que pour l'utilité générale. Tous les citoyens ont le droit de concourir à l'établissement des contributions, d'en surveiller l'emploi, de s'en faire rendre compte. » Vous savez ce qu'il en est, je n'insiste pas ; nous devons nous incliner devant la volonté et la fantaisie d'un seul homme ;

« ARTICLE 32. — Le droit de présenter des pétitions aux dépositaires de l'autorité publique ne peut, en aucun cas, être interdit, suspendu ni limité. » Les derniers impôts, approuvés par le ministre, montrent le cas que l'on fait de ces prescriptions. Toute demande adressée à l'autorité supérieure et à ses agents, toute lettre, de quelque nature qu'elle soit, doit être libellée sur papier timbré ; c'est donc une limitation de notre droit.

Je n'insiste pas, nous nous comprenons. Nous devons ensuite obtenir un Conseil général de l'Indo-Chine et des Conseils

locaux, composés de colons, chargés de discuter les charges et d'approuver les budgets. Nous devons aussi obtenir un représentant à la Chambre. Il est inouï de penser que cinq mille français sont séparés de la vie politique, retranchés du monde de citoyens, tandis qu'aux Indes nos protégés de couleur possèdent ces privilèges.

Nous voulons encore nos franchises municipales, et la promulgation des lois relatives aux Chambres de commerce, aux Syndicats professionnels, à l'instruction contradictoire.

Telles sont les grandes lignes de notre projet, celles que suivra notre action. Mon ami de Nersan s'occupera à Paris de leur application et, d'ici, nous lui enverrons tous les documents et les notes nécessaires. Afin de ménager des susceptibilités et de donner satisfaction à certains scrupules, nous avons décidé que tous nous concourrions à la réussite de ce plan en envoyant, chaque

année, notre obole suivant la fortune de chacun. Les sommes ainsi réunies serviront à la propagande, à des conférences, à des brochures. Nous aurons en effet à nous élever contre les idées de colons en chambre, innombrables à Paris, qui nous causent un mal énorme en induisant le grand public en erreur, et en préconisant des mesures tendancieuses et préjudiciables à notre avenir et même à notre sécurité, je veux parler principalement de celles relatives à la justice et à la protection des indigènes.

Bartol se rassied, acclamé par tous. Le procès-verbal de cette fameuse séance, prélude grave à des idées d'autonomie qu'engendre la politique néfaste de la Métropole, est signé par les colons présents. L'on se sépare aux crix répétés de : Vive le Tonkin, vive la liberté !

Le lendemain, Bartol, sa femme et de Nersan quittent Hanoï dans une chaloupe

obligeamment prêtée par le directeur des Correspondances fluviales. Le Gouverneur, les principaux fonctionnaires, le général et les colons viennent serrer la main à de Nersan. C'est un départ sensationnel.

Au matin, Haiphong apparaît. Ville commerçante et industrielle, elle montre à l'arrivant ce que peuvent faire des Français. En 1884, c'était un vaste marais, avec de rares digues et quelques terres plus hautes sur lesquelles s'élevaient de misérables paillettes. Aujourd'hui, c'est une ville. Coquette, avec ses rues alignées au cordeau, plantées d'arbres, elle couvre une vaste surface. Importantes et sérieuses, les maisons de commerce ouvrent leurs magasins. Usines de coton, de ciment, de céramique, d'électricité, des eaux, ateliers de construction de navires, tout indique une vie active et sérieuse. Auprès du port militaire se trouve le port de commerce où peuvent entrer

maintenant des navires d'un fort tonnage, et on éprouve une vive satisfaction en voyant ces vapeurs accostés aux docks ou ancrés en pleine rivière. Combien plus grand serait le mouvement si Haïphong était port franc ou si on n'avait pas, dès les débuts, appliqué le tarif général des douanes !

Possédant peu de militaires et de fonctionnaires, ayant un groupement restreint d'indigènes, la ville n'a pas ce mouvement si curieux des rues de Hanoï. Sauf le quartier chinois, très animé, les boulevards de notre grand port semblent déserts. La vie n'est pas la même ici que dans la capitale. Hommes sérieux, gens d'affaires, les habitants vivent plus dans leur intérieur. Le soir seulement on les voit, leurs bureaux fermés, sortir avec leurs familles et prendre l'air sur les rares promenades créées à grands frais autour de la ville. Leur plaisir est de se rendre l'été à Do-Son, la

station balnéaire tout proche, où chacun a sa petite maison.

— Pas commodes avec l'administration, les Haïphonnais, dit Bartol ; ils savent ce qu'ils veulent et l'exigent. On a voulu leur jouer le mauvais tour de déplacer le port, sans se soucier des pertes énormes que l'on infligeait à tous. Cette tentative est restée à l'état de projet ; les travaux exécutés dans les passes ont démontré que les grands navires pouvaient venir facilement.

Sous un beau ciel, avec une température déjà fraîche, nos amis continuent leur promenade. Glissant sur l'eau calme que dépassent à peine les terres d'alluvions, leur bateau file sur Quang-Yen, petite ville appuyée sur les contreforts du massif de Dong-Trieu et d'An-Chau, véritable sanatorium toujours fouetté par la brise, et où vont se reposer dans le grand hôpital les convalescents civils et militaires. Voici Pile

de la Cac-Ba, sur la droite, avec ses sombres montagnes, puis la baie d'Along que lentement le vapeur traverse. Il passe en jouant au milieu des îlots, s'engage dans d'étroits couloirs, et frôle des rochers aux formes étranges. Voici encore la grotte des Merveilles, la large baie de Hone-Gaye avec la cité du charbon dans le fond, surplombée par des forts nouveau modèle qui défendent l'entrée et la baie Courbet.

Des navires sont aux appontements, chargeant des briquettes et le charbon ordinaire qu'apportent des trains.

Poussant plus loin, de Nersan, Bartol et sa femme visitent l'île de Kébao dont les mines, délaissées pendant deux ans, reprennent de l'activité, contournent les Norways et reviennent à Haïphong. Ils ont fait une promenade charmante dont ils emportent un heureux souvenir. Durant deux jours ils ont vécu loin du monde, doucement bercés,

détendant leurs nerfs secoués par les récents événements.

A Haïphong, la *Manche*, annexe du grand courrier qu'elle rejoindra à Saïgon, est sous vapeur. Comme à Hanoï les colons viennent serrer la main de leur défenseur. Un dernier souhait de bonheur aux jeunes époux, à ses amis chers, et de Nersan voit s'estomper les quais, les maisons, le fort Bayard, aperçoit au loin le phare de Hondau ; enfin tout disparaît, il est en pleine mer.

Accoudé au bastingage il pense à ce qu'il a fait depuis quelques mois, au chemin parcouru. Il regrette les années d'oisiveté en France, à Paris, au temps perdu ; il aurait pu se rendre utile plus tôt. Maintenant, grâce à ses professeurs d'histoire dont les leçons lui sont revenues à temps pour l'inciter à sortir de sa vie inutile, grâce à Bartol, l'ami énergique et droit heureusement

retrouvé, il devient quelqu'un. Il va servir une cause juste, celle des braves gens qui demeurent là-bas, dans ce coin de terre déjà caché par la brume.

Braves gens ! oh, oui ! Avec eux l'esprit colonisateur français, cet heureux esprit du seizième siècle, se montre de nouveau. Il éclaire et rend moins sombre cette fin du dix-neuvième siècle et ce commencement du vingtième, attristés par de fâcheux incidents politiques. Animé par lui, et à force d'énergie et de volonté, le Colon arrive à un résultat, surmonte les déboires, les difficultés, les arrêts et déjoue les méchancetés. Envers et contre tous il tend à devenir par son travail et son acquit le Maître sur lequel on compte pour le budget et pour le règlement des affaires.

Pionnier hardi et heureux il a fait sienne la terre du Tonkin et de l'Annam ; il mérite d'être quelqu'un.

De Nersan, en songeant longuement à ces questions, se promet d'adopter pour toujours cette fière devise :

POUR L'INDO-CHINE !

FIN

CENTRE DE DOCUMENTATION ET DE
RECHERCHES SUR L'ASIE DU SUD-EST
ET LE MONDE INDONESIEN

BIBLIOTHÈQUE

TABLE DES CHAPITRES

Chap. I — Un bal au gouvernement général.	5
Chap. II — La genèse d'une ville.	44
Chap. III — L'essor d'une colonisation.	124
Chap. IV — La vie en province.	173
Chap. V — La vie à Hanoi.	214
Chap. VI — Colonisons !	261
Chap. VII — Pour l'Indo-Chine !	303

AUXERRE-PARIS. — IMPRIMERIE A. LANIER

PUBLICATIONS RÉCENTES

Collection in-18 à 3 fr. 50 le volume

AUBERT (Georges).	Les nouvelles Amériques. 1 vol. <i>Illustré</i>	4 fr.
—	Le Transvaal et l'Angleterre en Afrique du Sud. Illustrations et cartes.....	1 vol.
—	A quoi tient l'infériorité du Commerce français, comment y remédier.....	1 vol.
BONNEFON (Jean de).	Les belles Œuvres... et les autres....	1 vol.
BONVALOT (G.).	Sommes-nous en décadence ?.....	1 vol.
BRISSAC (Duchesse de).	Pendant la Tourmente.....	1 vol.
BRISSON (Adolphe).	Paris intime. <i>Illustré</i>	1 vol.
CARRÈRE (Jean).	La Guerre du Transvaal *. En pleine Epopée ..	1 vol.
—	— ** La Cité de l'or rouge	1 vol.
CASTERAN.	L'Algérie française, de 1884 à nos jours.....	1 vol.
CHAVAGNAC (Mémoires du comte Gaspard de) (1638-1669)		1 vol.
CIM (Albert).	Bas-Bleus	1 vol.
DAUDET (Léon).	Le Pays des Parlementeurs.....	1 vol.
DUBOIS (Félix).	Tombouctou la Mystérieuse (<i>Couronné</i>) <i>Illustré</i>	1 vol.
ESPARBES (Georges d').	La Légion étrangère..... <i>Illustré</i>	1 vol.
FLAMMARION (C.).	L'Inconnu et les Problèmes psychiques..	1 vol.
FLEURY-RAVARIN.	Notre Défense Maritime et Coloniale.....	1 vol.
GRAND-CARTERET (J.).	La Femme en culotte..... <i>Illustré</i>	1 vol.
GROUCHY (V^{te} de).	Journal inédit de Sainte-Hélène.....	2 vol.
GUILLAUMET (Edouard).	Tableaux soudanais (<i>Couronné</i>) ..	1 vol.
HAMON (L.).	Police et Criminalité. Impressions d'un vieux policier.....	1 vol.
HEPP (Alexandre).	Ciel de Russie.....	1 vol.
IBEMI Edouard.	Myriam (Vision d'Afrique). — <i>Préface d'Armand Silvestre</i>	1 vol.
LANO (Pierre de).	L'Impératrice Eugénie.....	1 vol.
—	La Cour de Napoléon III.....	1 vol.
—	L'Empereur (Napoléon III).....	1 vol.
LANUSSE (Mgr).	Des Braves.....	1 vol.
MARTINEAU (A.).	Madagascar.....	1 vol.
MESLIER (J.).	Le bon sens du curé J. Meslier, <i>précédé de Lettres de Voltaire et de d'Alembert</i>	1 vol.
MEVIL (André).	Samory..... <i>Illustré</i>	1 vol.
NADAR père.	Quand j'étais photographe.....	1 vol.
NANSEN (Fridtjof).	Vers le Pôle. 1 vol..... <i>Illustré</i>	4 fr.
ORLÉANS (Prince Henri d').	Politique extérieure et coloniale.	1 vol.
PELADAN (Sar).	La Vertu suprême.....	1 vol.
—	La Terre du Christ.....	1 vol.
POMMEROL (M^{me} Jean).	Une Femme chez les Sahariennes. <i>Ill.</i>	1 vol.
RENAULT (G.) et G. Le Rouge.	Le Quartier latin.... <i>Illustré</i>	1 vol.
ROBERT (Ulysse).	Voyage à Vienne..... <i>Illustré</i>	1 vol.
RODOCANACHI.	Elisa Napoléon (Baciocchi).....	1 vol.
SIMON (Jules).	Premières Années.....	1 vol.
—	Le Soir de ma journée.....	1 vol.
VIGNÉ D'OCTON (P.)	Martyrs lointains.....	1 vol.
—	L'Amour et la Mort.....	1 vol.
—	Siestes d'Afrique.....	1 vol.
—	Journal d'un Marin.....	1 vol.
VILLEBRESME (V^{te} de)	Ce qui reste du Vieux Paris.....	1 vol.